

**CIHM
Microfiche
Series
(Monographs)**

**ICMH
Collection de
microfiches
(monographies)**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1997

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

L'institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité Inégale de l'impression
- Includes supplementary material / Comprend du matériel supplémentaire
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image / Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.
- Opposing pages with varying colouration or discolourations are filmed twice to ensure the best possible image / Les pages s'opposant ayant des colorations variables ou des décolorations sont filmées deux fois afin d'obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below / Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10x		14x		18x		22x		26x		30x	
					✓						
	12x		16x		20x		24x		28x		32x

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

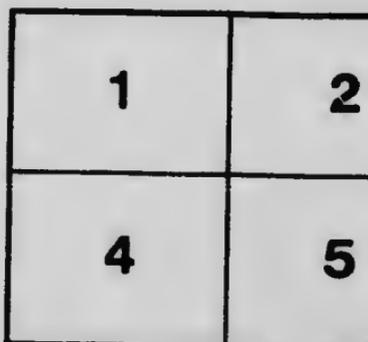
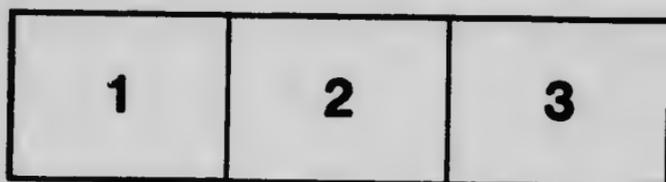
La Bibliothèque de la Ville de Montréal

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shell contains the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

La Bibliothèque de la Ville de Montréal

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par le dernier page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par le dernier page qui comporte une telle empreinte.

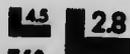
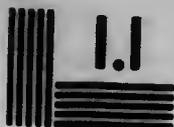
Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



1.50

1.56

1.63

1.71

1.80

1.88

1.96

2.00

2.05

2.10

2.15

2.20

2.25

2.30

2.35

2.40

2.45

2.50

2.55

2.60

2.65

2.70

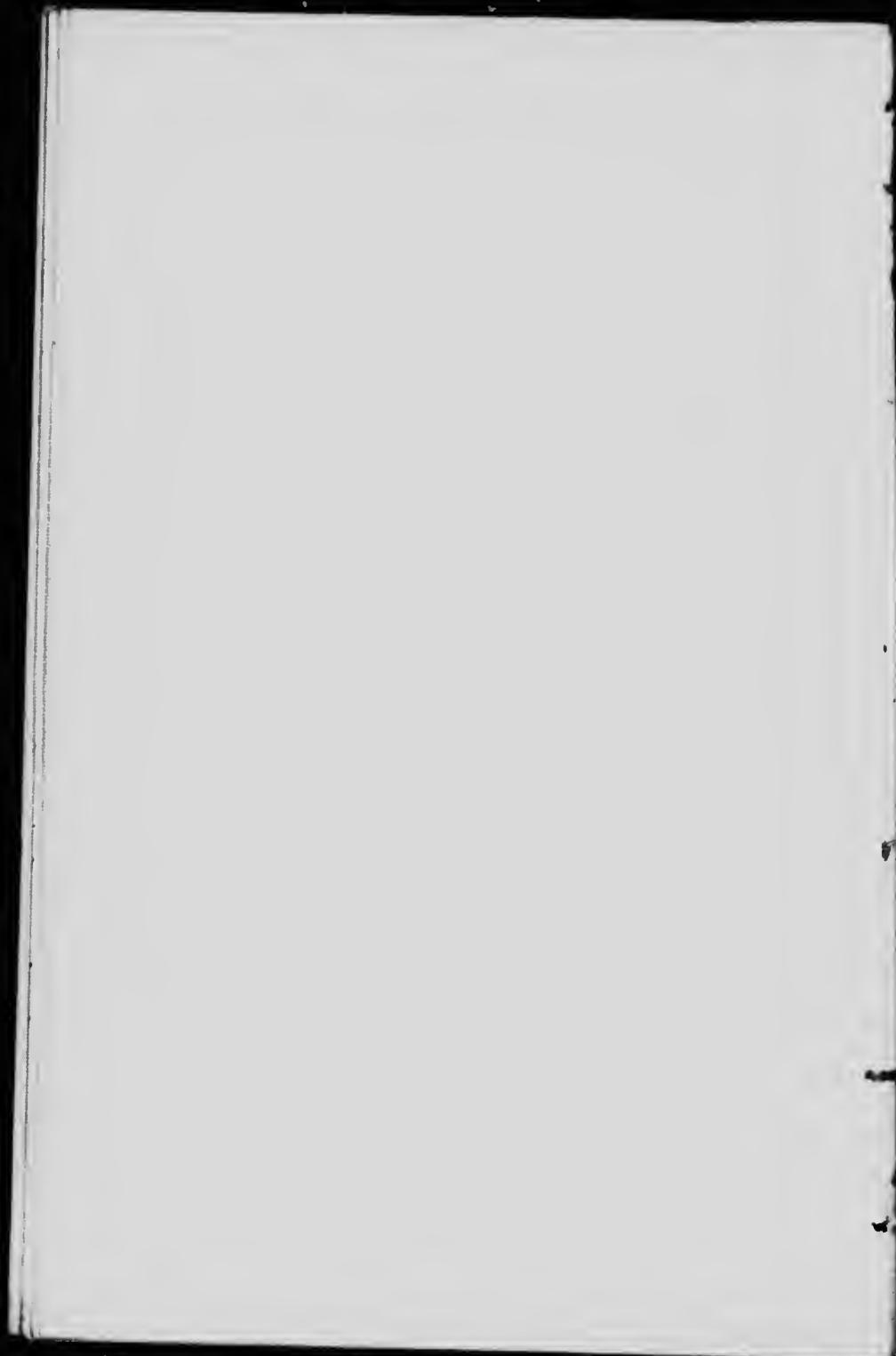
2.75

2.80



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482-0300 - Phone
(716) 288-5989 - Fax



MANUEL

Vierge du Peuple

Par le Comte de ... de G. C. ...
... de ... de ...

... de ... de ...
... de ... de ...

EDITION CARROUSSE

UNIVERSAL

... de ... de ...
... de ... de ...

1717

12 1/2

copy 1/2 of 1/2

1/2 1/2 1/2

1/2 1/2 1/2

1/2 1/2 1/2

1/2 1/2 1/2

1/2 1/2 1/2

MANUEL DU
VISITEUR DU PAUVRE

1373
1871
6
F



MANUEL

— DU —

Visiteur du Pauvre

— PAR —

Dona Concepcion Arenal de G. Carrasco

Dame de Charité de saint Vincent de Paul

Traduit de l'espagnol par une Fille du même Saint

Consultez, et vous serez consultés.

EDITION CANADIENNE

MONTREAL

Au Secrétariat de la Société de St-Vincent de Paul

131 OUEST, RUE LAGAUCHETIERE

1911



95587

AUX ENFANTS

DE SAINT VINCENT DE PAUL

Quei bonheur de prononcer de telles paroles, au lieu de dire, comme tant d'autres : Au lecteur, au public ! Quelle joie de déposer ce livre dans une main amie, au lieu de l'exposer à la porte d'une librairie comme un pauvre enfant trouvé ! Là, les passants, ou ne daigneraient pas même l'apercevoir, ou remarqueraient, les uns ses défauts, les autres ses erreurs, sans que pas un peut-être s'arrêtât à la bonne volonté de l'auteur. Vous la comprendrez,

vous, cette bonne volonté, parce que vous n'êtes ni le public, ni d'amers critiques, et que vous saurez voir en ce livre autre chose qu'une oeuvre littéraire. Recevez-le de coeur, c'est le coeur qui l'offre ; ses défauts sont à moi, ses qualités vous appartiennent ; car je ne fais qu'y raconter un peu de tout le bien que vous faites, réfléchir imparfaitement vos vertues ignorées. Dieu marque à chacun sa tâche et toujours selon ses forces. Aux plus valeureux il dit : Donnez de grands exemples. Aux faibles : Recueillez les grands exemples et réduisez-les en règles.

CHAPITRE PREMIER

Qu'est-ce que la douleur ?

Il y a entre nos idées, nos sentiments et nos actions une liaison si intime; ce que nous pensons a une telle influence sur ce que nous devons faire et sur ce que nous avons fait, sur ce nous devons penser et sentir; l'idée, le sentiment, l'action s'enchaînent de telle sorte pour former un cercle dans lequel chaque phénomène est tout ensemble, effet et cause, que nous n'exécéderons jamais en cherchant à rectifier nos erreurs, afin qu'une idée fautive ne nous conduise point à une action coupable.

Il n'est guère possible qu'en visitant le pauvre, nous allégions sa douleur, nous consolions sa misère spirituelle et corporelle, si nous ne commençons par nous former une idée exacte de notre position respective, si nous ne venons à lui avec une humilité et une tolérance mûrement raisonnée et profondément sentie, en un mot, si nous ne pouvons répondre avec exactitude à ces trois questions : Qu'est-ce que la douleur ? Qu'est-ce que le pauvre ? Que sommes nous nous-mêmes ? Si, au contraire, nous donnons à chacune de ces questions sa réponse réelle, si nous la méditons et nous

nous identifions avec elle, nous visiterons le pauvre dans une telle situation d'esprit, que toujours nous aurons auprès de lui la position qui nous convient, et nous ferons tout le bien qu'il nous est possible de faire.

La douleur n'est ni pour la société ni pour l'individu un état transitoire, une conséquence passagère de quelques circonstances spéciales ou de déplorables erreurs; non, elle est une nécessité absolue de notre nature, un élément indispensable de notre perfection morale. Pourquoi donc la considérer comme un ennemi? Elle est pour nous, au contraire, un ami, mais un ami triste qui nous accompagne jusqu'au terme, sur la route de la vie.

Imaginons, par impossible, une société sans douleur, et au lieu de ce lieu de délices que nous voulions former, nous trouvons un séjour plein de monstres dégoûtants. Celui qui ne reçoit que d'agréables impressions est bientôt moralement et physiquement dégradé, avili sans ressource. Sans lutte, sans contrariété, sans abnégation, sans épreuve, sans sacrifice, sans douleur enfin, point de vertu, point de moralité possible. Eh! qu'est-ce donc qui transfère les instincts grossiers en affections sublimes?—La douleur.—L'amitié qui n'existe jamais sans d'amers jours d'épreuves; l'amour qui se purifie par la prière auprès du lit de mort ou sur une tombe

chérie, la tendresse maternelle si sublime dans ses terreurs et dans ses peines, l'héroïsme qui, sous quelque forme qu'on le considère, est toujours arrosé de larmes ou de sang, le repentir noyé dans l'amertume de la faute, le pardon qui dévore ce que l'injustice a de plus poignant; tout ce qu'il y a dans l'homme de grand, de pur, de sain; où prend-il son origine?—Dans la douleur.—Examinons bien tout ce qui nous intéresse, nous émeut, nous étonne, nous enthousiasme, et nous trouverons au fond une douleur, une grande douleur, comme sa racine nécessaire.

Le plaisir, au contraire, nous l'avons dit, énerve l'homme et le dégrade; c'est un arbre aux brillantes fleurs, mais aux fruits vénéneux et à l'ombre mortelle. Celui qui n'a reçu que des sensations agréables, ne sait ni penser, ni sentir; il ne comprend, il ne souffre, il n'aime pas; il n'est pas un homme; son être moral manque d'un aliment essentiel; et méprisable et méprisé, il traîne une vie préjudiciable à lui-même et au moins inutile aux autres.

Blasé sur tout, plein d'égoïsme, il court après le plaisir comme le papillon après la lumière qui le consume, il va, épuisant une à une les coupes du plaisir et lisant au fond de chacune ces paroles: Vide, dégradation, ruine. La misérable nature humaine ne saurait porter impunément une félicité sans

contre-temps; le bien sans mélange qui ne corrompt ni ne dégrade, n'est pas la joie de cette terre; c'est la béatitude du ciel.

Ne portons donc pas en présence de la douleur une impatience hostile; pas même la pensée de la combattre, mais celle de la consoler, l'utilisant tout à la fois pour la perfection morale de celui qui la souffre et de celui qui la console.

La douleur ! oh ! elle est le grand précepteur de l'humanité ! Quelle sublime leçon dans une larme versée ou essuyée !

La douleur ! Elle spiritualise l'homme le plus grossier; elle rend grave le plus puéril, l'éloigne des choses de ce monde et semble le rendre moins indigne de communiquer avec Dieu.

La douleur ! Elle relève le faible, abat le fort, confond le sage, inspire l'ignorant, forme un doux lien d'amour entre ceux qui s'abhorraient.

La douleur ! Elle purifie ce qui est souillé, sanctifie ce qui est bon, divinise ce qui est saint ! Oh ! regardons-la comme un puissant auxiliaire envoyé du ciel pour la perfection de l'homme; regardons-la comme le seul remède capable d'arrêter la gangrène de la corruption humaine.

Mais comment se fait-il que cette corruption soit si grande, quand le remède est répandu avec une profusion si désolante ? La douleur enseigne, élève, purifie; partout

où s'étendent nos regards nous apercevons des douleurs sans nombre; comment donc ne sommes-nous pas tous remplis de la science véritable? pourquoi ne sommes-nous pas tous grands et purs? Ah! c'est que la douleur sans compassion, au lieu de moraliser, déprave; elle n'est un élément de moralité qu'à la condition expresse d'être comprise et consolée; pauvre enfant de la terre, ce n'est que par son union avec l'amour de charité qui vient du ciel qu'elle produit le repentir et l'héroïsme, les larmes saintes de la reconnaissance et celles de la compassion qui descendent comme un divin baume sur les blessures de l'humanité coupable et affligée.

Nous l'avons dit: au fond de tout ce qui nous étonne et nous émeut gît une grande douleur. Ajoutons maintenant que la douleur, origine des plus grandes vertus, l'est aussi des crimes les plus horribles. Et pourquoi? Parce que nous l'abandonnons à elle-même, parce que nous la dépravons dans l'isolement, que nous l'endurcissons par notre égoïsme, que nous l'irritons par notre gâité, et que l'ayant reçue de Dieu comme un moyen de perfection, nous osons d'une main sacrilège la transformer en instrument de mort.

Voyez ces deux hommes en proie à la douleur morale ou physique: tous deux ont été maltraités, de la fortune, ou érouvés

par la Providence. Jeune enfant, l'un des deux fut durement traité; ses larmes coulèrent et nulle main ne vint les essuyer; ses soupirs s'exhalèrent et pas un coeur n'en fut l'écho; son intelligence se flétrit faute d'en trouver une qui la cultivât et l'élevât à Dieu. Toutes ses facultés aimantes se replièrent par défaut d'exercice, et, par suite, ses instincts pervers acquirent une fébrile activité; il commença par détester ceux qui étaient durs comme lui, puis il abhorra tout ce qui existe. La dureté d'autrui le pétrifia et maintenant, il ne paraît en lui ni reconnaissance ni compassion; lui faites-vous du bien, il vous insulte; voulez-vous lui parler de Dieu, il blasphème.

L'autre trouva des coeurs compatissants; on l'exhorta à souffrir patiemment pour l'amour de Jésus qui souffrit tant pour lui. Sa douleur, souvent consolée, développa en lui une suave résignation: sans attache aux choses de la terre où naissent pour lui tant d'épines, il ne vit, ce semble, que pour donner à tous un sublime exemple, et, le regard tourné vers le ciel, il bénit ses souffrances, et chérit, avec une gratitude immense, celui qui sait le consoler.

Ces deux hommes si dissemblables étaient égaux à leur naissance; la douleur abandonnée fit de l'un d'eux un monstre; la douleur consolée fit un ange de l'autre.

Sans doute, l'homme peut et doit être bon en toute occasion, mais l'humanité est si faible, la propension au mal si puissante, que notre responsabilité est terrible, si, pouvant l'éviter, nous laissons un homme en de telles circonstances qu'il ne puisse sauver sa vertu sans héroïsme.

Pénétrés de ces vérités, allons au-devant de la douleur avec compassion-résignée qui nous éloigne de la dureté et de l'impatience; regardons chaque souffrance comme un nouveau moyen de perfection pour celui qu'elle frappe, comme pour celui qui la console: pensons combien souvent, dans la vie, le consolateur et le consolé ont à changer de rôle et, répétons-nous mille fois que la douleur purifie quand on lui compatit. tandis qu'elle déprave quand on l'abandonne.

CHAPITRE II

Que sommes-nous ?

Si nous ne portons dans la visite du pauvre une humilité sentie et raisonnée, notre orgueil sera remarqué sans que nous le remarquions nous-mêmes. Nous ne devons pas avoir dans cette visite l'air d'un grand personnage qui consent à descendre de sa sphère; moins encore celui d'un juste qui tolère les défauts du pécheur, mais bien celui d'un frère placé par la Providence dans une position meilleure, et qui, s'affligeant de ne pouvoir la partager avec son frère, veut lui donner au moins aide et consolation.

Entrons au dedans de nous-mêmes, avant que d'entrer chez le pauvre, et posons-nous les questions suivantes : Que sommes-nous ? Qu'avons-nous fait pour mériter notre position, nos richesses, nos honneurs ? Qu'avons-nous fait pour éviter les malheurs ou les fautes que nous déplorons dans les autres ? Quel noble emploi avons-nous fait de notre intelligence, de notre fortune, de notre pouvoir ? En quelles luttes a triomphé notre vertu ? Quels grands sacrifices avons-nous faits pour ceux que nous accusons comme coupables ? Quels sublimes

exemples avons-nous donnés à ceux que nous prétendons corriger! Quel mérite avons-nous à ne pas tomber dans des fautes dont la tentation ne peut même nous atteindre?... Si nous nous interrogeons ainsi dans le silence des passions, et que nous nous répondions en toute sincérité de conscience, qui de nous osera lever la main et jeter la pierre de l'impatience ou du dédain sur ces malheureux que Dieu plaça si bas, il est vrai, mais précisément pour que nous les relevions? Qui de nous aura la vanité de croire qu'il mérite le bonheur

Toutes les circonstances qui semblent nous élever au-dessus du pauvre sont purement accidentelles; notre fortune constitue notre mérite et rarement en avons-nous d'autre que l'emploi de ses dons. Et qui de nous réclamera ce mérite? Qui sera aveugle à tel point qu'il ose dire, ou à Dieu ou aux hommes: J'ai fait tout le bien que j'ai pu faire; j'ai évité tout le mal que j'ai pu éviter? Quel est celui qui n'a pas à se reprocher une de ces immenses fautes, avoir fait verser des larmes, ou ne les avoir pas essuyées?

Que de causes atténuantes pour les fautes du pauvre! et que d'aggravantes pour les nôtres!

Dès notre enfance nous apprîmes à connaître Dieu, à le craindre, à l'aimer; l'éducation développa nos facultés, donnant de

L'extension à nos bons instincts, tant qu'elle comprimait les mauvais. On nous donna des notions exactes du juste et de l'injuste, à nos yeux apparurent le vice dans sa laideur, la vertu dans sa beauté. Comment, pendant que tout tendait à nous élever, sommes-nous ainsi descendus? Comment, entrés dans les combats avec tant d'éléments de victoire, avons-nous si souvent succombé! Devant le tribunal de la divine justice, notre cause ne sera-t-elle pas de plus difficile défense que celle de *ce peuple* objet de notre charité, quelque fois dédaigneuse? Pensons que la prospérité se transforme facilement en un aveugle orgueil; et que, dans notre sollicitude de rechercher si nous avons mérité nos mauvais succès, nous recevons les bons comme s'ils nous étaient dus. Pour entrer dans la mansarde du pauvre avec l'humilité de coeur aussi bien que d'esprit, voyons dans sa position nous ferions mieux que lui; et à la vue de ses fautes, de ses vices, neut-être même de ses crimes, demandons-nous : Serait-il ce qu'il est, si nous étions ce que nous devons être ?

CHAPITRE III

Qu'est-ce que le pauvre ?

A cette question, chacun de nous ne donne pas précisément une réponse catégorique, mais souvent nous laissons percer dans nos paroles et dans nos actions quelque chose de dédaigneux envers ceux que nous secourons. Ce dédain est pour l'ordinaire une nuance imperceptible; il n'est pas en ce que nous disons, mais dans la manière de le dire, dans le geste, dans l'inflexion de voix, dans un je ne sais quoi qui révèle au pauvre, objet de nos soins, que nous croyons être au-dessus de lui. Oh ! que nous devons paraître injustes aux yeux de Dieu, aux yeux mêmes de la raison, lorsque, nous considérant comme des géants, nous regardons comme faisant partie de notre stature le piédestal sur lequel nous plaça la fortune !

Il nous est arrivé de formuler ou au moins d'entendre formuler certaines accusations contre le pauvre, et ces accusations sont sur ce point la base de notre *Credo*, le point de départ de paroles injustes, ainsi que de désirs et d'essais irréalisables.

Le pauvre, disons-nous, est menteur.

Il est désordonné.

Il est imprévoyant.

Il est vicieux.

Il est ingrat.

Si au lieu de dire, *le pauvre*, nous disions *la pauvreté*, nous serions plus exacts et moins agressifs; parce que les défauts qui sont dans les choses font penser aux moyens de les éviter et commandent la tolérance. Examinons un instant jusqu'à quel point le pauvre est responsable des fautes que nous lui reprochons.

1^o Le pauvre est menteur.

Un enfant a faim, il a froid; ses parents ne peuvent ni le réchauffer, ni le nourrir; il va dans la rue, tend la main, on ne le voit pas. Il dit : J'ai faim; chacun peut voir que le froid le glace, mais on passe et on ne le remarque pas. Alors il exagère la vérité, de même que celui qui ne peut se faire entendre dans un tumulte, élève plus haut sa voix. Il dit qu'il a six frères, que ses parents sont à l'hôpital, qu'il est orphelin... que sais-je !

... Quelqu'un passe et ne le croit pas, un autre passe et l'écoute; la compassion l'émeut, il le secourt : cet enfant a donc appris pratiquement que, par le mensonge, il arrive à ce que la vérité ne lui obtient pas; dès lors le mensonge est pour lui un excellent moyen et il l'adopte sans scrupule; ses parents ne l'en reprendront pas; il n'a nui

à personne... Il ment un jour, deux jours, un an... il mentira toute la vie.

Le mensonge chez le pauvre est une conséquence de la dureté, de l'abandon du riche. Si le malheur tel qu'il est, déjà trop triste en vérité, nous inspirait une compassion agissante, il n'y aurait pas de motif pour l'exagérer, et si nous allions le visiter par nous-mêmes, nous ôterions à l'infortuné jusqu'à l'idée de nous tromper. Comme il sait très bien que le mensonge est lucratif et qu'on n'ira pas s'informer de la vérité, il ment. Ne mentirions-nous pas à sa place ? Aveugle ou hypocrite, qui le soutiendra.

Puisque le mensonge chez le pauvre, n'est que la transformation de notre dureté, c'est là que nous pouvons l'étudier; elle y est en relief laissant voir sa nudité répugnante. Acceptons la responsabilité des fautes dont nous sommes la cause, et au lieu de nous écrier avec hauteur : *Le pauvre ment !* disons avec amertume : Nous l'obligeons à mentir !

2^o Le pauvre est désordonné.

Pour bien parler de la misère, il faudrait la connaître; pour la connaître, il faut l'avoir étudiée. Cette étude, qui l'a faite ? Répondons sans hésiter : Personne. L'acteur de ce terrible drame ne peut que souffrir; mais les spectateurs n'ont pas de point de vue possible pour bien juger. Dans les

ans l'excès de l'indifférence, dans les autres l'excès de la compassion, dans tout celui de la distance ne permet pas de se former une idée exacte de la misère.

Nous ne savons ce que c'est que la misère ; nous ignorons comment elle fait souffrir et sentir ; comment elle modifie moralement le malheureux qu'elle immole ; et pourtant nous voulons lui dicter des lois ! Et malheur au pauvre, s'il ne les garde ! Que dirions-nous du législateur qui formulerait un code, sans connaître l'histoire, les coutumes, les lois antérieures, la religion, l'état social, ni même le pays du peuple qu'il veut régir ? Eh bien ! ce législateur, c'est nous. Nous ignorons ce que c'est que la misère, mais nous disons au misérable : Suis telle et telle loi, ou tu encourras l'anathème de mon mépris et de mon abandon.

Le désordre du pauvre, sa nonchalance, sa malpropreté nous paraissent bien coupables et parfois diminuent notre compassion. Pour telle et telle chose, disons-nous, il ne faut point d'argent, un peu de soin suffit. Le pauvre doit être propre parce que nous le sommes et garder avec ses haillons le même soin que nous dans nos toilettes. Cette logique n'est pas forte ; cependant nous n'en employons pas d'autre, tous les arguments que nous avons contre le pauvre sont sortis de nous-mêmes, de ce

qui nous plait, nous convient si les inclinations et les devoirs peuvent être les mêmes quand les circonstances sont si différentes.

La propreté est une chose artificielle, et par elle on mesure exactement la civilisation d'un peuple. Tous les enfants sont naturellement sales, et il n'en est pas un peut-être qui ne s'impatiente quand on le lave et ne tâche d'arrêter la main qui l'approprie : mais il est faible, il succombe dans la lutte, l'habitude triomphe de l'inclination et il devient propre. Chez le pauvre cette lutte n'existe pas et par suite pas de triomphe. Parmi tant d'autres héritages, il reçoit ceux de la saleté et du désordre, se plaisant dans la crasse, qui nous donne des nausées, et respirant sans dégoût une atmosphère infecte qui nous paraît irrespirable; le bien-être qui résulte de l'ordre et de la propreté, comment le comprendrait-il? il ne l'a jamais goûté. Et puis quel prodige d'ordre ne faudrait-il pas pour être propre à celui qui n'a qu'un hailon pour chemise, et qui, faute de mieux, doit dormir vêtu? quel prodige d'ordre ne faudrait-il pas pour être propre, à cette pauvre mère qui manque de linge pour ses enfants et qui n'a ni savon, ni temps pour le laver? Insensiblement le pauvre se laisse aller à l'apathie; car ce qui est difficile chaque jour, devient impossible, à la longue.

Que se passe-t-il en nous malgré nos bonnes habitudes, lorsque nous nous trouvons accablés d'affliction ? La femme la plus recherchée, l'homme le plus élégant n'oublient-ils pas alors le soin de leur personne ? Ne les voyons-nous pas, les cheveux, les vêtements en désordre ? Quand pensent-ils à leur toilette ? Quand ils se consolent ou pour le moins se tranquillisent. Ah ! ceci peut nous faire comprendre par analogie, que la misère avec ses privations auxquelles on ne saurait s'accoutumer, avec son cortège de douleurs toujours renouvelées, prédispose à ce désordre que nous lui reprochons, et pour lequel parfois nous nous croyons autorisés à l'abandonner. Soyons raisonnables, soyons justes ; et au lieu de dire avec aigreur : Le pauvre est désordonné, disons seulement : Il est bien difficile que la misère n'entraîne pas le désordre et la saleté !

3^o Le pauvre est imprévoyant.

Si nous faisons la liste des maux que le pauvre peut prévoir, et que nous notions en même temps ceux qu'il peut éviter ou du moins atténuer après les avoir prévus, nous tomberons certainement dans ce doute : L'imprévoyance est-elle une faute grave ou une compagne providentielle, qui, voilant au pauvre les maux à venir, le laisse jouir du peu de bien présent ?

Le pauvre ne peut faire des économies.

S'il nourrit et élève sa famille, s'il met quelque petite somme à la caisse d'épargne pour ses maladies futures ou pour le temps de chômage, il fait beaucoup : il fait plus probablement que nous ne ferions à sa place, nous qui l'accusons avec tant de légèreté. S'il considère de loin sa vieillesse, elle doit lui apparaître comme un spectre hideux, dont le regard lugubre empoisonne toutes ses joies. Pourra-il éviter que ses enfants forment d'autres familles, l'abandonnant un jour, qu'ayant à peine le nécessaire ils obéissent à cet instinct naturel qui nous porte à soutenir plutôt ceux qui nous doivent l'être, que ceux à qui nous le devons ? Pourra-t-il éviter que ses forces physiques s'affaiblissent et qu'un jour vienne où personne ne lui confiera du travail. Pourra-t-il éviter l'espèce de dédain qui tombe sur l'homme devenu inutile ? Evitera-t-il que les infirmités, compagnes de la vieillesse et de la misère, jettent l'amertume sur ses derniers jours et avancent sa mort ? S'il pensait à l'avenir, pourrait-il jouir du présent et goûter une seule heure de bonheur ? Et si tout cela est certain, devons-nous reprocher au pauvre son imprévoyance, ou bénir le Dieu bon qui la lui envoya ?

Cet oubli de l'avenir est incompréhensible pour nous, et il y a dans l'homme une forte propension à condamner ce qu'il ne comprend pas ; mais une analogie peut

nous aider à excuser l'imprévoyance
pauvre. Supposons qu'un homme immo-
tel vint à vivre parmi nous; s'il voyait
comme nous aimons la vie, comme nous
craignons la mort, pourrait-il comprendre
que nous ayons un moment de vraie joie
sachant en même temps que nos jours sont
comptés ? Chaque instant nous rapproche
de cette tombe tant redoutée; l'enfance
la jeunesse passent; nous voilà vieux, la
mort est là, là à deux pas de nous, et nous
ne la voyons pas, et nous continuons gai-
ment notre voyage. Les pauvres ne pen-
sent pas à la vieillesse. Et nous, pensons
nous à la mort ?

De plus, pour que la prévoyance chez le
pauvre ait quelque résultat, elle devrait
être accompagnée d'une série non inter-
rompue de privations, et probablement en-
core exigeant nous n'avons pas calculé la
force qu'elles demandent; nous ne nous
sommes pas demandé si ce que nous im-
posons est en harmonie avec la nature hu-
maine. Difficilement pouvons-nous juger
en cette matière, parce que nous ne pou-
vons en avoir l'expérience. Nous ignorons
combien il serait dur de souffrir de la faim,
tous les jours d'une semaine, d'un mois,
d'un an, pour éviter d'en mourir, l'année,
le mois, le jour suivant; nous ignorons ce
que c'est qu'être matérialisés par les occu-
pations et les habitudes de toute une vie,

et renoncer au *fait* d'une jouissance *matérielle présente*, par l'*idée* d'éviter un mal *futur*. Nous ne pensons pas que l'homme est, avant tout, *faible*; qu'il a plus d'aptitude pour souffrir le mal que pour l'éviter, et que, pour mille qui résistent à la douleur, à peine en trouverait-on un qui résistât à la tentation.

Si nous considérons ces choses, nous serons plus indulgents avec le pauvre, comprenant qu'il est bien difficile de se priver des plaisirs matériels quand on n'en connaît point d'autres, et qu'il est presque impossible de réserver chaque jour une partie de ce qu'on gagne, quand le tout ne suffit pas à satisfaire ses besoins.

Ses besoins... entendons-le bien, car le pauvre a toujours faim; et encore ne parlons-nous pas des mendiants, mais de ceux qui peuvent travailler et qui le font. Voyez, en un jour solennel, quand le hasard ou la compassion donnent au pauvre tout ce qu'il peut consommer, ne mange-t-il pas quatre, six, huit fois plus qu'à l'ordinaire? Soyons donc circonspects avant de jeter sur le pauvre une nouvelle accusation et au lieu de le dire imprévoyant, pensons que la prévoyance en lui est souvent d'une utilité très problématique, et en tous cas très difficile.

4^o Le pauvre est vicieux.

L'homme est vicieux en général; les vices

du pauvre sont plus grossiers, plus visibles, et leurs conséquences, sinon plus fatales, du moins plus ostensibles. Voilà pourquoi on accuse le pauvre plus sévèrement. Certainement le vice est odieux quelque part qu'il soit, mais il paraît moins excusable où il répugne davantage.

Le vice dérive de la prépondérance de la matière sur l'esprit. Eh ! que faisons-nous pour spiritualiser le pauvre, pour faire briller en lui la lumière de la religion et de la science, pour faire pénétrer la vérité sous toutes ses formes à travers cette rude écorce qui couvre ses plus nobles facultés ? Que faisons-nous pour l'arracher de la taverne, du jeu, de l'orgie ? Pourquoi la loi donne-t-elle un tuteur à l'enfant, au jeune homme ? Est-ce parce que son corps est débile ? Non. C'est parce que sa raison est faible. Celle du pauvre l'est toujours. Le pauvre est un enfant mineur pendant toute sa vie et personne ne se charge de sa tutelle. Enfant, jeune, adulte, qui lui enseigne les grandes vérités ? Qui lui inspire des idées élevées ? Qui veille sur ses jeux pour que la nécessité de la distraction ne devienne pas une source de corruption ? La distraction du pauvre ! ah ! voilà son plus terrible ennemi. Après une semaine de travail et de privations, le samedi soir arrive, et il n'a pas à se préoccuper de se lever avant

l'aurore; de plus il possède quelque peu d'argent. Quelle tentation ! Là, tout près est la taverne où entrent ses amis pour y savourer les seules joies qu'il comprend. On boit d'abord, on parle, on rit; puis on jure, on blasphème, on se bat; puis encore... Ah ! Dieu pardonne au pauvre qui pèche, au riche qui ne l'empêche pas de pécher !

Que de vices, que de crimes on éviterait, seulement en payant l'ouvrier le lundi matin au moment du travail, au lieu de le faire le samedi quand il quitte l'ouvrage ! Comme on moraliserait le pauvre en s'occupant de ce jour de relâche si fatal pour lui, et en tâchant qu'il le partage entre ses devoirs de chrétien et les divertissements d'un homme raisonnable ! Le pauvre, comme l'enfant, s'amuse de si peu de chose !

Nous ne pouvons pas, il est vrai, en visitant le pauvre, le tirer entièrement de l'abandon moral dans lequel il vit; mais nous devons nous le rappeler afin d'être tolérants pour ses vices, puisqu'il a moins de moyens que nous de leur résister.

L'ivrognerie, ou du moins l'abus des vins et des liqueurs, est une des plus puissantes causes du désordre moral du pauvre. Nous voyons ou nous savons que celui qui n'a pas de pain pour la journée, emploie les quelques sous dont il dispose pour

acheter de l'eau-de-vie : cela nous indigné et nous inspire peut-être la pensée de retirer un secours qu'il ne mérité pas, puisqu'il l'emploie si mal. Raisonnablement, un peu avant de le condamner sans appel.

L'abus des boissons spiritueuses tire son origine parfois de la taverne, unique distraction du pauvre, mais parfois aussi souvenons-nous-en, d'une loi physiologique. Nous nous scandalisons que celui qui manque de pain, boive de l'eau-de-vie, et la physiologie nous dit que c'est une chose toute naturelle et très conforme aux lois de notre organisation. Les boissons alcooliques raniment le corps abattu par la misère ; donnent de la vigueur à toute l'économie, étouffent le sentiment de la faim, procurent un bien-être physique et quelquefois moral, que le pauvre ne trouverait pas autrement. Cette vigueur artificielle n'a pas de durée, la réaction arrive et le malheureux cherche une nouvelle force dans un nouveau stimulant. Ce moyen violent est terrible pour la santé qui ne tarde pas à s'en ressentir ; de l'usage on en vient à l'abus ; l'habitude contractée par la misère se conserve même dans une position meilleure, et l'infirmité jointe au vice dégrade le corps et perd l'âme du malheureux qui s'est donné à la boisson.

Mais dans bien des cas, ne l'oublions pas, l'origine de ce malheur est dans la

propension naturelle, dans la loi physiologique qui veut avant tout la réparation des forces et exige un aliment à la combustion qui donne la chaleur à nos membres, quoique à la longue cet aliment nous soit fatal.

Soyons donc tolérants, très tolérants avec les vices dont l'origine est un malheur.

5^o Le pauvre est ingrat.

Le pauvre est ingrat ! Disons mieux ; l'homme en général n'est pas très reconnaissant. Est-il rare de trouver des exemples d'ingratitude parmi les gens haut placés ? Ah ! malheureusement ceux qui reconnaissent profondément les bienfaits sont plus rares que ceux qui les oublient.

Le pauvre, disons-nous, s'accoutume au bienfait comme à une chose due. Et nous, que pensons-nous des égards et des faveurs que nous recevons ? Sommes-nous scrupuleux pour croire qu'il appartiennent à notre mérite ?

Il y a, d'ailleurs, deux causes qui font paraître le pauvre moins reconnaissant qu'il ne l'est en réalité. La première, c'est la brusquerie de son langage, la difficulté qu'il a à s'exprimer, le peu d'habitude de s'épancher avec bonheur, lui si rarement l'objet des affections tendres ; la gratitude a, elle aussi, besoin d'éducation. La seconde cause, c'est que parfois ce que nous

appelons faveur n'est autre chose que justice, et que nous croyons de bonne nous être montrés bons et généreux quand nous n'avons été que justes.

Il faut en convenir pourtant ; tout en réduisant le plus possible le nombre des indigents, il en restera encore beaucoup par les pauvres ; cette ingratitude nous affligera ; c'est naturel, mais elle ne doit produire en nous ni colère, ni découragement. S'il n'y avait que des malheureux reconnaissants, résignés, prompts à se repentir, où serait le mérite du visiteur du pauvre ? Que serait sa vertu ? Quelle récompense au ciel et quel respect sur la terre mériterait celui qui poursuivrait tranquillement sa marche par un chemin sans ronces, sans précipices, et qui répandrait des bienfaits sans efforts et sans peine ? L'ingratitude est une épreuve, souffrons-la ; heureux celui qui ne l'a point méritée !

Mais si devant Dieu l'ingratitude est un grand péché, ne pouvons-nous pas, nous, la considérer comme un malheur extrême ? Si nous avons souffert, et qu'une pieuse main ait essuyé nos pleurs, ou plutôt les ait changés en suaves larmes de reconnaissance, bien céleste des affligés, ah ! nous compatirons à l'ingrat, comme à celui qui perdit un de ses membres, et nous dirons en le quittant : Pauvre être ! il ne sait pas être reconnaissant !...

Ces réflexions sur les fautes du pauvre ne signifient pas que nous devons les approuver; non, il faut, au contraire, les combattre sans relâche, mais dans cette lutte calme et pieuse, la tolérance est nécessaire et doit être jointe à une vraie connaissance de l'origine et de l'étendue du mal que nous voulons guérir; c'est là l'esprit de charité. Nous ne corrigerons pas le pauvre en lui reprochant ses vices et en lui disant fausement que l'amendement est facile; cela, au contraire, l'exaspérera et le découragera. Nous avons tous une certaine propension à reconnaître nos fautes; mais si on les exagère, l'amour-propre s'appuyant de l'esprit de justice prend l'initiative et après avoir défendu ses droits, finit par défendre ses torts.

Méditons la part de responsabilité qui revient au pauvre, diminuons-la même un peu par charité; plus nous lui ferons grâce, plus il se fera justice. Quand nous lui proposons des remèdes, n'allons pas rêver une facilité qui n'existe pas et qui nous conduirait à trop exiger de la faiblesse humaine. Pour qu'une chose difficile devienne impossible, il n'y a qu'à la peindre comme très facile.

Quand le pauvre a dévié, il lui faut toute sa force pour rentrer dans le bon chemin; si nous lui peignons ce retour comme n'exigeant qu'un léger effort, il le fait, et le

voyant inutile, il se défie de nous et de lui-même, se décourage et s'exaspère; car pense alors, ou que nous le trompons par rapport aux difficultés qu'il doit vaincre ou que nous ne rendons pas justice à son mérite qu'il a de les avoir vaincues. Souvent il ne sait pas exprimer clairement cette pensée, mais il la sent trop bien et répète une phrase qui formule notre erreur *Les riches ne savent pas ce que c'est que souffrir !*

Oh ! qu'ils ne disent jamais cela, nous pauvres ! Tâchons, au contraire, que le malheureux répète ces paroles comme une bénédiction : Ne dirait-on pas qu'ils ont été pauvres ? Voyez comme ils nous comprennent, nous excusent et nous consolent

CHAPITRE IV

De notre extérieur en visitant le pauvre

Il y a des personnes de position élevée qui se déguisent, pour ainsi dire, quand elles vont chez le pauvre. Nous ne saurions assez louer cette conduite que nous proposons pour modèle, sans toutefois nous permettre de l'imposer comme un devoir.

Si par l'habitude du luxe, il nous semble trop pénible de nous vêtir mesquinement, prenons du moins, pour aller voir le pauvre, notre costume le plus simple; astreignons-nous pour quelques heures à cette espèce de deuil, par rapport à ceux qui souffrent sur la terre; il en coûte bien peu pour boutonner son habit ou son paletot et cacher ainsi la chaîne d'or et les boutons de diamants; il en coûte bien peu pour baisser les manches de sa robe et cacher l'élégant bracelet. Ces précautions toutes matérielles importent plus qu'on ne le pense; nos conseils, nos recommandations peuvent, sans elles, perdre toute leur efficacité; je dirai plus, une riche toilette, un bijou précieux, peuvent aux yeux du pauvre les changer en insultes.

Le pauvre est très matériel; il sait déjà

que nous possédons des richesses, que le luxe et les commodités ne nous manquent point; mais tant qu'il ne le voit point de ses yeux, il n'en est point exaspéré; il est reconnaissant, au contraire, de ce que, au milieu de notre fortune, nous n'oublions point son malheur, et il nous pardonne d'avoir un équipage, lui qui manque de souliers, s'il voit la boue ou la poussière sur notre modeste vêtement; mais que mauvais effet produiraient des bijoux sur une main tendue au misérable! quel mauvais effet produirait un précieux portefeuille d'où sortiraient des bons qui, à peine, apaiseront pour un jour la faim! Quel mauvais effet produirait une riche montre consultée avec impatience. Mais dirons-nous, pouvons-nous nous passer d'une montre? Ne faut-il pas se rendre avec exactitude à ses devoirs, à ses occupations, à ses distractions? Cela n'est pas douteux, mais le pauvre ne comprend pas cette nécessité: quand il ne peut satisfaire les siennes bien plus impérieuses, et quand nous l'exhortons à souffrir patiemment la faim et la nudité en lui laissant voir des superfluités dont il s'exagère encore la valeur, il ne peut que penser "Avec le prix de ces objets inutiles, tu pourrais guérir ces maux pour lesquels tu me prêches une résignation impossible." Et alors, quelle sera l'efficacité de nos

discours ?

Nous éviterons cela, en laissant chez nous les riches ornements, en ne portant pas chez le pauvre de douloureux contrastes qu'on pourrait presque appeler d'impies profanations; la modestie de la charité n'est point une hypocrisie, mais un hommage de respect pour la douleur. Ne faisons donc rien qui puisse matériellement paraître une insulte au pauvre, qui, nous l'avons dit, est très matériel, et lui nous pardonnera notre prospérité, car il n'est pas soupçonneux, bien que ceux qui ne le connaissent pas l'aient quelquefois dit. Non, il ne l'est pas, et nous aimons mieux croire que cette accusation est une erreur, que de la prendre pour une calomnie. Qui donc serait assez vil pour mériter d'être nommé le calomniateur du malheureux ?

Nous devons arriver chez le pauvre sans donner à entendre que nous soyons incommodés par le froid ou la chaleur, le vent ou la pluie; sans paraître fatigués par la hauteur de l'escalier ou tout autre inconvenient à supporter pour le visiter. Nous devons nous asseoir n'importe où, sans paraître remarquer si nous pouvons ou non nous tacher. Il faut de plus dominer la mauvaise impression que produit le défaut de propreté, et l'obligation de respirer un air vicié, enfin nous conduire de façon que nous paraissions chez lui aussi

à l'aise que chez nous, comme si rien ne nous choquait et ne nous déplaisait. Ceci est important, car il est des désagréments que le pauvre ne comprend pas, et que par conséquent il qualifie d'exagérations ridicules, de raffinements puérils produits par trop de richesses et trop peu de charité. De plus, pour que le pauvre nous chérisse et qu'ainsi nous puissions le consoler et le corriger, pour qu'il reconnaisse le bien que nous lui faisons, pour qu'il le sente, il faut que nous, nous ne le lui fassions pas sentir, et que nous paraissions l'ignorer.

Sans user de recherches exagérées et ridicules, il faut pourtant être poli avec le pauvre, cela le flatte et l'élève à ses propres yeux, chose bien importante, puisque l'origine de la plupart de ses fautes est le défaut de dignité personnelle.

Quand il nous offre sa vieille chaise en la nettoyant, ou qu'il exprimer le regret de n'en avoir pas à nous offrir, ou qu'il nous recommande de ne pas broncher sur son escalier, manifestons-lui de la manière la plus expansive et la plus cordiale, notre gratitude pour ces attentions.

Il ne suffit pas d'être polis avec le pauvre que nous visitons; il faut aussi saluer toutes les personnes de la maison qui se rencontrent sur notre passage, caresser les enfants, apaiser leurs petites disputes et nous en faire aimer en leur donnant

quelques bagatelles.

En règle générale, dans la maison où il y a un pauvre, il s'en trouve encore d'autres, et quelquefois plus indigents encore, soit moralement, soit matériellement, que celui que nous allons visiter; si notre charité n'est pas expansive et affectueuse, nous ignorerons des nécessités et nous perdons ainsi l'occasion de faire beaucoup de bien et d'éviter beaucoup de mal. Nos pauvres ont d'ailleurs besoin quelquefois d'une surveillance que nous ne pouvons exercer sans auxiliaires; il en est qui veulent nous tromper et qui nous tromperont s'il ne se trouve parmi les voisins quelqu'un qui nous fasse connaître la vérité.

Par notre douceur, notre charité expansive, nous devons établir des relations bienveillantes avec les pauvres qui entourent les nôtres; nous tâcher de former autour d'eux une atmosphère de bonté ou de respect qui sera pour nous, dans bien des cas, un puissant auxiliaire. Parfois, dans ces maisons, où, par un malheur trop déplorable, se trouvent réunis le vice, la misère et le crime, nous trouverons sur nos pas des figures sinistres, des regards en dessous, toutes prêtes à nous saluer par des malédictions; ne nous décourageons pas; par notre bonté, nous triompherons de cette rudesse, rarement le coeur de l'homme est assez dur pour que, touché par

la baguette de la charité, il se refuse à répandre l'eau limpide de quelque bon et doux sentiment.

Sans avoir l'air de soupçonneux examinateurs, nous devons observer ce qui se trouve dans la maison du pauvre, car les objets matériels sont souvent un indice et parfois une preuve de quelque fait bien important : restes d'aliments ou de boissons qui annoncent un défaut d'ordre ou d'obéissance au médecin; un vêtement, une canne, un foulard, un bout de cigarette qui révèle un visiteur dont on ne parle pas; un jeu de cartes, une arme, un livre, quoique personne ne sache lire dans la maison, que sais-je ! mille objets enfin, peuvent nous aider dans nos investigations; mais afin que le pauvre ne se mette pas en garde contre elles, nous devons remarquer d'abord des objets indifférents, un petit miroir, une estampe, une vieillerie; et cela, non avec un air de curiosité, mais avec un véritable intérêt pour tout ce qui le concerne, et de manière à le consoler; un objet cassé que vous vous chargerez de faire raccommoder vous ouvrira la route pour faire suavement mille observations sur un livre immoral ou une image obscène; mais prenons garde, il ne faut pas que le pauvre puisse dire : Il se mêle de tout, mais seulement: Il s'occupe de tout ce qui m'intéresse.

CHAPITRE V

Des qualités que doit avoir le visiteur du pauvre.

Les qualités nécessaires pour visiter avec fruit le pauvre se résument toutes dans cette suave parole : la charité ; mais la charité telle que la définit saint Paul, qui n'est point superbe ni ambitieuse, qui ne porte point envie, ne recherche point ses intérêts, ne s'irrite pas, ne pense point au mal, ne se réjouit point dans l'iniquité mais dans la vérité ; la charité qui est patiente et bénigne, qui supporte tout, qui croit tout, qui espère tout, qui souffre tout ; en un mot, la charité qui ne finit jamais.

Oh ! c'est bien là le divin idéal de la charité telle que l'ont pratiquée les grands saints ! C'est là le modèle de perfection que nous devons toujours étudier, pour nous en rapprocher autant que possible.

Il est des pauvres de qui nous pouvons beaucoup apprendre, car ils nous donnent des exemples de sublimes vertus (1) ; il en est qui ont besoin de nos leçons, de notre

1. "Après votre visite (dit saint Vincent de Paul) entré chez vous, réfléchissez sur les vertus que vous avez reconnues dans ces pauvres gens et condescendez-vous à la vue de vos imperfections."

aide, pour ne pas sortir de la bonne voie. d'autres attendent notre secours pour y rentrer. Voyons les moyens à employer pour gagner leur cœur.

Douceur. Le visiteur du pauvre a besoin d'une inépuisable douceur; sa mission est toute de paix et d'amour; la violence ne le conduira jamais à d'avantageux résultats; il pourra intimider ceux qu'il veut convertir, les obliger à avoir les apparences de la vertu, par des vues d'intérêt; mais un vrai changement de vie ne s'obtient que par la persuasion (2) : pour que le pauvre nous croie, il faut qu'il soit persuadé que nous l'aimons, il faut qu'il nous aime; plus que personne il fait plus d'attention à celui qui lui parle, qu'à la chose dont on lui parle (3). Notre grand argument, celui qui doit servir de base à toutes

nos exhortations, c'est la conviction intime inspirée préalablement au pauvre, que nous ne voulons que son bien spirituel et temporel. Tout est perdu s'il aperçoit notre amour-propre ou quelque autre passion

2. N'oublions pas que saint Vincent de Paul a dit : "Quoique la fermeté soit nécessaire pour arriver à la fin que nous nous proposons dans nos bonnes œuvres, il faut cependant user de douceur dans les moyens".

3. "Les galériens même (avec lesquels j'ai vécu) ne se gagnent pas autrement. Quand je leur parlais sévèrement je gâtais tout. (Autre part il ajoute) : Ayez toute la condescendance que vous voudrez pourvu que vous n'offensiez pas le bon Dieu."

se glisser parmi les paroles de notre faible charité. Quoiqu'il faille, quand la justice l'exige, être sévère avec le pauvre, ce qu'il peut y avoir de dur dans le *fond* de notre résolution ne doit pas percer jusqu'à la forme; il faut, avec les affligés, se montrer simplement exécuteur d'un ordre sévère imposé par la nécessité, et ne point oublier que le châtement perd toute son efficacité, s'il peut être suspect d'être affligé par la passion. Le pauvre à qui sa persistance nous force de supprimer nos secours ou ceux de la Société dont nous faisons partie, est toujours notre frère, enfant du Dieu qui mourut pour lui comme il est mort pour nous; il ne faut donc pas désespérer de le corriger. Disons-lui que si nous ne pouvons lui donner le secours matériel, nous lui conservons toujours notre affection, notre désir de le voir heureux et vertueux. Qui sait si le mélancolique souvenir de cet ami désintéressé qui le quitte à regret, parce que lui-même l'y force, ne restera pas dans son âme comme une semence précieuse que quelque favorable circonstance un jour fera germer? Qui sait si le dernier jour où il nous voit ne sera pas le premier où il nous comprendra, et si le vide de notre absence ne lui fera pas apprécier notre amour? Qui sait si cet adieu jusqu'à l'éternité ne le fera pas trembler en pensant à ce qu'elle a de terrible? Mais, quoi-

que nous laissons ce pauvre, il ne faut pas l'abandonner : sans paraître le chercher, tâchons de le rencontrer quelquefois, et s'il est frappé de quelque malheur, qu'il nous retrouve près de lui. L'homme si sublime dans ses inspirations, si méprisable par ses instincts, est tel que jamais on ne doit ni compter complètement sur lui, ni en désespérer absolument.

Fermeté.—La douceur envers le pauvre doit être accompagnée d'une raisonnable sévérité, si nous voulons conserver le prestige qui nous entoure à ses yeux et sans lequel nous ne pourrions le corriger. La faiblesse de caractère inspire le mépris et est un sujet de dérision pour ceux même qui l'exploitent. Quels sont les enfants malhonnêtes et peu caressants ? Les enfants gâtés. Quand donc c'est nécessaire, il faut oser, rompre même la volonté du pauvre, non pas en lui imposant la nôtre, mais celle de Dieu que nous ferons prévaloir avec une fermeté chrétienne. Nous ne sommes pas propriétaires, mais administrateurs des biens de toute sorte que nous dispensons aux pauvres, et nous devons les porter de préférence, là où il y a plus de besoin et plus de mérite. Ce qui se donne mal à propos à l'un est de moins pour un autre qui le méritait mieux. L'arbitraire dans la distribution des aumônes est un terrible argument contre les associations

la charité, et une des raisons qui empêchent d'en faire partie bien des personnes vertueuses dont l'auxiliaire serait puissant. Cet arbitraire sert aussi de prétexte à l'égoïsme, gardons-nous bien de lui donner des armes.

Exactitude. Oh ! que l'exactitude à porter les secours est une chose nécessaire ! C'est un devoir si facile à remplir et qu'il est si horrible d'oublier ! A peine conçoit-on qu'il soit utile d'en parler à des personnes engagées volontairement à visiter le pauvre. Voilà une famille plongée dans la misère ; la mère n'a que des larmes à donner à de frêles enfants qui demandent du pain ; elle ne peut répondre à leurs cris que par les battements de son cœur. Oh ! comme elle compte les heures de cette matinée qui doit vous amener près d'elle ! que de fois elle ouvre la fenêtre, écoute, épie le moindre bruit, croit entendre des pas qui ne résonnent point ! La nuit arrive, la porte se ferme, plus d'espoir ! Celui qui devait consoler cette triste famille a été à ses affaires, à ses plaisirs, et ce secours resté dans son portefeuille ne dit rien à son cœur ni à sa conscience ! Ces bons font le pain du pauvre, sa légitime propriété. Nous trompons la confiance de celui qui nous donne la sainte mission de consoler les affligés ; chaque heure, chaque minute de retard est une fraude qui tient

un peu du sacrilège. Qui sera responsable du désespoir de cette famille espérant en vain tout un jour ? Qui sera responsable du blasphème que formulent ces lèvres, du crime que médite ce cœur et que peut-être il exécute ? Les tribunaux humains ne nous condamneront pas ; mais nous comparaitrons devant celui de Dieu !

Le visiteur du pauvre ne remplirait pas sa mission en envoyant les bons ou les secours, en les laissant à une voisine, ou en les glissant sous la porte de son pauvre ; ces secours ne constituent pas le bien principal que nous apportons au pauvre ; ils sont, au contraire, le moindre entre ceux que nous pouvons lui faire.

L'exactitude à porter les secours n'est pas la seule qui nous oblige ; il en est une autre qui, sans importer moins, court risque d'être plus facilement oubliée et l'est, en effet, bien souvent. Si nous sommes à peu près ce que nous devons être, bien promptement nous sommes tout pour le pauvre ; il nous confie ses secrets, nous expose ses doutes, nous demande appui dans ses peines, conseil dans ses perplexités. Je n'ai que Dieu et vous dans ce monde, nous dira-t-il, vous êtes mon père et ma mère ; et il fait de nous l'agent de toutes ses affaires ; une pétition pour obtenir des bains pour un enfant malade, une autre pour demander un secours, une démarche

pour faire entrer un enfant à l'école, pour obtenir une place, pour réclamer un droit, pour se défendre d'une inculpation calomnieuse, pour chercher des papiers sans lesquels il ne peut légitimer son union, etc., tout est recommandé à notre zèle avec une confiance qui nous oblige. Lors même que par amour de Dieu et du prochain nous ne serions pas très exacts, la délicatesse nous forcerait à le devenir. Il est si indigne de frustrer la confiance dont on nous honore !

Si quelque jour il nous arrivait de ne pas bien remplir les commissions d'un de nos pauvres, excusons-nous le mieux possible, mais sans prononcer le mot d'*oubli*; il serait si dur à entendre ! Oublier ce qui le préoccupe sans cesse ! oublier ce qui ferait le bonheur de son enfant ! ce qui guérirait son chagrin ! Excusons-nous, je le répète, et réparons notre faute; l'avouer au pauvre serait lui causer une peine profonde, lui donner un cruel désappointement; ce serait frapper un grand coup contre le prestige qui nous environne, puisqu'il est fondé tout entier sur la gratitude et l'amour.

Peut-être dirons-nous : Le pauvre abuse, exige trop de nous, il a des caprices d'enfant gâté. Que Dieu bénisse du haut du ciel, et que les hommes respectent et imitent sur la terre, le visiteur dont les pau-

vres ont de telles exigences et de tels caprices, car ces caprices disent à leur manière : Il est si bon, que le malheur constitue pour lui un droit sans limites (1). Bienheureux est le fort, dont le faible souffrant abuse !

Circonspection. Le visiteur du pauvre ne doit pas seulement être bon, il doit paraître parfait. Devant les pauvres, comme devant les enfants, nous devons mesurer nos paroles et même nos gestes, être véritablement en scène comme si nous remplissions un rôle important, dans lequel rien n'est indifférent. Jamais nous ne devons dire notre opinion sur rien, jusqu'à ce que nous ayons parfaitement connu celle de notre pauvre ; il ne faut pas non plus donner de grands éloges à sa vertu, peut-être est-elle feinte ; ni nous scandaliser tout haut des vices dont il se vante. Les actes voilà nos puissants arguments pour convaincre. Eh bien ! qu'ils soient aussi nos arguments pour être convaincus et que la circonspection soit notre puissant auxiliaire, car le pauvre n'est pas discret ; mais cette circonspection doit être adoucie par la charité, pour ne point paraître soupçonner.

1. Saint Vincent ne montra ni impatience, ni étonnement, quand au milieu de ses nombreuses occupations il reçut d'un garçon tailleur qu'il avait à peine connu, une lettre qui le priait de lui acheter un cent d'aiguilles, et il fit avec plaisir la commission.

conneuse; car en ce dernier cas, celui que nous voulons connaître se mettrait en garde et nous tromperait. La circonspection n'est ni le sérieux, ni le silence; mesurons donc nos paroles et faisons qu'il n'y en ait pas une qui soit imprudente et, s'il est possible, pas une vaine.

Quand nous traitons avec des personnes de sexe différent, soyons prévoyants jusqu'au scrupule; car ce serait une pitoyable arrogance que de croire superflues les précautions que les plus grands saints jugèrent nécessaires, et, d'ailleurs, il est important que les apparences même nous soient favorables. Les apparences constituent l'édification ou le scandale; elles importent à tous, mais plus particulièrement aux personnes qui font partie d'une société charitable. La faute d'une personne du monde ne préjudicie qu'à elle seul; la faute de celle qui appartient à un corps collectif retombe sur la Société entière, et Dieu seul sait le mal qu'elle peut faire, tant pour les coupables qu'elle empêche de corriger, que pour les gens vertueux qu'elle éloigne. De plus, le monde, si tolérant pour les siens, est sévère à l'extrême pour ceux qui veulent le corriger ou même le consoler. Toutes ses franchises, tous ses privilèges portent cette condition : Tu ne seras ni meilleur ni plus grand que moi. Celui qui ne la remplit pas, peut se préparer, quand viendra

le cas, à être privé de tout privilège et à être mis hors la loi.

Cette conduite du monde paraît d'une injustice incompréhensible, très propre à irriter ceux qui en sont les victimes; elle est cependant bien naturelle, juste même sous certain aspect, et cela principalement pour trois raisons.

Premièrement. Le monde est absolu dans ses décisions et peu perspicace dans ses observations; il n'admet que trois types. Ceux qui le suivent, et ceux-là, il sait bien, quoique sans en rien dire, qu'ils sont fort *médiocres*. Ceux qui s'éloignent de lui en allant vers le mal, et qui sont *très mauvais*. Ceux qui gravitent vers le bien, et qui doivent être *très bons*. Le monde a une extraordinaire prédilection pour le superlatif; de là vient qu'il ne déteste le mal et ne respecte le bien, que lorsqu'ils dépassent certaines limites.

Deuxièmement. Le monde finit par respecter ce qu'il juge respectable, mais il le marchandise tant qu'il peut ce respect et cela parce que notre amour-propre, à tous, se rend le plus tard possible à accorder cette espèce d'hommage qui signifie : "Tu vauds mieux que moi."

Troisièmement. Ceux qui se séparent du monde pour lui faire du bien, valent mieux que lui. Dieu a fortifié leur volonté, illuminé leur entendement avec une

force et une lumière qu'il ne donne pas à tous : ce sont des élus. A chacun il demandera compte de ce qu'il lui donna. Pourquoi s'étonner que le monde demande beaucoup à ceux qu'il devine instinctivement avoir reçu le coup ?

Que ceux donc que le monde veut impeccable, tolèrent en lui cette faiblesse, car ses exigences exagérées sont excusables, vu la misère de la nature humaine et, de plus, annuyées en partie sur la raison. Au lieu de s'irriter, qu'ils tâchent d'arriver au but si élevé qu'on leur propose : cette offense n'est-elle pas un véritable hommage ? Peut-on exiger beaucoup de quelqu'un sans avouer tacitement qu'on en a une grande estime ?

Zèle. On n'aperçoit d'abord dans le zèle rien d'obligatoire ; il a parfois toute l'apparence d'un luxe de compassion, et cependant, disons-le, il est indispensable au visiteur du pauvre : placé parfois entre l'inertie du nécessaire et l'indifférence du riche, il se verra forcé à importuner celui-ci, à demander à celui-là, à réprimander autre part ; il lui faudra lutter contre les erreurs, les passions, l'égoïsme ; oublier des déceptions, imposer silence à son amour-propre ; il devra être, selon les circonstances, doux, sévère, insinuant, flexible, pathétique, enjoué ou grave ; il lui faudra inventer mille ingénieux moyens pour arri-

ver à la sainte fin qu'il se propose. Pourra-t-il faire tout cela sans cet enthousiasme du bien, cette imagination de la vertu, ce fanatisme de la charité que l'on nomme le zèle ? Non, bien certainement. Si ce zèle nous manque, nous fonctionnerons dans l'exercice de la charité avec une exactitude mécanique, c'est possible ; si nous appartenons à une association charitable, nous en suivrons très bien la règle, c'est vrai, et personne n'aura à nous reprendre si ce n'est Dieu, si ce n'est la conscience. Toute loi est essentiellement négative, surtout en matière de charité : nous trouverons dans ses articles ce qu'il ne faut pas faire, mais ce que nous devons pratiquer, il faut le chercher dans notre cœur. Si nous nous bornons à remplir le devoir, sans donner lieu à la moindre plainte contre nous, le pauvre qui nous est confié se trouvera sans efficace appui et sans consolation. Ceux qui appartiennent à une société charitable doivent éviter, sans doute, tout ce que prohibe le règlement, mais ils doivent faire bien des choses que ce règlement n'ordonne pas, car un règlement quelconque ne peut jamais être que le squelette de la charité : en vain la vertu sans zèle voudrait-elle emprunter ce nom ; elle ne sera jamais qu'un ruisseau sans courant, une fleur sans parfum, une machine sans moteur.

Persévérance. La persévérance est une vertu aussi nécessaire que difficile; nous portons dans tout l'inconstance de notre nature, et la plus grande preuve de notre misère, c'est le pouvoir que le temps a sur nous. Nos douleurs, nos joies, nos passions, notre compassion, tout s'use; l'homme d'un esprit élevé, le plus grand philosophe est-il sous le poids d'un malheur, on lui fait les plus puissants arguments, les plus logiques raisonnements; tout est inutile; il souffre cruellement. Qu'une année passe, et le voilà consolé de sa peine; peut-être même l'a-t-il oubliée. Pauvre raison que celle de l'homme, puisque dans sa plus haute élévation elle ne peut atteindre à l'influence de trois cent soixante-cinq nuits de sommeil!

Le temps dont la main se pose si douce sur le front de celui qui souffre, et si inexorable sur le coeur qui jouit, ce temps, il éteint ou amortit, non le divin feu de la charité, mais les feux follets que si souvent prennent son nom. Il y a une grande différence entre *s'impressionner* ou *s'affliger* des maux de ses semblables. Pour *s'impressionner*, l'imagination suffit; pour *s'affliger*, il faut du coeur. Etudions-nous bien, et s'il n'y a en nous que l'impressionnabilité, demandons à Dieu une vraie vocation, car c'est une vocation et une vocation sublime que celle que deman-

de la pratique de la charité; donnons notre aumône à ceux qui ont cette vocation, plutôt que d'aller donner plus tard le mauvais exemple d'une désertion. Pour être persévérante, la charité doit pousser dans le cœur de profondes racines; sondons-le, ce cœur, avant d'entrer dans une société charitable, car la personne qui en sort pour n'avoir pas rempli les devoirs qu'elle impose, ne laisse pas seulement une place vide, mais une brèche ouverte à la critique, à la calomnie, au discrédit.

Si Dieu nous a élus pour instruments de sa miséricorde infinie, correspondons dignement à une telle faveur; rendons-nous dignes d'un dépôt si sacré, honorons notre vocation par notre persévérance; sans cette vertu nous ne pouvons rien, nous ne sommes rien pour consoler le pauvre et le corriger; notre travail sera celui d'un ouvrier qui commence tout et n'achève rien. Soyons circonspects pour offrir notre protection au malheureux; consultons nos moyens et surtout notre cœur, si petit, hélas ! avant de nous charger d'un grand nombre de pauvres; si nous en visitons bien un, si nous le consolons, si nous le corrigeons, si nous nous identifions avec lui, si nous persévérons malgré tous les obstacles que le monde nous oppose et les épreuves que Dieu nous envoie, nous n'aurons pas fait en vain le voyage de la vie. Le mérite ne consiste

pas à flatter notre amour-propre en protégeant beaucoup de familles, mais à persévérer, à nous rendre utiles à quelques-unes.

Nous nous décourageons quelquefois par le peu de proportion qui paraît entre les moyens employés et les résultats obtenus, comme si Dieu, dans sa divine balance, devait considérer nos bons succès et non notre bonne volonté. Sommes-nous, d'ailleurs, justes appréciateurs du mal que nous évitons, du bien que nous faisons ? Le bien et le mal parcourent le monde comme ces fragments de rocher détachés de la montagne neigeuse et qui, roulant de hauteur en hauteur, se convertissent en d'énormes avalanches. Qui est capable de calculer le mal qui s'évite en évitant une faute, ou le bien qui se fait en contribuant à une bonne action ? Est-ce que le bien et le mal ne laissent pas en nous comme un ferment qui soulève ou nos instincts pervers, ou nos plus nobles facultés ? Quand avons-nous commis quelque mal, n'avons-nous pas éprouvé une espèce de fascination qui nous poussait à quelque chose de pire ? Quand nous avons fait le bien, ne nous sommes-nous pas sentis meilleurs et mieux disposés à la vertu ? Et puis, qui nous a dit le prix d'une larme essuyée ! Ah ! si nous avons souffert, nous saurons l'apprécier !

Humilité. L'humilité avec les pauvres

est une vertu qui nous fut enseignée par le divin Maître lui-même : sans elle nous ne les corrigerons pas. Cette humilité n'est que l'extérieur de la charité, l'expression d'un amour sans bornes, qu'aucune injustice n'éteint, qu'aucune haine, qu'aucune injure ne saurait altérer. Ayons cet amour, nous serons humbles. Rien n'est sublime comme l'humilité véritable qui, par amour pour Dieu, s'incline devant l'homme, compatit à celui qui le maltraite, console celui qui l'injurie et lui pardonne à deux genoux (1).

L'humilité est toute-puissante quand elle se trouve chez des personnes en qui elle ne peut paraître bassesse, et dès lors elle impressionne fortement les pauvres quand ils l'observent dans ceux qui leur font du bien. L'orgueil chez le faible est absurde, chez le fort il est bien vil. L'orgueil humilie sans corriger, l'humilité corrige sans humilier; l'orgueil réveille l'amour-propre de celui qu'il humilie et le dispose à défendre ses fautes; l'humilité lui parle au coeur et le dispose à les avouer. Plus la fortune aura mis de distance entre le pauvre et nous, plus notre humilité à son égard l'impressionne. Il y en a peu qui soient assez insensibles ou dépravés pour ne pas éprouver cette espèce de réaction qui les porte à

1. "L'humilité, dit saint Vincent de Paul, est le chemin qui conduit à la plus haute perfection".

s'incliner devant celui qui jamais ne les humilie.

Mais le plus difficile n'est pas d'être humble avec les pauvres ; leur malheur, leur infériorité protège notre amour-propre ; nous les voyons si bas que nous ne croyons pas pouvoir être atteints par leurs offenses, et notre humilité devient simplement une forme de la compassion. Nos égaux, ceux qui possèdent une plus belle position, ou si nous appartenons à une société charitable, nos confrères et nos supérieurs, voilà pour notre humilité des écueils plus terribles que l'orgueil du pauvre. La susceptibilité de notre amour-propre nous fera remarquer, ici, la froideur d'un salut, là, un air quelque peu dédaigneux, plus loin, un défaut de confiance : il nous semblera que nos recommandations sont peu écoutées, tandis que celles des autres le sont avec intérêt ; que nos pauvres sont les moins favorisés, quoique les plus nécessaires. Nous croirons voir que notre talent, notre mérite, notre bonne volonté passent inaperçus, tandis que des personnes moins capables remplissent des emplois dont nous devrions être chargés ; nous arriverons peut-être à croire qu'on nous méprise et qu'on nous humilie de propos délibéré. L'amour-propre qui revêt tous les déguisements, prendra même le saint vêtement de la charité, accusant au nom du Seigneur

ceux qui nous offensent. Ah ! gardons-nous de l'écouter ! L'aigreur de nos plaintes doit être pour nous comme une révélation de leur origine. Pensons que les autres valent mieux que nous ne l'avons cru, et que nous valons moins que nous ne le pensons. Fortifions en nous cette pensée par un simple regard sur ce qui se passe dans le monde. Parmi les personnes que nous connaissons, combien y en a-t-il qui ne s'exagèrent point leur propre mérite ? Combien y en a-t-il qui ne soient point aveuglées sur leurs propres défauts ? Eh ! nous croyons-nous meilleurs appréciateurs de nous-mêmes ?... Pensons aussi que les malheureux que nous protégeons, quoiqu'ils le soient réellement, peuvent encore être surpassés dans cette masse de douleurs qui semble infinie. Pensons enfin que si réellement on agit à notre égard avec partialité, nous devons le supporter humblement pour Dieu, qui recevra le sacrifice de notre amour-propre comme la plus précieuse offrande. Si l'homme est faible et imparfait, comment ses œuvres ne s'en ressentiraient-elles pas ? Serait-il raisonnable d'exiger, que, dans la Société à laquelle nous appartenons, tout se passât comme si elle était composée de saints et dirigée par des anges ? Faisons-nous cette question : Y a-t-il dans la Société plus de bien que de mal ? Si la réponse est affir-

mative, les injustices que nous alléguons, pour n'y pas entrer ou pour la quitter, ne sont que des prétextes de l'égoïsme, de l'amour-propre, de la faiblesse, de l'orgueil, origine de tant de maux.

Pour améliorer le sort de nos pauvres, nous sommes obligés parfois à recourir à des personnes dont la position sociale est supérieure à la nôtre, et nous nous irritons de la difficulté qu'il y a pour parvenir jusqu'à elles, de l'ennui d'attendre dans une antichambre, de l'insolence du laquais, de la fierté du maître. Si nous sommes profondément chrétiens, il nous en coûtera peu pour offrir à Dieu ces petites contrariétés ; mais, même en supposant que notre vertu soit tiède et notre foi bien faible, il suffit d'en appeler à la raison pour supporter avec calme ces contre-temps qui sont dans la nature même des choses. N'affrontons-nous pas par amour du pauvre la saleté de son habitation, sa mauvaise odeur, sa chaleur insupportable ou son froid excessif ? Eh ! pourquoi n'affronterions-nous pas également et le laquais du riche et son antichambre, et sa vanité ! Pourquoi donnerions-nous à tout cela une autre importance que celle qui se donne à une chose désagréable qu'il faut supporter, ou à un obstacle qu'il faut vaincre ? Si, en voyant les défauts du pauvre, nous disons pour l'excuser : "Il est si pauvre !"

pourquoi en voyant ceux du riche ne dirions-nous pas : "Il est si riche !" N'y a-t-il pas des écueils bien difficiles à éviter pour ceux qui sont en haut de l'échelle sociale, comme il y en a pour ceux qui sont en bas ? Au lieu de nous irriter contre les puissants, rendons grâces à Dieu qui ne nous a mis, ni assez bas pour que notre coeur en soit accablé, ni assez haut pour que notre tête en éprouve des vertiges ; rendons-lui grâces de nous avoir placés dans une position où l'esprit est plus libre et la vertu plus facile.

Il pourra arriver que la pauvre famille confiée à nos soins n'avancera pas dans la vertu ; au lieu de la déclarer incorrigible, pensons plutôt qu'il n'y a pas en nous ce qu'il faut pour la corriger, que nous ne savons pas lui inspirer cette sympathie qui, née du coeur, est le moyen le plus facile pour arriver au coeur ; alors demandons qu'un autre essaye ce que nous n'avons pu faire. Cet acte d'humilité, loin de nous abaisser, nous élève ; j'ai vu l'homme ne paraître plus grand que lorsqu'il confesse sa petitesse, et il n'a jamais besoin de plus de force que lorsqu'il doit se faire humble.

CHAPITRE VI

Du logement du pauvre et de son vêtement.

Sans argent, nous pouvons même matériellement faire beaucoup de bien au pauvre. Entre autres maux, la misère en produit deux bien grands : c'est l'apathie qui semble préférer la souffrance à la peine qu'il faudrait prendre pour y remédier, et un désordre affreux qui la caractérise presque partout.

Nicholls, parlant de la misère en Irlande, dit que voyant l'entrée des plus pauvres chaumières obstruée par toute sortes d'immondices, il demandait aux colons pourquoi ils ne la nettoyaient pas, et qu'ils lui répondaient : Nous sommes si pauvres ! A première vue, la réponse paraît absurde ; pour balayer on n'a pas besoin d'être riche : mais ce : Nous sommes si pauvres ! bien médité a sa racine bien profonde dans le cœur humain, tout en expliquant et excusant un grand nombre de faits que notre légèreté condamne. Parce qu'ils sont si pauvres, ils deviennent sales : parce qu'ils sont si pauvres, ils se fatiguent de lutter contre la mauvaise fortune qui les a vaincus si souvent ; parce qu'ils sont si pauvres, les douleurs leur font négliger les dé-

sacraments de la saleté; parce qu'ils sont si pauvres. ils tombent dans une apathie qui n'est pas un stoïcisme philosophique, ni une résignation chrétienne, mais une brutale indolence.

Préparons-nous donc à travailler, et bien souvent sans fruit, contre le désordre du pauvre, pensant que Dieu récompensera notre bon désir et qu'aux yeux de la charité rien n'est peut, ni le bien qui se fait, ni le mal qui s'évite.

Tâchons d'améliorer les conditions hygiéniques de l'habitation du pauvre, ayant soin de le faire de façon, qu'il ne puisse pas nous soupçonner de rechercher en cela notre commodité plutôt que son bien. Si l'air est vicié, chose bien commune, nous pouvons ouvrir la fenêtre, sous un prétexte quelconque, admirant la vue dont on jouit, ou pour regarder quelque objet en face, etc., et puis, comme par distraction, nous la laisserons ouverte. Il peut se faire que le pauvre éprouve une impression agréable par cet air renouvelé et alors nous lui avons fait du bien; mais il peut aussi se faire que non, car la misère étouffe jusqu'à l'instinct de la conservation : en ce cas, au moment de sortir, faisons-lui comprendre que l'air se corrompt par la respiration, qu'il devient infect et que, s'il n'est pas renouvelé, il suffit à lui seul pour procurer, avec le temps, de graves maladies et

aggraver celles qui existent; après cela, demandons-lui d'ouvrir un instant, et retirons-nous afin qu'il n'imagine pas qu'en cela nous avons recherché notre commodité.

Parfois, au contraire, il faut empêcher le vent de pénétrer de tous côtés; fermons avec du papier, apporté pour cela, les fentes de la fenêtre : demandons à la bâtisse voisine un peu de plâtre pour boucher une couverture : mettons une ficelle en croix pour soutenir le papier d'une vitre que le vent déchirait; réunissons quelques restes de nattes ou de tapis pour couvrir le sol humide, etc. Le pauvre, qui ne pensait pas même à remédier à tout cela, nous voit-il à l'œuvre, aussitôt il devient un autre homme. Avec quelle activité il nous aide! avec quelle sollicitude il nous recommande de ne point nous tacher, de ne point nous fatiguer. Pauvre homme! ce qu'il ne faisait pas pour lui-même, il le fait pour nous! Ne semble-t-il pas qu'il ne s'aime que parce que nous l'aimons?

Souvent le lit d'un malade qui transpire, se trouvera placé à l'endroit le plus exposé au vent; ou à la place où résonne plus fort le bruit, sera couché celui qui souffre de violentes douleurs de tête. Ni le patient, ni ceux qui l'entourent ne l'auront remarqué; remarquons-le, nous, et portons-y remède.

Il y a des pauvres dont le tempérament supporte, plus difficilement que d'autres, l'humidité et la mauvaise odeur d'un logement : nous devons faire tout notre possible pour leur procurer un autre local ; car il est des familles dont les individus s'empoisonnent, pour ainsi dire, l'un après l'autre et peu à peu par le seul air qu'ils respirent ; et il ne leur faudrait qu'un bien petit secours pour trouver un logement qui leur serait moins préjudiciable.

La propreté de la maison vous donnera aussi quelque difficulté ; règle générale cependant, notre visite, faite parfois quand on ne l'attend pas, suffira pour introduire un peu plus d'ordre. Rarement les pauvres sont dérangés au point de ne pas nettoyer un peu leur maison pour nous recevoir ; il en est quelques-uns, c'est vrai, et avec ceux-là, il faut recourir aux remèdes suprêmes. La violence et la colère n'obtiendraient rien ; la menace de retirer les secours doit se réserver pour des cas plus graves et s'éviter le plus possible ; les remèdes suprêmes ne sont donc pas les moyens violents. Qu'on nous permette de citer un fait.

Il y avait une famille pauvre extrêmement sale et dérangée ; une dame qui la visitait avait inutilement tenté tous les moyens pour obtenir qu'au moins on balayât. Un jour enfin elle arrive avec un balai et se

met à
est in
on lui
lui con
sus, la
voulu
ceux
nous.
"J'emp
fois. —
fois le
Et de
tier de
Si du
à son v
tront p
La f
faits, n
rangés,
ce qu'el
faire.
dès l'en
dans le
douter
ment le
certain
famille
que auss
de desso
n'a pas
raccomm
mettre u

met à balayer. On veut l'en empêcher, elle est inexorable; on s'accuse, elle excuse; on lui représente que cette occupation ne lui convient nullement, elle répond que Jésus, lavant les pieds de ses disciples, a voulu nous enseigner à rendre service à ceux qui paraissent être au-dessous de nous. Le balayage terminé, elle dit : "J'emporterai mon balai, pour la prochaine fois. — Non, Madame, non, s'écrièrent à la fois le mari et la femme visiblement émus". Et depuis lors il n'y eut pas dans le quartier de maison plus propre que la leur.

Si du logement du pauvre nous passons à son vêtement, les difficultés nous paraîtront plus graves encore.

La femme pauvre, qui a plusieurs enfants, ne peut réellement les tenir très bien rangés, et dans l'impossibilité de faire tout ce qu'elle voudrait, elle finit par ne rien faire. C'est ainsi que le pauvre acquiert dès l'enfance la triste habitude de croupir dans le désordre et la nudité, sans s'en douter même, car il sent bien plus vivement le froid et la faim. Ainsi, il arrivera certainement qu'après avoir vêtu toute une famille misérable, nous la retrouvons presque aussitôt couverte de haillons; le linge de dessous n'a pas été lavé, celui de dessus n'a pas été ôté pour dormir; on n'a pas accommodé une déchirure, on n'a pas su mettre une pièce... C'est vraiment trop

décourageant !

Mais, la charité ! elle ne se fatigue point, elle supporte tout... Exhortons un jour, puis un autre jour sans jamais nous irriter; ce désordre est plutôt un malheur qu'une faute : cherchons dans la famille l'individu le moins désordonné, et, par de bonnes paroles, des prières, des promesses, essayons de le corriger; si nous obtenons qu'il fasse le premier pas, presque tout est fait; car il se plaira à se voir plus propre, à être remarqué par nous, à être notre préféré, à se voir considéré partout; car, nous le savons, le costume y contribue. Pendant que nous stimulons celui-ci, faisons en sorte, sans paraître y être pour rien, que celui qui est dérangé reçoive quelque humiliation; je dis plus, quoique cela semble un peu dur, laissons-le souffrir un peu du froid, puisqu'il ne soigne pas l'objet qui devrait l'en garantir, et disons-lui d'un air peiné: "Pauvre ami, je souffre bien de vous voir ainsi; mais, je ne puis donner à tous, et ma conscience m'oblige à commencer par ceux qui en profitent." La suavité de ce langage jointe à la dureté du châtiment le corrigera peut-être.

Comme le désordre dans le vêtement est presque toujours la faute des femmes, c'est à elles surtout qu'il faut s'adresser, en faisant appel à leurs affections tendres, à leur amour-propre, à leur instinct d'abnégation.

Un objet qu'elle ne soignerait pas pour sa commodité, votre protégée le soignera parce que c'est vous qui le lui avez porté, ou le jour de sa fête ou le jour de la vôtre en le lui offrant comme souvenir. Elle se mettra peut-être à coudre, parce que vous lui aurez porté une petite boîte contenant du fil, des aiguilles, un dé. Elle le fera par gratitude, par le désir de vous plaire, tandis qu'elle ne l'aurait pas fait pour elle-même. Admirons la beauté de ses enfants, qui ressortirait bien davantage seulement en lui levant le visage, et un jour, comme en riant, sortons de notre poche un morceau de savon, et demandons : "Qui sait bien se laver ?" à celui qui le fera bien ou le laissera faire sans pleurer, offrons un petit présent, et promettons-en un autre pour le jour où, sans être attendu, nous trouverons les mains et le visage propres. Qui sait si cela ne suffira pas pour que tous deviennent propres, et que la pauvre mère prenne courage ? Encourageons-la de manière à ce qu'elle voie bien que nous comprenons la difficulté qu'elle a à vaincre, et que nous sentons tout le prix de ses efforts ; montrons-lui combien ils sont méritoires aux yeux de Dieu et même aux yeux des hommes, puisque les personnes charitables en entrant dans la maison du pauvre, disent comme un grand éloge : *Il la tient si propre!*

Ce soin matériel du pauvre peut avoir des conséquences qui ne seront pas matérielles.

L'homme physique et l'homme moral sont unis de telle sorte, que modifier l'un, c'est presque toujours modifier l'autre. La prostration de l'esprit fait négliger le soin du corps, et la propreté élève l'esprit. Si nous revêtions déceimment celui qui gît dans la misère, le transportant en même temps dans un logement propre et commode, nous verrions aussitôt s'élever ses pensées, ses inclinations; donc, en corrigeant le pauvre de son désordre, nous ne lui rendons pas seulement un service matériel, mais nous le mettons sur la route du bien, et par l'hygiène du corps, nous lui préparons le salut de l'âme.

CHAPITRE VII

De quoi devons-nous parler avec le pauvre ?

Cette question sert de réponse quand on nous dit que nous passions bien peu de temps chez le pauvre, avec lequel pourtant une visite de cérémonie ne peut se concevoir. Pour qui serait cette cérémonie ? Dieu en voit l'inutilité ; le pauvre la sent bien, et nous-mêmes, quelle idée aurions-nous de notre sainte mission, si nous croyions la remplir par quelques minutes de présence corporelle ? Comment notre conscience ne nous accuserait-elle pas d'abuser de la confiance de ceux qui confient à notre zèle un emploi que nous remplirions si mal, et d'être dans un poste qu'un autre occuperait plus dignement ?

La visite au pauvre peut se diviser en quatre sortes. Celle qu'on nomme *visite de passage*. Elle se réduit à voir le pauvre, à lui donner le secours matériel sans s'asseoir, peut-être même sans entrer chez lui, sans monter jusqu'au bout de son rapide escalier. *La visite de compliment* dans laquelle le visiteur s'assoit, cause quelques instants de la manière la plus aimable, mais de choses indifférentes, et puis s'en va.

Celle d'ami, qui se prolonge, dans laquelle on parle des nécessités du pauvre de ses fautes, des moyens d'améliorer sa conduite et sa position, dans laquelle on donne des conseils et de la consolation.

Celle de père, qui dure aussi longtemps que le cas le demande, et est aussi fréquente que la veut la nécessité, dans laquelle on rit parfois, et d'autres fois on pleure; on reprend sévèrement, mais on console avec amour; où l'on parle beaucoup, mais en gardant le silence devant des douleurs sans remède sur la terre; où l'on reçoit d'intimes confidences; où l'on commande et on défend, où on menace et on prie; où se versent des larmes de repentir, d'amertume, de compassion, de gratitude; dans laquelle les yeux s'ouvrent et la vertu se stimule; où on se plaint, mais où on bénit.

On sait déjà l'inutilité des deux premières visites; nous pourrions les faire plusieurs années, toute la vie même, sans inspirer la moindre confiance au pauvre qui les recevrait, sans le connaître autrement que de vue, sans lui faire d'autre bien qu'un pauvre secours matériel, si toutefois ce qui est donné ainsi peut se nommer un bien, puisqu'il servira peut-être à augmenter la paresse et l'intempérance.

Notre visite doit donc être une visite de père, et si nous ne pouvons atteindre jus-

que-là, qu'elle soit au moins celle d'un ami. De quoi parler avec le pauvre ? Ah ! si nous avons du coeur, nous ne manquerons pas de sujet de conversation ! Le pauvre a tant de choses à nous dire ! C'est pour lui une si douce consolation de se voir écouté ! L'avoir écouté nous donne tant de droit à ce qu'il nous écoute nous-même !

Le pauvre a une longue et triste histoire qu'il raconte longuement : écoutons-le pour rendre grâces à Dieu de ne pas nous avoir envoyé de si dures épreuves ; écoutons-le pour apprendre à souffrir, pour que la résignation, le courage et les mille vertus (secrets entre Dieu et le pauvre que notre charité surprend), nous servent un jour d'exemple ; écoutons pour connaître celui que nous visitons, car il se peint en racontant sa vie, et il est presque impossible que, peint par lui-même, le portrait du pauvre ne soit pas ressemblant.

Il y a dans le pauvre des erreurs à combattre, des fautes à corriger, des bons propos à encourager, des doutes à résoudre, une ignorance à éclairer, des projets à diriger, des craintes à dissiper et l'espérance à mettre ou à garder dans son coeur, aussi religieusement que la charité dans le nôtre.

Que nous serions peu chrétiens, que nous serions ridicules même, si nous osions dire

d'un air de dédaigneuse supériorité : "De quoi parler avec le pauvre ?" A ce Jésus qui confondait les docteurs dans le temple, manquait-il de quoi parler avec le pauvre peuple ignorant et dévié ? Nous, ces pauvres créatures, aurons-nous à descendre autant que lui pour enseigner quelque chose à ceux que nous visitons ? Aux yeux de l'éternelle sagesse, les leçons que nous donnons valent-elle celles que nous pouvons recevoir ? Ah ! les personnes de haute intelligence, de profonde instruction, quand elles ont la charité, ne manquent pas de sujets à traiter avec le pauvre, qui, à la fin d'une longue visite, leur dit souvent : "Déjà vous nous quittez !" Car le pauvre n'est pas tel que le dépeignent ceux qui ne le connaissent et ne le consolent pas. Il y a des pauvres pervertis, et d'autres surtout d'étroite capacité, qui apprécient principalement le secours matériel que vous leur portez ; mais beaucoup apprécient tout autant et plus encore la visite que le secours.

Est-ce que le pauvre n'a pas une âme pour recevoir avec reconnaissance l'aumône d'affection que nous apportons à son cœur ?

Une personne dont le nom est prononcé avec respect par tous ceux qui connaissent sa vertu et ses talents, disait, présidant une des conférences de Saint Vincent de Paul établies en Espagne : "Notre zèle

manque souvent; les moyens matériels jamais ! Je voudrais les voir épuisés quelquefois pour visiter sans bons !" Et comme on lui répliqua : "Mais les pauvres nous recevraient mal !" Cette personne répondit : "Ce serait une preuve que nous ne savons pas remplir notre devoir : si les pauvres nous reçoivent mal sans bons, nous ne les visitons pas bien." Nous citerons encore une Conférence de dames de la charité de Saint-Vincent de Paul établie en Catalogne, qui continua pendant un mois ses visites sans donner aucun secours matériel, et dont les associées furent toujours reçues avec les mêmes preuves d'affection et de respect que lorsqu'elles portaient des bons. Ceci prouve que, s'il y a des pauvres qui ne pensent qu'au secours matériel, il s'en trouve beaucoup qui voient le coeur, qui le comprennent, qui sympathisent avec lui, et sont plus reconnaissants de la visite que de l'aumône : ceci prouve que dans le coeur du pauvre, comme sur l'arbre du désert, il y a un fruit dont l'écorce est dure, mais qui recèle une liqueur suave, rafraîchissante, que ne soupçonne jamais l'égoïsme, mais que la charité révèle.

Le sujet de conversation ne peut manquer avec le pauvre qui reçoit notre visite comme une grande consolation, qui nous consulte sur tout ce qu'il doit faire et nous raconte tout ce qu'il a fait. Le temps, la

volonté, voilà souvent ce qui nous manque. Le pauvre est minutieux dans ses narrations; il nous fatigue et nous impatiente par ses détours; ses épisodes emploient une demi-heure pour nous dire ce qui demanderait à peine cinq minutes pour être clairement raconté. Mais si nous interrompons son récit, si nous montrons de l'impatience, si nous ne lui laissons pas dire tout ce qu'il veut, certainement il taira quelque chose qu'il nous importe de savoir. De plus, si nous l'écoutons, il nous écoute; et puis, ne serait-il pas dur de le priver de la joie qu'il trouve à raconter largement ce qui l'intéresse, lui, si rarement écouté ! Le malheur laisse un si grand vide autour de celui qui souffre !

Nos premières conversations avec le pauvre ne sont pas très animées pour l'ordinaire; lui, ne nous a pas encore donné sa confiance; de plus, il n'est pas familiarisé avec notre langage, nous ne le sommes pas avec le sien; mais la charité fait des prodiges. Avec quelle promptitude celui qui l'a dans le cœur inspire-t-il la confiance ! Avec quelle promptitude le visiteur et le visité se comprennent-ils et quelle douce fusion il y a entre le langage des deux !

Une chose digne de remarque, c'est la facilité avec laquelle les personnes distinguées s'accoutument au langage du pau-

vre, en en adoptant elles-mêmes un qui, sans être bas, est parfaitement à sa portée. Le pauvre aussi polit le sien et peu à peu finit par l'élever. Une fois arrivés là (et on y arrive vite), le temps manque, mais non les sujets de conversation.

Le défaut de temps est un des motifs que nous alléguons pour excuser nos courtes visites. Cette excuse peut être souvent légitime. Si des devoirs plus importants nous appellent ailleurs, il n'est pas juste que nous soyons dans la maison du pauvre; mais alors, limitons nos soins, s'il le faut, à une seule famille, ou confions notre amour à quelqu'un qui puisse l'accompagner des conseils et des consolations que nous ne pouvons donner, car, par une visite mal faite, nous privons le pauvre d'un autre visiteur qui lui serait bien plus utile.

Sans nier qu'il y ait des personnes tellement occupées qu'elles ne puissent visiter les pauvres, nous remarquerons cependant que le temps a une espèce d'élasticité pour ceux qui savent le bien employer. Les bons trouvent toujours le temps de faire du bien, et ceux qui ne savent que dire au pauvre ne manquent pas de paroles; ils manquent de charité.

CHAPITRE VIII

De la correction du pauvre irrégulier.

Nous ne répéterons jamais assez que le secours matériel n'est pas le bien principal que nous puissions faire au pauvre, et que nous devons le regarder, non comme la fin, mais comme le moyen d'y parvenir.

Notre fin, notre grande fin, c'est d'inspirer au pauvre des sentiments religieux, de le moraliser, de le diriger, de l'encourager et le soutenir, de chercher du soulagement à ses maux et de le consoler dans ceux qui sont irrémédiables.

Nous trouverons bien des pauvres qui ne remplissent pas leurs devoirs de chrétiens; ah ! qu'il ne nous vienne pas seulement dans l'idée de leur faire de longs et ennuyeux sermons; moins encore de leur présenter des objections pour les combattre ensuite; ce serait un moyen on ne peut plus périlleux avec les pauvres qui sauraient quelque peu discourir, car nous leur donnerions pour combattre la vérité une arme qu'ils n'avaient pas auparavant. Sans doute les arguments contraires à la religion sont bien plus faibles que ceux qui la défendent; mais lorsqu'ils sont joints à des instincts dépravés, à de mauvaises ha-

itudes, à
aire peu
piété et
est d'aut
pauvre, l'
rique; le
que, mais
est parc
que sa m
sa confes
ole de dir
pas, c'est
ses instin
moque de
habitude,
étouffer l
on chante
Il donne
pas la pr
n'allons p
tion que l
font en le
vous pas
fautes qu'
faits.

Armons-
te notre do
notre char
Entendons
té, ses blas
d'abord ce
croit; écou

titudes, à des passions enfin, ils peuvent faire pencher la balance du côté de l'impie et de l'erreur. Cette circonspection est d'autant plus raisonnable, que chez le pauvre, l'irréligion est pratique et non théorique; le matérialisme n'est pas systématique, mais brutal. S'il ne va pas à la messe, c'est parce que son père n'y allait pas, ou que sa mère ne l'y conduisait pas; s'il ne se confesse pas, c'est parce qu'il est pénible de dire ses fautes; s'il ne se corrige pas, c'est qu'il est plus facile de suivre ses instincts, que de les enchaîner. Il se moque des choses saintes par stupidité, par habitude, fanfaronnade; peut-être pour étouffer la voix de sa conscience, comme on chante dans l'obscurité quand on a peur. Il donne de mauvais exemples, mais il n'a pas la prétention de faire des prosélytes; n'allons pas lui faire la terrible révélation que le mal qu'il fait, lui, d'autres le font en le raisonnant bien ou mal; n'élevons pas à la hauteur d'un système des fautes qu'il regarde simplement comme des faits.

Armons-nous de tout notre zèle, de toute notre douceur et circonspection, de toute notre charité enfin pour écouter l'impie. Entendons avec une apparente impassibilité, ses blasphèmes, ses obscénités; sachons d'abord ce qu'il fait, ce qu'il pense, ce qu'il croit; écoutons ses malédictions sans nous

scandaliser, sans le reprendre, sans laisser voir la moindre altération sur nos traits, et absolument comme nous écouterions les extravagances d'un insensé.

Après que, par notre calme et notre douceur, nous aurons pu sonder cet abîme de maux, gardons-nous de vouloir y apporter un prompt remède; le plus grand ennemi du bien, c'est l'empressement trop grand à le faire (1). Il est bien dur de voir un homme qui pourrait compter les heures par les péchés qu'il commet contre Dieu, qui ruine à chaque instant son reste de fortune, sa débile santé, et devant ce spectacle, d'attendre une semaine, un mois, un an, de garder le silence et de dévorer son impatience, sa répugnance, disons plus, l'horreur que nous inspire un tel homme en même temps qu'il nous arrache la compassion et les larmes. Oui, c'est dur et il faut pourtant paraître tranquille devant cette scène déchirante; oui, c'est dur, c'est cruel, mais c'est absolument nécessaire : celui qui ne sait attendre, ne peut corriger.

Avant tout il nous faut attirer le cœur de cet être disgracié; s'il ne nous considère pas comme des amis, nos exhortations seront toujours inutiles; comprenons-le bien: si nous ne savons conquérir son af-

1. "Les œuvres de Dieu, dit saint Vincent de Paul, se font peu à peu, par commencement et par progrès insensibles".

fecti
Mais
dépre
les h
dans
fureu
et de
s'ape
même
une is
impie.
un tel
l'uniq
racule
de l'a
cette
se fat
porte
n'entr
pécher
rien ne

Nou
dans n
moyen
si en v
de la r
petits,
abîmes
nous n

Amo
tre mo

fection, nous ne sauverons pas son âme. Mais y a-t-il des affections dans ce coeur dépravé qui ne sait que maudire Dieu et les hommes ? Y a-t-il quelque tendresse dans ce coeur, caverne de rancunes et de fureurs ? Ah oui ? Jésus mourut pour lui ; et de même qu'à travers les vertus du juste s'aperçoit la trace de la faute originelle, de même la lumière de la rédemption trouve une issue jusqu'au coeur de ce malheureux impie. Mais par quels moyens conquérir un tel coeur ? Par l'amour. Voilà le grand, l'unique moyen : la charité est la verge miraculeuse qui fait jaillir l'eau du repentir de l'âpre rocher du coeur coupable. Si cette charité qui ne s'irrite point, qui ne se fatigue point, qui espère tout, qui supporte tout, si cette charité nous manque, n'entreprenons pas la régénération de ce pécheur ; mais si elle est en nous, courage ! rien ne lui est impossible.

Nous trouverons dans notre intelligence, dans notre coeur, dans notre caractère des moyens que nous n'y soupçonnons pas, et si en voulant nous élever un peu au-dessus de la nature humaine, nous nous voyons si petits, quand nous descendrons dans ces abîmes du crime pour sauver notre frère, nous nous sentirons bien grands.

Amour, amour, toujours amour ; voilà notre moyen, notre arme presque irrésistible

(1). L'homme pervers, méprise l'humilité et la douceur du faible, parce qu'il les confond avec la crainte et la bassesse; mais il ne peut avoir une telle pensée en voyant en nous. Il sait que nous pouvons et que nous valons plus que lui, que nous n'avons aucun besoin de lui, que nous n'avons rien à craindre ni à espérer de lui; il est donc difficile que notre abnégation humble, désintéressée, persévérante, notre patience qui souffre tout, n'émeuvent enfin ce pauvre dévié et ne l'amènent à se demander si réellement il existe plus haut que la terre un mobile et une récompense pour de tels sacrifices.

Commençons à traiter ce pauvre dépravé comme faisant abstraction de ses fautes, de ses erreurs, et même de ses crimes, comme si nous ne pensions nullement à son âme. Cherchons à améliorer sa situation matérielle, parlons-lui longuement des moyens d'y parvenir. Le péché étant un obstacle au bonheur, pour cette vie comme pour l'autre, tous nos plans, tous nos projets seront naturellement détruits par sa mauvaise conduite; tâchons qu'il le voie clairement; que le médecin, par exemple, dise sévèrement qu'il ne peut guérir un homme qui se laisse aller à une telle intem-

1. "Le paradis de la terre, dit saint Vincent, est comme celui du ciel, tout dans la charité. Le paradis n'est autre chose qu'amour, union et charité."

pérance; que le maître de maison, en apparence inexorable, motive une telle dureté sur l'inconduite du locataire; que le chef d'atelier lui refuse de l'ouvrage à cause de son peu d'exactitude et de soin; que celui qui pourrait lui procurer un emploi lucratif, dise qu'il ne le fait pas à cause de ses mauvais antécédents; enfin que celui qui lui refuse une aumône, le fasse en disant sévèrement : "Il y en a de plus dignes." Faisons tout notre possible pour qu'à chaque contradiction, il voie sa faute clairement écrite; mais que ce soit lui qui le voie et non pas nous qui le lui montrions; notre science doit consister, non à lui faire des réflexions, mais à l'amener lui-même à les faire. L'éloquence de tous les orateurs sacrés et profanes n'a pas autant de force qu'un simple remords qui s'élève silencieux dans l'âme. Mettons donc notre pauvre dans une telle situation que ce remords s'éveille comme de lui-même; ce ne sera pas d'abord le regret d'avoir commis une faute, mais seulement une erreur qui lui est préjudiciable. Il se dira : "Je serais plus heureux si ma conduite était meilleure." C'est à cela que doivent tendre nos premiers efforts; et notez bien que les fautes du pauvre entraînent presque toujours le châtement immédiatement à leur suite.

Au milieu de ce monde qui, comme une orageuse mer, lance les vagues de son im-

placable sévérité contre quiconque le provoque, montrons-nous comme un phare bienfaisant devant les yeux du pauvre. Qu'il nous trouve toujours bons, affectueux, prêts à le relever, sans rechercher sévèrement jusqu'à quel point il fut coupable; qu'il voie notre bonne volonté persévérante, et que, selon la pensée de saint Vincent de Paul, notre main soit autant que possible d'accord avec notre cœur.

Aux yeux de quelques personnes notre conduite paraîtra absurde; on dira que nous fomentons le vice en secourant le vicieux; que nous encourageons l'impiété en protégeant l'impie. Affrontons cette accusation et disons encore avec saint Vincent: "Nul ne se perd dans l'exercice de la charité." Ces murmures sont une épreuve que nous devons supporter, parce qu'il n'est pas possible de corriger un homme pervers sans s'être d'abord fait aimer de lui et qu'on ne peut s'en faire aimer sans les bienfaits matériels, les seuls qu'il comprend et dont il puisse être reconnaissant. Quand on veut opposer une digue aux vagues de la mer, on commence par lui jeter comme au hasard des masses énormes; chaque jour les bateaux arrivent par centaines, et lancent leur chargement à la mer qui les dévore. Ne croirait-on pas voir à l'oeuvre tout un peuple de fous? Mais à force de temps et de constance, l'abîme se

comble, une montagne artificielle s'élève, et l'homme bâtit au-dessus un édifice solide. Ainsi nos bienfaits jetés sans mesure dans le cœur de cet homme vont, un à un, remplissant cet antre obscur; et viendra un jour où nous verrons la gratitude s'élever au-dessus du niveau des passions, et dans ce jour béni cent fois, nous placerons la première pierre de la régénération.

Pour corriger le pauvre, il faut être simple de cœur et de volonté; il ne faut point de duplicité dans notre conduite, mais il y faut de la circonspection et de l'adresse; les circonstances ne se présentent pas toujours favorables à nos bons désirs, il faut les modifier et, autant qu'il est possible, en préparer les résultats de la manière qui peut impressionner davantage celui que nous voulons réformer; si parfois il faut être sévères et presque durs, soyons au moins suaves dans la forme; n'oublions pas que l'amour est notre arme unique; ne nous laissons pas de répéter cette phrase sublime : "La colère de l'homme n'accomplit pas la volonté de Dieu." Quand nous montrons aux pauvres les tristes conséquences de ses fautes, qu'il voie bien que son châtiement est dans la force des choses, non dans notre volonté.

Comme il est rare que nous apprécions les biens que nous possédons à leur juste valeur, et qu'au contraire nous sentons vi-

vement le vide de ceux que nous avons perdus, peut-être ferons-nous bien, dans certains cas, de retirer au pauvre notre protection et nos secours : il comprendra mieux ce qu'il nous doit, et nous-mêmes pourrons deviner ce que nous sommes pour lui. Mais il faut faire cela sans que notre volonté paraisse y être pour rien, prenant le prétexte d'un voyage, d'un défaut de santé, d'occupations excessives, etc...

Quand nous sommes sûrs que le pauvre nous regarde comme ses amis et qu'il a pour nous quelque affection, nous pouvons commencer l'oeuvre de sa régénération.

Si l'impiété a ravagé son âme, il faut ranimer le sentiment religieux, non par de longs discours, mais par des exemples, des exhortations affectueuses, des scènes qui parlent aux sens et par eux émeuvent l'âme.

Nous l'avons dit; c'est par pratique et non par théorie que le pauvre pêche; les abstractions ne sont pas à la portée de son intelligence, les longs raisonnements le fatiguent, et la logique lutte mal avec l'habitude. Sans doute, vu qu'il est un être raisonnable, il faut lui parler raison, mais courtement; elle est le gouvernail du vaisseau qui dirige, mais sans imprimer le mouvement. Dans l'oeuvre de régénération, l'intelligence doit montrer le chemin, mais l'impulsion de la force ! ah ! c'est de Dieu seul qu'elles viendront jusqu'à son coeur.

Adressons-nous à Dieu, et puis au coeur du pauvre, cherchant dans le nôtre les motifs de persuasion que la logique ne nous donnerait pas, mais que nous donnera certainement Celui de qui descend tout don parfait.

L'auteur des *Lectures et Conseils* cite un fait remarquable : "Nous avons connu un homme, dit-il, qui depuis plusieurs années vivait en union illicite avec une femme dont il avait plusieurs enfants; ferme toujours dans la froide croyance que ni lui ni sa compagne ne commettaient aucun mal en cela, il changea subitement par une seule idée qui lui fut habilement inspirée par un homme de foi. "Il serait bien possible, lui dit celui-ci, qu'un autre homme choisit pour compagne votre charmante fille; mais selon votre doctrine, il pourrait bien vivre comme vous, car il ne verrait aucun mal en cela, et ce serait tout naturel". L'effet produit par cette idée, la rage furieuse qu'il éprouva, l'impression que lui causa la pensée qu'en effet sa doctrine et son exemple autoriseraient un autre à séduire sa fille chérie, lui causèrent une maladie, de laquelle, dit-on, résulta sa conversion".

Ce fait met en relief l'efficacité des moyens qui s'adressent au coeur.

Nous avons dit encore qu'il fallait parler aux sens pour arriver à l'âme; la pompe du culte catholique sera donc pour nous un

puissant auxiliaire. Il est des sensations qui, reçues par les sens, ne peuvent cependant s'appeler matérielles ; telles sont celles que produisent la musique, la vue de la campagne, le spectacle de la prière faite en commun.

Malheureusement on emploie la musique pour divertir et non pour rendre meilleur ; elle n'est pas moins en réalité un puissant moyen de spiritualiser l'homme et de l'élever à Dieu. Voyez ces êtres grossiers auxquels vous travaillez en vain à communiquer vos idées, qui, malgré vos persévérants efforts, se traînent dans la fange du vice, sans que rien révèle chez eux l'existence d'un esprit ; une mélodie arrive à leur oreille, les voilà attroupés autour de l'instrument, enflammée tour à tour d'une ardeur belliqueuse, ou attendris ou graves, selon que la musique est martiale, pathétique, ou sacrée. Sans doute, en visitant le pauvre, vous ne pouvez modifier les lois et les coutumes et faire en certaines circonstances il nous sera donné d'utiliser son influence.

Le spectacle de la campagne n'impressionne pas les habitants des champs ; mais il est à remarquer que, parmi eux, le vice et l'impiété font bien moins de ravages que dans les grands centres, où se trouvent précisément ces pauvres corrompus sur lesquels la vue de la nature peut faire une

salutaire impression. Ce serait une erreur de croire que le chant des oiseaux, le parfum des fleurs, le murmure de l'eau, ne produisent rien sur les natures grossières.

Passez avec un bouquet de fleurs dans une de ces rues où se trouvent à toute heure des enfants de tout âge, exposés à l'inclémence de l'air et surtout au mauvais exemple et aux tentations de toute sorte; passez, et vous verrez ces pauvres êtres, qui manquent de pain, regarder d'un oeil d'envie votre bouquet, s'approcher et chercher dans vos yeux quelque marque de sympathie. S'ils l'y rencontrent, le plus hardi vous dira à demi-voix : "Donnez-moi une rose. Donnez-moi un oeillet," et si vous l'accordez, d'autres demandes suivront celle-là, et vos fleurs passeront aux mains de ces pauvres créatures qui les contemplant, les respirent, les portent en triomphe. et oublient un moment qu'elles ont faim.

Si vous vous mêlez à la foule du peuple qui va, un jour de fête, se promener aux champs, vous serez surpris de l'enthousiasme que manifestent, à la vue du spectacle de la nature, ces êtres que vous me jugiez susceptibles que de jouissances grossières. En visitant le pauvre, vous verrez quelquefois, dans son logement ténébreux, dégoûtant, un pot de fleurs odorantes, bien soignées, et qui sourit dans ce cadre sombre,

comme un rayon d'espérance dans une vie de douleurs. Ces observations et bien d'autres vous prouveront, qu'au fond de ces coeurs durcis parla misère et par le vice, il est une fibre palpitante qui vibre constamment et produit un hymne de louange devant les oeuvres du Seigneur.

Le spectacle de plusieurs personnes qui élèvent en commun leur prière vers Dieu, est encore bien propre à impressionner l'âme; tout ce que sentent et expriment à la fois un grand nombre de personnes, soit en bien soit en mal, acquiert une énergie qui semble dépasser les limites de notre nature; c'est comme une influence magnétique, même pour le spectateur indifférent.

Si nous observons séparément, chez chaque citoyen, sa prédilection pour telle ou telle forme de gouvernement, sa sympathie ou antipathie pour telle institution ou telle personne, nous ne pourrions comprendre que ce soit là les éléments de cette ardeur fébrile qu'on nomme l'enthousiasme d'un peuple, moins encore de ce monstre connu sous le nom de fureur populaire. Une différence analogue se remarque dans l'effet produit par la prière individuelle et la prière collective; ce n'est pas la raison, ce n'est pas l'exemple; c'est quelque chose qui se sent et ne s'explique pas, qui impressionne, qui émeut, qui entraîne, qui fait ouvrir machinalement des lèvres qui ne sa-

vent prier, qui remplit de larmes des yeux qui ne se tournent point vers Dieu, qui remue les coeurs insensibles à la crainte de l'enfer et à l'espérance du ciel. Dans cet ensemble de voix qui montent vers Dieu, lui offrant ce qu'il y a de bon dans l'homme; demandant pardon pour ce qu'il y a de misérable; dans ce choeur dont les notes harmonieuses signifient le néant de la vie, la crainte de la mort, l'aveu de notre faiblesse, l'humiliation de notre intelligence, le sentiment de notre misère, les aspirations de notre grandeur, dans ce choeur où se confondent l'enfance et la vieillesse, l'ignorance et la science, le pouvoir et la faiblesse, la richesse et la misère, l'innocence et le repentir; dans ces paroles que tous prononcent, dans ces yeux qui s'élèvent au ciel, dans ces âmes qui sentent Dieu, dans ce tableau hétérogène et harmonique où une main invisible écrit avec des larmes et du feu : Faute, douleur, espérance; en tout cela il y a quelque chose de tendre, de pathétique, de grave, de sublime qui ne peut qu'émouvoir l'impie.

Mais ce tableau, ni celui de la nature, ni les sons de la musique ne doivent être présentés à notre pauvre comme venant de nous; il faut qu'ils semblent venus au hasard; si nous lui disons: "Ecoute cette harmonie, entre dans cette église, parcours ces champs, et la musique, la prière collec-





MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



1.45

1.50

1.54

1.58

1.62

1.66

1.70

1.75

1.80

1.85

1.90

1.95

2.00

2.05

2.10

2.15

2.20

2.25

2.30

2.35

2.40

2.45

2.50



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482-0300 - Phone
(716) 266-5989 - Fax

tive, le pré fleuri te prépareront à des vérités que tu ne peux comprendre;" ah ! prévenu ainsi, le pauvre se tient en garde, car il sait bien que changer de sentiments amène à changer de vie, ce qu'il ne veut point faire parce que cela lui semble pénible, parce que l'amour-propre veut suivre le chemin déjà pris, vu que le quitter c'est avouer qu'on s'est trompé.

Il ne faut pas non plus employer ces moyens pour impressionner le pauvre, si nous n'avons pas quelque probabilité qu'il est en état d'en profiter; si nous l'aménonons trop vite ou aux champs ou au temple, nous aurons simplement rendu ces moyens inutiles; il faut donc attendre que déjà quelque changement ait paru dans son moral, ce qui paraîtra dans quelque légère modification dans sa conduite, dans sa manière de nous écouter, dans quelque signe de reconnaissance. Lorsque celui qui ne parlait qu'un langage obscène, emploie quelques paroles décentes, que celui qui maltraitait sa famille, la traite moins durement, que l'ivrogne va un peu moins souvent à la taverne, que la colère nous écoute avec moins d'impatience, ces signes, et d'autres analogues, peuvent nous servir de preuve, ou au moins d'indice, qu'il y a dans cet homme une modification profonde, et qu'il est en voie de se corriger.

Un autre signe bien important parce

ou'il ne peut être feint, et que nous pouvons nous en assurer sans rechercher la conduite du pauvre (ce qui n'est pas toujours facile), comme aussi parce qu'il révèle un changement profond, c'est la manière dont nous sommes compris par notre protégé. C'est avec le coeur que le pauvre comprend la vérité : quand nous commençons à l'expliquer, pour si courts et si simples que soient nos raisonnements, si le coeur est gâté, ils ne sont point saisis ; mais quand vient la gratitude, quand nous commençons à être aimés, alors la conduite commence également à chagner et l'esprit à comprendre. Cette intelligence, obscurcie par l'ignorance, égarée par le péché, n'a conservé le sacré privilège de réfléchir le Dieu d'amour que dans la partie qui tient au coeur. Ne donnons pas à nos raisonnements une importance qu'ils n'ont pas, et que la vanité n'aille pas nous persuader que le pauvre devient meilleur pour nous avoir compris ; au contraire, il nous comprend parce qu'il devient meilleur ; nous pouvons mesurer les progrès de sa régénération par ceux de son intelligence, et cette connaissance est précieuse. Ne comparons pas un pauvre avec un autre pauvre ; mais chacun avec lui-même, établissant pour terme de comparaison non ce que fait un autre dans des circonstances analogues, mais ce que faisait celui-ci quand nous avons commen-

cé à le visiter.

Lorsque nous serons sûrs que le pauvre a fait le premier pas vers le bien, accélérons sa marche en cherchant les moyens de l'impressionner; choisissons avec soin le lieu et le moment de lui parler de Dieu pour la première fois. Comme preuve de l'importance de ceci, qu'on nous permette de citer un fait.

Dans la ville de . . . , habitait une malheureuse dont on avait perverti l'intelligence avant de corrompre le cœur. Le temps avait mis fin à la plupart de ses vices et de ses joies, et à peine restait-il en elle autre chose que la douleur et l'impiété. Se sentant méprisable, elle ne pouvait croire que quelqu'un pût l'aimer, et la plus grande difficulté qu'eut à vaincre l'âme charitable qui la visitait fut l'idée que c'était pour Dieu, et non pour elle, qu'on lui faisait du bien : "On vient me voir, disait-elle, on me secourt comme on mettrait un cilice, pour faire pénitence et mériter le ciel." Mais le cœur humain a tant besoin d'affection, il est si dur de ne se croire aimé de personne, que la malheureuse finit par croire qu'il y avait au monde une personne qui prenait part à ses peines, qui voulait la consoler, qui l'aimait enfin. La première conséquence de se croire aimé, c'est de se sentir moins vil, et ce sentiment est le premier pas pour l'être moins, en effet. Après de grands

efforts de la part de cette malheureuse et de la personne qui la visitait, on vit poindre les premiers symptômes de régénération; l'usage des boissons spiritueuses fut moins fréquent, sa personne et sa maison moins sales; son assiduité au travail plus grande, et surtout son esprit commença à comprendre une histoire ou une explication. Elle se plut à rendre service à la seule personne qui l'aimait; elle lui témoignait de la peine quand elle tardait à venir; en un mot, elle éprouva la reconnaissance, céleste devancière du repentir. Deux ans étaient passés; il était temps de parler de Dieu. Écoutons le récit de sa bienfaitrice:

“Un jour, je lui parlai du ciel, et le blasphème, que je croyais si loin de son cœur, s'échappa de nouveau de ses lèvres. Mon pénible travail de deux ans était perdu, et ce qui était pire, cette âme, que je croyais déjà en bon chemin, se perdait malgré moi. Le découragement et la peine, mon espérance déçue, me firent baisser tristement la tête et verser une larme. Ma douleur l'émut profondément; elle me redit avec chaleur, avec exagération, tout le bien que je lui avais fait, et ajouta : “Vous m'avez tant de fois consolée, mais, je vous fais pleurer.” Et elle pleura aussi, la malheureuse ! Je voulus la consoler, mais elle me répondit avec amertume : “Je suis bien méchante, et vous êtes une sainte.—Sainte !

lui répondis-je ? Oh ! non ; mais il y en a qui l'ont été, qui le sont, qui le seront, et les saints de la terre nous donnent l'idée de ceux du ciel. Vous croyez à la vertu, vous croirez en Dieu. Et je la laissai, car dans sa situation d'esprit, ce que j'aurais pu dire eût été moins efficace que ce qu'elle se dirait à elle-même."

"Dès ce jour, il y eut un changement notable dans nos rapports ; ils étaient plus mélancoliques et plus graves ; son désir de me plaire était plus marqué, et ses manières insinuantes semblaient me dire : "Je suis meilleure." Je lui faisais quelques courtes lectures, quelquefois gaies, quelquefois morales, quelquefois religieuses ; jamais un mot de ces dernières, pas un signe d'approbation, pas un geste d'impatience, et je n'osais pas interroger par la crainte d'un nouveau déboire.

"Cette situation se prolongea longtemps ; ne sachant comment en sortir, je pris un moyen indirect et cherchai à mettre ma protégée en présence d'une scène qui parlât à son cœur, s'il était en état de comprendre. Sous prétexte de nous rejoindre pour aller dans une maison où je devais la recommander pour de l'ouvrage, je lui donnai rendez-vous dans une église juste à l'heure où la Société de Saint-Vincent de Paul devait y faire sa communion générale.

"Le temple était plein de ces anges de

charité qui allaient respectueusement recevoir le pain de vie; l'encens parfumait l'air: un chœur d'enfants, dont la voix reflétait l'innocence, chantait un hymne simple comme eux, et semblait célébrer le plus doux spectacle que puisse donner la terre. Le cœur écoutait, et des yeux de l'âme on voyait autour de ces âmes charitables les malheureux qu'ils soulageaient, et les bénédictions envoyées jusqu'à Dieu redescendant sur leurs têtes accompagnées d'une voix céleste qui disait : Heureux dans le ciel ceux que bénit sur la terre le malheureux consolé !

“L'air était imprégné de foi, d'espérance de charité, et ma pauvre pécheresse, isolée dans son impiété, se sentait seule !

“Je la suivais des yeux, comme une mère suit les symptômes d'une crise qui peut sauver son fils malade; elle était assise comme les gens qui, dans l'église, ne pensent pas même à prier; puis elle se leva d'un mouvement rapide, comme obéissant à un ressort; enfin, elle tombe à genoux; ses yeux presque fermés, sa tête inclinée, révélaient une douleur grave ou une méditation profonde. La communion terminée, le chant cessa, et elle se leva regardant autour d'elle, d'un regard étrange, comme pour demander aux objets extérieurs qu'ils confirment ou détruisent une pensée qui remue l'âme. Je m'approchai, et ma pré-

sence lui rappela le motif qui l'avait amenée; il était tard pour aller où je devais la conduire; nous avions perdu un jour, et un jour perdu est pour le pauvre un jour de terribles privations.

“Pour que cette idée ne troublât point son recueillement, je lui remis au nom d'une personne charitable un secours qui la mettait à couvert de la nécessité du moment et lui proposai de rentrer en passant par la campagne. Elle me suivit machinalement, nous marchions sans prononcer un mot et nous arrivâmes jusqu'à un endroit solitaire et tout rempli de fleurs; il me parut propre par son silence et sa beauté à sortir de sa préoccupation ma pauvre promeneuse. Je lui parlai, ses réponses avaient une gravité que je ne connaissais pas en elle. Notre conversation tomba d'abord sur les fleurs et les arbres; puis un cimetière, qui se voyait de loin, nous amena à parler de la vie et de la mort; elle pleura et me dit: “Cela repose de pleurer —C'est vrai, lui dis-je, Dieu envoie les larmes à l'affligé comme la rosée aux fleurs, car il n'oublie personne, il pense même aux poissons qu'il créa dans la mer, aux oiseaux dans les airs, aux arbres dans les bois, aux serpents dans leur nid, aux pécheurs dans leurs fautes.—Il aura pensé à moi dans les miennes et vous a sans doute chargée de me le dire.—Sainte charge que je ne mérite

pas, pauvre amie, mais dont sa bonté m'honore, car j'ai toujours espéré. Oui, Dieu pense à vous et vous l'avez compris; vos larmes sont des larmes de regret de l'avoir oublié et d'avoir perdu ainsi le bonheur; vous ne voulez plus être séparée de ceux qui l'aiment; venez unir votre voix à celles qui lui demandent pardon et consolation. — Aujourd'hui, j'aurais voulu prier avec ces personnes qui consolent tant de pauvres; j'aurais presque voulu communier. — Vous communierez, et les anges s'en réjouiront, et le bon Dieu vous accueillera avec amour. lui qui laisse tout le troupeau pour chercher la brebis perdue.”

“Quelque mois après, cette femme, en effet, communia avec la Société de Saint-Vincent de Paul dont la vue l'avait si fort émue, et ie rendis grâce à Dieu du plus intime de mon âme.”

Résumons ce que nous avons dit dans ce chapitre et classons-le pour le fixer dans notre mémoire.

Beaucoup de calme.

Beaucoup de tolérance.

Beaucoup d'amour.

Quelques bienfaits matériels. Beaucoup de précautions à choisir le moment opportun pour parler de Dieu à ceux qui l'ont oublié.

Beaucoup de dédain des critiques injustes.

Beaucoup de bons exemples.

Corroborer nos paroles par des faits.

Beaucoup de scènes émouvantes, principalement de celles qui parlent aux sens pour arriver, par eux, au cœur.

Peu de discours.

Peu d'abstractions et jamais d'objections que le pauvre n'ait pas faites lui-même, lors même qu'on pourrait les combattre de la manière la plus concluante.

Nous pourrions trouver des pauvres qui, ayant été dans une position plus florissante ou ayant vécu avec des personnes plus instruites, voudront raisonner leurs impiétés ; en ce cas, si nous ne sommes pas suffisamment instruits, il faut céder cette visite à quelqu'un qui le soit plus que nous : sans cela la vérité mal présentée par nous ne brillerait pas dans tout son jour, et nous savons que du côté de l'erreur vont toujours se jeter les passions, les mauvaises habitudes et l'amour-propre pour faire pencher la balance.

Les pauvres irrégieux peuvent se diviser en trois catégories :

Les fanfarons,

Les hypocrites,

Les timides.

Rarement vous trouverez un pauvre qui, sans cynisme, sans hypocrisie et sans timidité, vous dise : "Je ne crois pas en Dieu."

L'impie fanfaron qui épouvante à pre-

mière vue est le moins à craindre de tous. Derrière cette ostentation, il y a une grande faiblesse, et celui qui vocifère ses erreurs n'y est pas souvent le plus ferme.

On a dit que, dans les hautes classes, les paroles sont plus que les actes; chez les pauvres, c'est le contraire; les faits sont tout et il ne faut pas un grand talent d'observation pour s'en convaincre. Le blasphème et l'obscénité des paroles du pauvre sont presque toujours une simple habitude: c'est là son orthographe, ses points et virgules, ses points d'admiration, en un mot les moyens qu'il emploie pour donner force à ses discours. Les paroles qui nous scandalisent ne renferment pour lui aucune idée; il les dit par coutume, il ne pense ni à Dieu, ni à la très Sainte Vierge quand il blasphème de la Vierge et de Dieu. Si vous le reprenez et lui dites qu'il ne sait ce qu'il dit, il vous assurera que si, non pas qu'il le sache, ni qu'il croie le savoir, mais par amour-propre; il aime mieux vous paraître pervers que passer pour un sot, et même qu'il préférerait passer pour un cruel que pour un poltron. La faiblesse est la dernière chose qu'un homme veuille avouer, précisément parce que c'est la première qui lui appartienne.

Armons-nous de toute notre force pour écouter impassibles. en apparence, le cynique langage du fanfaron. Pour l'homme

timoré, pour la femme modeste, c'est une terrible épreuve : souffrons-la en pensant à la réponse que fit le divin Maître aux hypocrites murmures que faisaient entendre les Pharisiens le voyant à table avec des publicains. "Ce ne sont pas les saints, mais les malades qui ont besoin de médecine."

Nous devons considérer l'impiété comme une maladie et puisqu'il nous paraîtrait cruel d'abandonner un pauvre malade parce que ses plaies nous dégoûtent, comprenons qu'il n'est pas plus humains de s'éloigner de l'impie parce que son langage répugne.

Quand nous voulons corriger le fanfaron, ne commençons pas par vouloir corriger son langage; c'est la dernière chose qu'il changera, car il sera bon au fond avant d'oser le paraître. Si vous pouvez l'arracher du logement, du quartier qu'il habite, ce sera un grand pas, car il n'aura pas honte de paraître bon devant ceux qui ne savent pas qu'il se faisait gloire d'être mauvais, ni rien ne l'obligera à paraître se repentir, chose qui lui répugnerait extrêmement parce qu'il est faible et très vain. Cette faiblesse et cette vanité qui sont un grand obstacle, peuvent se transformer en puissant auxiliaire; car le vain a besoin d'approbation et quand il est avec des personnes estimables, il la cherche en faisant le bien, comme il le cherchait en faisant le

mal quand il se trouvait parmi les méchants.

Ainsi, tout en appliquant à l'impie fanfaron les règles générales déjà connues, il faut, de plus, tâcher de le placer sur un théâtre où le bien lui soit avantageux; car pour changer son rôle, il suffit de changer son auditoire et de lui faire trouver une humiliation où il cherchait un applaudissement.

Mais cette humiliation doit lui arriver par d'autres, non par nous, qui ne devons jamais mortifier son amour-propre; prenons-y garde, car il nous pardonnerait tout, plutôt qu'une offense à sa vanité; pas une de nos paroles ne doit lui donner à entendre, quand il se corrige, que nous y sommes pour quelque chose; laissons-lui-en la gloire, à lui seul, et n'y faisons jamais la moindre allusion.

Nous avons dit que l'impie fanfaron paraît pire qu'il n'est réellement; nous devons donc étudier ses actions, tâcher de surprendre ses véritables sentiments; c'est là le seul moyen de se former une idée juste, soit de la gravité de son mal, soit des progrès qu'il fait dans le bien.

Il protestera contre notre sollicitude, affirmera qu'il ne veut pas changer; ne faisons pas le moindre cas de ses protestations, de ses affirmations. L'homme qui affirme qu'il n'y a rien de bon en lui, comme

celui qui soutient qu'il n'y a rien de mal, est trompé ou trompeur.

L'impie hypocrite est plus difficile à corriger et il faut prendre garde de ne pas le confondre avec le timide. Souvenons-nous pour cela que l'hypocrite exagère toujours la vertu opposée au vice qu'il veut cacher. Le timide niera tout simplement qu'il a manqué la messe; l'hypocrite dit qu'il en a entendu deux, trois; il donne des preuves que vous ne lui demandez pas: c'était tel ou tel prêtre qui la disait dans telle ou telle église. L'hypocrisie, surtout, parmi les pauvres, se dénote par ses exagérations, et il ne faut pas une longue pratique ni un grand esprit d'observation pour la découvrir. Il y a bien quelques cas où un homme grossier est assez adroit pour feindre la vertu et le repentir jusqu'à tromper le plus instruit, mais c'est rare; la majeure partie des erreurs en ce point vient de nous-même, de notre bonne volonté, de notre imagination qui réalise ce qu'elle désire, de notre amour-propre qui ne veut pas douter de l'efficacité de ses moyens.

Avec l'hypocrite soyons bons et affectueux, car il est notre frère et notre frère égaré, mais soyons inexorables avec l'hypocrisie; la tolérance serait coupable et les égards qui nous empêcheraient de la démasquer seraient une lâcheté; ne craignons donc pas de dire dans l'occasion avec dou-

mal,
cor-
s le
nous
ours
cher.
il a
en a
aves
t tel
telle
les
s, et
i un
cou-
com-
ndre
r le
eure
ous-
otre
e, de
uter

ceur, mais avec force : "Mon ami, cela est faux, vous voulez tromper, et la tromperie est basse et sottie ; basse, parce que la mensonge l'est toujours ; et plus encore envers une personne qui vous veut du bien et ne vous trompe pas ; sottie, parce qu'elle n'obtient pas ce qu'elle cherche et se tourne contre celui qui l'emploie."

Comme pour guérir une vieille blessure, la première chose à faire, c'est de la laver pour en ôter les corps étrangers, ainsi, pour guérir l'hypocrite, il faut le dépouiller de son hypocrisie, et pour cela le moyen le plus simple c'est de lui prouver qu'elle est inutile. Lui veut nous tromper, montrons-lui qu'il n'y réussit pas ; il cessera d'y tendre : la fiction est un travail qu'il n'emploiera pas sans but, et pour le convaincre d'imposture, il ne suffira pas d'être perspicace, il faudra encore employer quelque moyen matériel, parce que l'hypocrite gras-sier a besoin de faits pour s'avouer vaincu. S'il vous dit, par exemple : "Je n'ai pas été à tel endroit," il sera heureux de pouvoir lui dire : "C'est faux, je t'y ai vu." Si l'hypocrite, voyant ses mensonges inutiles, finit par y renoncer, il rentre dans la catégorie des pauvres ordinaires ; mais nous devons toujours être en garde avec lui, car cette maladie de l'hypocrisie laisse toujours une tendance au mensonge, qu'on efface difficilement.

fec-
rière
ypo-
les
nas-
mons
dou-

L'impie timide est le plus facile à corriger, mais on le devine difficilement; sa réserve ressemble à la piété, et si nous ne sommes pas bien tolérants, bien doux, bien amis du pauvre, nous le visiterons des années entières sans même soupçonner ses égarements. Si, au contraire, il y a entre le timide et nous cette cordialité qui engendre la confiance sans exclure le respect, lui-même nous révélera ses fautes, après nous avoir mis à même de les deviner.

L'homme timide l'est par caractère; mais cette disposition naturelle peut encore être augmentée par la crainte de nous affliger en nous disant ses torts que nous ne soupçonnons pas, par la frayeur de perdre notre protection, par la honte de paraître coupable devant une personne qui le croyait vertueux.

Quant à notre protection, assurons-le que nous la rendrons plus efficace où elle sera plus nécessaire et que, par conséquent, elle ne lui manquera pas, tant qu'il nous donnera quelque espoir d'amendement.

La crainte de nous affliger est un sentiment noble qui parfois empêche le pauvre de nous avouer ses fautes; quand nous le soupçonnons, assurons-le que le doute nous est plus pénible encore que la vérité quelle qu'elle soit, et que l'espérance d'un retour sincère nous consolera de la douleur de son égarement.

La honte, ce sentiment si amer de se sentir déchu dans l'esprit de ceux qu'on aime, est un terrible motif pour empêcher le pauvre de nous ouvrir son cœur. Si nous soupçonnons sa présence, parlons du repentir avec toute l'effusion de notre âme : disons à notre protégé que nous aussi nous sommes tombés, une, deux et cent fois ; que la vertu est une blanche robe que tous nous avons tachée ; que quand un pécheur se convertit, les justes répandent des larmes de joie ; que l'innocence, comme un ange exilé, après avoir souffert de rudes épreuves sur la terre, retourne à Dieu, sainte, purifiée, sous le nom de repentir ; que la charité garde son plus doux embrassement pour le front sillonné par la fatigue du retour.

Le timide ainsi encouragé nous ouvrira son cœur, et nous y ferons pénétrer la lumière de la vérité avec la consolation de l'amour.

Quel que soit le caractère du pauvre égaré, soit qu'il faille le traiter comme cynique, comme timide ou comme hypocrite, observons avec soin si, au milieu de ses erreurs, il n'est pas resté quelque noble sentiment, quelque affection pure qui puisse être pour lui une ancre de salut. L'amour de la patrie, l'enthousiasme pour un art ou une science, la tendresse pour une épouse, une mère, un enfant, une amitié véritable peu-

vent servir de base à la régénération d'un homme pervers; on s'attire facilement sa bienveillance en témoignant de l'intérêt pour ce qu'il aime, et autour du sentiment noble qu'il éprouve il est possible d'en amener d'autres; car le monde moral a, lui aussi, sa gravitation et ses affinités, qui, quoique moins faciles à démontrer que celles du monde physique, n'en sont pas moins positives.

Souvenons-nous aussi que l'homme, pauvre ou riche, est toujours faible et par suite inconséquent; que la logique de ses discours passe rarement jusqu'à ses œuvres; ainsi nous le verrons dédaigner certaines pratiques religieuses et en conserver d'autres, ou parce qu'elles lui sont plus commodes, ou parce qu'elles sont unies à quelque cher souvenir, ou parce qu'il s'est identifié avec elles par l'habitude; n'allons pas lui présenter la religion en forme de dilemme et croire que, pour le convertir, il suffit de lui montrer son inconséquence; n'allons pas, par zèle intolérant et peu éclairé, lui dire que certaines pratiques sont inutiles s'il dédaigne ou oublie les autres; le bien peut être incomplet, mais jamais inutile, et ce que nous appelons pompeusement superstition, inconséquence ridicule, peut nous servir d'auxiliaire, peut-être même de base pour une conversion complète. Dans les ténèbres mêmes du péché, une aspiration

vers Dieu est toujours un point lumineux qui révèle le feu sacré.

Il ne faut pas non plus épouvanter par trop d'exigences celui qui veut rentrer dans le bon chemin, l'obligeant à marcher d'un pas ferme, sans broncher, sans tomber; laissons-le aller comme il pourra, s'arrêter même; mais ne nous désistons pas, profitant des occasions opportunes pour lui faire redonter ce qui n'est pas bien.

Il y a des hommes qui, comme l'ange rebelle, tombent dans un seul jour : il en est aussi qui, comme saint Paul, se relèvent dans un instant, radieux de vertu et de foi; mais le commun des hommes descend par degrés dans le fond de l'abîme et par degrés se relève et remonte à la grâce : ne l'oublions pas et nous n'exigerons jamais que celui qui fut impie, hier, aujourd'hui soit dévot.

La lecture est un excellent moyen de régénération, mais le choix du livre est une chose bien importante. Ce serait une bien grave erreur que de donner à un impie un livre ascétique : il ne pourrait ni ne voudrait le comprendre et le rejetterait comme incompréhensible et fatigant.

Le pauvre étant matériel, il faut d'abord le spiritualiser, et si la lecture est un bon moyen pour cela, c'est à condition d'être à la portée de celui qui l'écoute, afin qu'elle l'intéresse ou même le divertisse : dans l'a-

brutissement qui accompagne la misère, c'est un excellent symptôme que d'écouter avec intérêt ou seulement sans impatience, un livre quelconque. Quand nous disons quelque chose, on comprend que nous ne parlons pas d'un livre immoral.

Commençons donc par procurer au pauvre, matérialisé par tant de causes, une jouissance non matérielle : les livres de batailles inspirent d'ordinaire beaucoup d'intérêt aux gens du commun ; la relation des grandes catastrophes de la nature comme d'une inondation, d'un tremblement de terre, de l'éruption d'un volcan, parle également à leur imagination.

Comme les livres d'histoire sont malheureusement des livres de guerre, ils pourront remplir notre but en inspirant de l'intérêt au pauvre. C'est à nous de choisir celui qui sera le mieux à sa portée et dans lequel se trouve une leçon utile, soit qu'elle soit déjà formulée par l'historien, ou que nous puissions nous-mêmes l'en faire ressortir. L'histoire d'un grand cataclysme peut aussi nous servir à modifier les mœurs du pauvre ; la partie merveilleuse frappe son imagination et la fixe, ce qu'elle contient de terrible lui inspire une certaine gravité, et à la pensée de cette île balayée par la vague furieuse qui n'y laisse pas un être vivant. ou de la terre qui s'entr'ouvre et engloutit des cités entières, ou de la montagne qui

tremble et vomit un torrent de feu, naturellement et sans s'en douter, il formera deux réflexions : le néant de l'homme, la toute-puissance de Dieu.

Nous trouverons une difficulté dans le défaut de livres, car on en écrit peu comme il nous les faut : pour cela, au lieu de laisser le livre au pauvre (lorsqu'il sait lire), il vaudrait mieux lui lire nous-mêmes quelques pages, supprimant et ajoutant au besoin pour qu'elles lui soient utiles.

La lecture doit être, dans le principe, un divertissement qui distraie le pauvre de ceux qui offensent Dieu ou amènent sa ruine; puis une gymnastique pour son intelligence; plus tard et par degrés elle pourra se transformer en leçons, en préceptes, en les pour plus tard. Avant d'enseigner la doctrine, présentez l'exemple de ceux qui la pratiquèrent et moururent pour elle; la vie des saints d'abord, le catéchisme ensuite. Si cette méthode nous semble étrange, souvenons-nous que le pauvre irréligieux, perverti par le vice et abruti par la misère, a perdu la docilité de l'enfant sans avoir acquis la raison de l'homme fait; c'est une créature tombée qui a perdu la force et même la volonté de se relever; c'est l'âme triste que les ténèbres tuent et que la lumière incommode; c'est un livre sali sur lequel il faut bien effacer avant de pouvoir rien écrire.

CHAPITRE IX

De la correction du pauvre vicieux.

Parmi les pauvres, comme parmi les riches, il se trouve bien des gens qui, sans nier l'existence de Dieu, ne cesse de l'offenser, et qui confessant toutes les vérités de la foi, agissent comme n'en croyant aucune. Mais cette inconséquence n'est pas particulière au pauvre, il y a pourtant des vices qui paraissent n'être qu'à lui, parce que la pauvreté est entourée de tentations et de mauvais exemples qui ne sont que pour elle, comme aussi parce que l'absence des jouissances de l'esprit porte naturellement à celles qui sont matérielles et qui si facilement dégénèrent en vices.

C'est ici le cas de nous rappeler : 1^o Que le pauvre ne peut que bien difficilement être prévoyant; 2^o qu'il a beaucoup d'occasions pour tomber et très peu pour se relever; 3^o que la pente par où la misère conduit au crime est extrêmement rapide. Nous avons besoin de penser à cela pour ne pas perdre courage sans motif après avoir supposé le bien plus facile à faire qu'il ne l'est en effet, comme aussi, pour ne pas exiger du pauvre plus qu'il ne peut faire, et pour apprécier à leur valeur chacun de ses pas

vers le bien, quelque petit qu'il nous paraisse.

Nous avons raison sans doute de faire remarquer au pauvre croyant que ses désordres offensent Dieu; mais ne nous confions pas trop dans la force de cet argument; son confesseur le lui a, sans doute, fait bien des fois et il n'a rien obtenu. La raison ne lutte pas bien avec l'habitude, avons-nous dit ailleurs, et les abstractions n'arrivent pas aux cœurs grossiers. La majeure partie des fautes du pauvre viennent de l'abus des joies des sens, et leur origine étant matérielle, il faut jusqu'à un certain point les combattre matériellement: au précepte religieux, au conseil, il faut ajouter l'action: il ne suffit pas de prouver au pauvre qu'en allant à tel ou tel lieu, il offense Dieu et nuit à sa santé comme à ses intérêts; il faut, de plus, contribuer à ce qu'il ne puisse y aller, en lui créant des obstacles et en soutenant ses bons propos. Le samedi par exemple, est un jour fatal aux ouvriers, qui dépensent dans une nuit le fruit du travail d'une semaine et la substance de leur famille. Ils rentreront vers la fin de la nuit ivres de vin et de colère, donnant, au lieu du pain qu'on attendait, de mauvais traitements et de mauvais exemples; en vain des enfants affamés tendent les bras vers lui, en vain sa pauvre femme le supplie de lui donner de quoi les

soutenir; il n'est plus père, il n'est plus époux: il est transformé en une furie infernale qui maltraite ceux qu'il doit protéger, qui ne connaît pas le langage de la raison, qui n'entend plus la voix de la nature, qui n'écoute plus que le démon de l'ivresse, lui disant selon son tempérament: "Ris, pleure, blasphème, blesse, tue; n'aie pitié de personne, ni d'une épouse malade, ni d'innocents enfants; et quand tu auras épuisé pour le mal les forces que Dieu te donne pour le bien, tombe comme un fruit pourri d'un arbre sans vie et dors ton ignominieux sommeil; tu te réveilleras dans les bras de la misère, du remords, du désespoir."

Et ce monstre odieux, être dégradé qui a écouté cette voix, il était homme et homme raisonnable, il était bon avant de l'avoir écoutée!

Rien n'est plus commun que de trouver des artisans habiles dans leur état, raisonnables, pleins de bons sentiments et qui seraient des modèles *s'ils ne buvaient pas*, comme le disent leurs malheureuses familles. Quand ils sont calmes ils reconnaissent leurs torts, les déplorent, les avouent, font de sincères promesses d'amendement; mais arrive le jour fatal; ils ont dans la main leur argent. et dans le coeur leur habitude; à leurs côtés l'ami qui les presse, leur donne l'exemple, les entraîne. Après une semaine de privations, de travail à heures fixes,

il a de l'argent à sa disposition, il peut s'asseoir sans consulter l'horloge, parler, rire, manger d'un mets plus appétissant que son repas ordinaire, boire une liqueur qui lui plaît extrêmement, qui lui donne joie et vigueur, qui lui fait dire des choses qu'admirent ses amis, tandis que lui-même admire avec enthousiasme celles que disent les autres excités de la même manière.

Et quel secours a-t-il pour combattre cette perspective attrayante ? Un sentiment religieux à demi éteint, la faible voix du devoir, que personne ne lui rappelle ; la pensée de sa famille au sein de laquelle il aurait des jouissances, pures, il est vrai, mais qu'il ne sait plus goûter parce que son âme dépravée a besoin de l'excitation du vice. De plus, il n'entre pas à la taverne dans le but de s'enivrer, non, il ne veut que boire.

Arrêtons-le avant qu'il entre, arrêtons-le matériellement. Faisons-lui notre visite, non pas chez lui, mais à l'endroit où on le paye et ne le quittons pas, s'il est possible, jusqu'à ce qu'il soit loin du lieu fatal. Nous supposons que déjà le pauvre nous regarde comme son ami, qu'il nous aime, sans quoi toute correction est impossible ; nous supposons que nous avons déjà appliqué les règles générales y compris celle de l'opportunité ; en ce cas, mais en ce cas seulement prions-le au nom de sa pauvre famille, en

notre nom, au nom de Dieu, de ne pas aller dépenser ses ressources, sa santé, sa tranquillité pour un plaisir de quelques instants. Demandons-le-lui comme un faveur dont nous lui serons personnellement reconnaissants et en échange de laquelle nous sommes prêts à lui accorder celle qu'il nous demandera.

Ces heures qu'il se proposait d'employer à de coupables joies, n'allons pas prétendre à les lui faire passer à écouter nos exhortations, ni même à rester tranquillement dans sa famille; graduons son amendement si nous voulons qu'il réussisse. Cherchons-lui un autre amusement dans lequel il perde encore son temps et une partie de son argent, mais dans lequel au moins il conserve sa raison et sa santé.

Si nous ne pouvons éviter absolument que le pauvre entre dans la taverne, tâchons au moins d'obtenir qu'il nous donne en dépôt une partie de sa paye que nous lui rapporterons le lundi, évitant ainsi que tout ce qu'il possède soit engagé dans la semaine. Faisons tout notre possible pour raccourcir le temps qu'il passe au cabaret: quelques minutes, une demi-heure, une heure, pourront nous amener, sinon à détruire entièrement cette fatale habitude, du moins à ne lui sacrifier qu'une quantité de temps et d'argent. mais jamais sa raison. Il nous semblera dur de transiger avec de

tels vices, mais ne pouvant les détruire, c'est déjà quelque chose que d'en diminuer les fatales conséquences; établir en ces choses une espèce de règle, c'est être en chemin de les faire disparaître.

Ce que nous disons de l'ivrognerie peut également s'appliquer aux autres vices du pauvre, sans autre différence que celle qu'amène leur différent caractère. Ne nous contentons jamais de préceptes et de prières, de conseils et de menaces; cherchons des obstacles matériels autant qu'il nous sera possible. Les lieux où le pauvre a péché semblent exercer sur lui une fatale influence : cette porte par laquelle tant de fois il entra coupable ou désespéré, cette fenêtre par où il menaçait de jeter ces êtres qu'il maltraitait; ces murs qui retinrent de ses imprécations et de ses blasphèmes; ce lit où il vit souffrir sans compassion, où il souffrit lui-même sans consolation : ces voisins qui connaissent tous ses égarements, qui le méprisent ou sont eux-mêmes méprisables et lui font du mal par leurs exemples ou leurs dédains, tout cela forme comme une atmosphère de malheur autour du pauvre, et le souvenir de son passé est un obstacle à la correction de son avenir. Il y a de notables exemples de malfaiteurs qui, transportés dans des pays lointains, ont changé de mœurs en même temps que de climat. Règle généra-

le, nous ne pouvons pas transporter bien loin nos pauvres, mais il nous est souvent facile de les envoyer travailler dans un pays voisin, recommandés à quelque personne charitable qui se charge de les diriger; au moins, pouvons-nous les faire changer de quartier, de maison; dans la nouvelle habitation, il ne sera pas connu par ses désordres et voudra conserver son honneur; il n'est plus voisin de cet ennemi qui le provoquait, de cet ami qui le pervertissait, ni de la femme coupable, ni de la taverne qu'il fréquentait. Tout est nouveau, tout est différent et ce changement prédispose à un changement de conduite.

Le pauvre vicieux n'aime pas le travail; l'oisiveté et le vice s'enchaînent pour former le lien qui le retient dans le plus bas esclavage; le travail, cet ange gardien de l'homme, inspire une espèce d'horreur à celui qui a pris l'habitude de ne rien faire. Le mendiant souffre la faim et la nudité, affronte l'intempérie des saisons et le mépris des hommes : offrez-lui aliment, vêtement, logement, considération, en échange de quelques heures de travail par jour, il refuse.

Cet attrait de vagabondage dans la misère, nous paraît incompréhensible; admettons-le comme un fait trop prouvé, pour ne pas imaginer que nous avons tout fait en procurant de l'ouvrage au pauvre qui n'a

pas l'habitude du travail.

Pour le vagabond, le retour au travail, c'est le retour à la vertu. Mais que d'obstacles à vaincre pour lui dans ce pénible chemin ! Graduons-le selon ses forces, n'exigeons pas que celui qui passait les jours à ne rien faire les emploie tout entiers à travailler ; contentons-nous d'abord de trois, de deux, ou même d'une heure, et utilisons deux circonstances : le plaisir du repos, le dégoût de l'oïveté ; ne croyons pas cependant que ce dégoût existe chez le pauvre comme chez nous : les facultés de son âme étant beaucoup moins actives, il tombe facilement dans une léthargie morale pendant laquelle les heures s'écoulent sans qu'il s'en aperçoive.

Le plaisir du repos est grand pour tous et il faut que notre pauvre vagabond le goûte ; faisons en sorte aussi que son travail soit bien rétribué, plus qu'il ne vaut même ! Quelle aumône peut être plus utile que celle, qui, d'un homme vicieux peut faire un homme honorable !

Cherchons à notre pauvre le travail le moins pénible ; encourageons-le, veillons-le. Témoignons-lui la gratitude quand il fait bien, et faisons ressortir à ses yeux, quel avantage il a d'être estimé de Dieu qu'il n'offense pas, et des hommes à qui il n'inspire plus d'éloignement, tandis que sa situation matérielle s'améliore. Ne lui di-

tres puisqu'il se porte bien; reconnaissons pas qu'il peut travailler comme les autres avec lui la difficulté de détruire la mauvaise habitude, louons sa bonne volonté, encourageons-le à la persévérance, lui faisant remarquer que son mérite augmente en proportion des obstacles, mais que ces obstacles ne sont pas insurmontables puisque ce qui est devoir n'est jamais impossible.

Soit que nous encourageons le pauvre au travail, soit que nous travaillions à l'arracher du vice, n'oublions pas ce que nous avons dit plus haut, que lui peindre comme facile le retour au bien, c'est le lui rendre impossible, car lui ne peut que le trouver hérissé de difficultés. Il se défie de sa propre force ou de notre intelligence et nous dit : Je ne puis pas ou je ne sais pas; mot d'autant plus fatal que la régénération du pauvre est tout entière dans l'idée qu'il se forme de lui-même et de celui qui le dirige; il lui manquerait, d'ailleurs, un grand stimulant, s'il ne sentait pas que vous appréciez le mérite de ses efforts et que vous lui en tenez compte. S'il vous voit, au contraire, bien convaincu que ce qu'il entreprend est difficile, si vous l'applaudissez à chaque pas, comme d'une victoire coûteuse, il se sentira plus fort, car il a un cœur et de l'amour-propre.

L'amour-propre du pauvre ! Ah ! le puis-

sant auxiliaire ! et plutôt à Dieu que dans tous ceux que nous voulons corriger, nous en trouvions quelque vestige ; car tout vicieux qu'il est, il n'en est pas moins un reste de la dignité humaine. Cette dignité chez le pauvre, n'allons pas la mesurer par la nôtre, parce que, bien qu'elle lui ressemble dans le fond, elle varie beaucoup dans la forme, et si nous jugeons sur les apparences, nous regarderons comme dégradé un homme qui ne l'est pas ; ce serait une fatale erreur puisqu'elle nous priverait d'un moyen efficace d'influence sur le pauvre que nous aimons.

Les vices arrivent à dégrader le pauvre, mais cette dégradation est lente, et le malheureux ne l'aperçoit pas ; si nous la lui représentons avec de vives couleurs, si nous comparons ce qu'il fut, ce qu'il pouvait être et ce qu'il est, cette comparaison l'impressionne, comme nous impressionnerait la vue de notre visage ridé et déformé à côté de notre portrait fait lorsque nous étions beaux et jeunes : mais si notre pauvre a conservé quelque dignité, montrons-lui, s'il est possible, sans l'humilier, jusqu'à quel point l'a fait descendre le vice ; nous y réussirons en compatissant à son malheur et en étant pleins de confiance sur son retour à la vertu. Ainsi, comme l'indifférence exaspère et ne corrige pas, de même la compassion adoucit tous les reproches ;

et les fautes, qu'on a l'air de regarder comme un malheur, n'humilient pas, parce que pour l'amour-propre, comme pour le coeur, l'espérance est un brillant rayon qui réjouit le plus sombre tableau.

Si nous appelons à notre secours pour corriger notre pauvre toutes les idées, toutes les affections, toutes les inclinations, nous pourrions remarquer qu'il y a dans leurs opérations une certaine intermittence; nous appelons, la raison, le devoir, le sentiment, ils se taisent, ils sont endormis. Seul l'amour-propre veille et celui-là répond toujours.

Nous trouverons des pauvres, en apparence, sans un reste de dignité, observons-les, puis jetons sur leur tête un peu d'éloge ou un peu de mépris, comme on jette une matière inflammable sur un feu qu'on doute être éteint quand on veut s'assurer qu'un incendie s'est apaisé; nous saurons à quoi nous en tenir. Il est rare qu'aucune disposition disparaisse complètement du coeur de l'homme, et souvent une créature n'est dégradée que parce qu'après sa chute, le monde la foula au lieu de lui tendre la main. Tout ce qui l'entoure lui dit : Tu es vile, et elle le croit et elle l'est en effet; on ne voit plus vestige de dignité humaine; mais arrive une âme compatissante qui lui dit : Tu es malheureuse, tu te perdis, mais tu peux revenir; parmi ceux qui te dédaignent il en

est qui ne te valent pas ; ceux qui valent mieux compatissent à ton sort, ils t'aiment, ils essuieront tes larmes de repentir, ou les recevront dans leur coeur comme dans un calice. Lève-toi, tu auras de l'appui. Déchire la tunique immonde qui te couvre et tu verras comment les bons t'apprécieront, comme les meilleurs te respectent.

Et quand à de telles paroles on ajoute l'action, quand on cherche le malheureux coupable, qu'on le secourt, qu'on le console, qu'on le traite en frère et en ami, qu'on pénètre sans répugnance dans sa maison et dans son âme, alors cette âme revient à la vie comme un asphyxié qui retrouve de l'air, et la créature de Dieu reparaît avec ses nobles facultés.

Si nous voulons réhabiliter un homme aux yeux du monde, il faut d'abord le réhabiliter à ses propres yeux, car pour être estimé il faut s'estimer convenablement soi-même. Pour obtenir ce résultat, ne nous contentons pas de lui donner des preuves d'amour et de déférence ; tâchons que d'autres personnes bienfaisantes lui en donnent également, formons derrière lui une digue de charité qui le préserve de ces rafales de mépris, avec lesquelles le monde renverse ceux qui essayent de se relever.

Pour obtenir la correction du pauvre il faut encore veiller avec soin sur ses diver-

tisements; l'oisiveté, et le repos même, deviennent quelquefois un abîme pour lui, qui n'a pour se distraire que des joies grossières et matérielles. Nous ne pouvons, hélas ! remplir le vide que la société laisse sur ce point; mais, autant qu'il nous sera possible, tâchons que nos protégés s'amusement d'une manière honnête : inspirons-leur le goût des champs et de certains jeux qui exercent les forces physiques; ne croyons pas dépenser mal à propos les ressources de la charité en achetant pour eux quelques objets qui ne paraissent point nécessaires, mais qui servent à les distraire; car l'homme ne vit pas seulement de pain, et le pauvre qui ressemble tant aux enfants, a besoin, comme eux, de jouets qui l'amusement sans lui nuire.

On a dit, ailleurs, combien il serait convenable, pour corriger le pauvre, de le mettre à même de faire par lui-même quelque bien; nous ne donnerons jamais assez d'importance à ce moyen aussi efficace que peu apprécié. Tous ceux qui ont étudié l'homme ont vu qu'il s'attache davantage aux personnes à qui il fait du bien, qu'à ceux qui lui en font à lui-même; on ne trouve que trop souvent des ingrats, mais rarement on trouve un cœur indifférent pour celui qu'il a favorisé. Un bon acte accompli prédispose à aimer, il donne comme une nouvelle vie aux sentiments généreux et de-

viert ainsi un élément de moralisation : la satisfaction qu'on éprouve à faire du bien modifie les mauvais instincts, calme la fièvre des passions ; elle est comme la splendeur de l'aurore qui embellit les objets les plus communs ; que de fois un homme furieux que ni les prières ni les larmes ne pouvaient apaiser, se'est calmé au seul souvenir d'un bienfait ! Celui qui a bien fait une fois semble contracter avec soi-même la sainte obligation de faire bien encore ; de plus, celui, qui fait du bien, donne à sa personnalité une certaine importance, se sent élevé à la catégorie de bienfaiteur, et son amour-propre flatté le prédispose à se faire de soi-même une meilleure idée : ceci importe pour relever l'âme avilie. Faites donc votre pauvre dispensateur de quelque bienfait et, élevé à ses propres yeux, il s'écriera peut-être dans son coeur : Je suis encore un homme.

Mais, disons-nous, comment faire du bien quand on n'a rien ; d'où prendra-t-il de quoi donner ? Dans l'immense échelle des douleurs humaines, à peine se trouve-t-il un malheureux qui n'en trou. . . un plus malheureux que lui et à qui il puisse donner aide et consolation. Il n'aura pas de lui-même l'idée de le faire, car il n'en croit pas avoir les moyens, et, d'ailleurs, dans l'extrémité de la misère, comme de la grandeur, on est d'ordinaire égoïste : mais nous

pouvons par mille moyens sortir le pauvre de son erreur comme de sa malheureuse apathie ; nous pouvons lui montrer pratiquement combien de bonnes oeuvres peut réaliser celui qui se croyait inutile, lui donner moyen de le faire en le chargeant de nous aider quelque peu ; une fois en le priant de prêter matériellement son secours à un autre malheureux, une autre en l'envoyant porter une aumône, quoique nous l'indemnisions du temps qu'il y emploie ; car le temps est le patrimoine du pauvre : il n'en a pas d'autre, et nous qui devons le lui rappeler, ne devons pas l'oublier nous-mêmes.

Si notre pauvre n'est pas complètement pervers, avant peu, au lieu d'être un simple instrument de nos bienfaits, il y prendra une part active, sera flatté de notre confiance, du rôle honorable qu'il joue, et en consolant il sera consolé. Faire le bien a tant d'attraits ! et en s'entendant bénir, le blasphème ne s'arrêtera-t-il pas sur les lèvres du plus méchant homme ?

Nous pouvons adopter pour le pauvre vicieux la plupart des règles que nous avons vues pour l'incrédule, par rapport aux lectures ; seulement au premier nous pouvons offrir des livres moraux et même religieux sans autre préparation que la gymnastique de l'esprit nécessaire pour les comprendre. Comme il n'y a pas de livre aussi éloquent

que le monde, pour qui sait l'observer, nous feront voir, autant que possible, de lui montrer sa morale et action présentant des exemples de la vertu dont il a le plus de besoin, et les fatales conséquences des vices qu'il doit corriger. Une visite dans un hôpital peut être pour un pauvre corrompu, une leçon plus éloquente que celles de tous les moralistes.

Nous avons indiqué l'importance qu'il y a, pour le pauvre, de quitter les lieux où il a mené une vie licencieuse; parlons maintenant de l'influence qu'aura pour lui la maison qu'il va habiter.

C'est une chose déplorable que la moralité soit si fort oubliée dans les constructions; il est malheureux qu'elles ne soient pas faites de façon à loger à la fois des pauvres et des riches, et que la misère se jette comme une lèpre dans des lieux, où agglomérée d'une manière épouvantable, elle se multiplie par elle-même et porte jusqu'à l'excès le vice et le désespoir. L'homme de bonne volonté et d'intelligence, s'il a quelque influence sur la destinée de sa patrie et l'opinion de ses concitoyens, doit élever sa voix contre l'agglomération de la misère; mais le visiteur du pauvre; comme tel, ne doit accuser personne : sa mission est de parcourir le chemin de la charité, relevant celui qui est tombé, consolant celui qui est triste, sans rechercher

si la société peut éviter la chute de l'un ou les larmes de l'autre : il voit les maux, il les ressent, il les console, il voit leur origine dans l'imperfection humaine et leur remède dans Dieu seul.

Réduits à combattre les douloureux effets de causes qu'il faut oublier en notre qualité de visiteur du pauvre, tâchons que notre protégé ne se trouve pas dans ces maisons où s'agglomèrent la misère, les vices et le crime et qui sont, hélas ! des foyers de corruption. Entrez par cette porte immense jusqu'à cette cour qui ne l'est pas moins et sur laquelle donnent quatre, six, huit portes, ou plus ; levez les yeux et vous apercevrez plusieurs corridors, conduisant à un grand nombre d'habitations. Les eaux sales, les débris de verdure, les os, les têtes de pots cassés sont répandus sur le sol, blessant la vue et la santé. Rarement une heure se passe sans que la paix y soit troublée. Deux voisins disputent à qui ne balayera pas l'escalier ; deux hommes en viennent aux mains parce que l'un reproche à l'autre d'être échappé des galères ; l'autre lui dit que tous ceux qui y étaient valent mieux que celui qui lui fait ce reproche ; un enfant pousse des cris déchirants, victime du châtement féroce d'un père ivre ; un vagabond passe son temps à chanter des paroles obscènes pendant que la nuit il a exercé quelque industrie qui ne

paye point de contribution ; un ménage en mauvaise intelligence en vient aux voies de fait jusqu'à rendre nécessaire l'intervention de l'autorité ; de mauvaises femmes s'insultent avec des paroles qui, partout ailleurs, scandaliseraient, mais qui, là, sont à peine remarquées : tout ce monde crie, s'injurie, blasphème, car une chemise, étendue il y a un instant, a disparu, ou bien il y a une amende à payer parce que la porte est restée ouverte la nuit et sans lumière ou... que sais-je ?

Ces scènes et autres pires encore, la famille pauvre, mais vertueuse, se voit forcée de les subir, car la misère l'a forcée d'habiter dans ce taudis. Si vous allez la visiter, les chiens vous poursuivront sans que leur maître les appelle, les femmes ne bougeront pas de l'escalier sur lequel elles sont assises pour vous laisser passer, les hommes siffleront dédaigneusement au lieu de vous saluer, les enfants s'amuseront à vous jeter de l'eau, de la terre, des pierres par les trous du vieil escalier. Par un de ces contrastes qui se voient dans ces maisons, vous trouverez peut-être un homme qui se découvrira respectueusement sur votre passage ; un autre qui gagne sa vie à vendre des fleurs vous en offrira une que vous recevez avec émotion de ce pauvre qui ne vous doit rien, mais qui vous aime, parce qu'il vous a vu secourir son voisin. Celui-

ci en vous racontant ses malheurs, compte pour un des plus grands celui d'habiter cette maison où, sans fréquenter personne, il voit tant de périls et tant de mauvais exemples pour ses enfants.

Ces scènes qui affligent le pauvre vertueux entravent grandement la correction de celui qui ne l'est pas. Là, toujours des tentations et de mauvais exemples; aucun vice n'y scandalise, aucune vertu ne s'y fait respecter: bien plus on y applaudit le mal, et on s'y moque du repentir; si donc nous pouvons en arracher notre pauvre et le transporter dans le dernier grenier d'une maison honnête, nous aurons obtenu beaucoup: la propreté de l'entrée et de l'escalier, la présence d'un portier lui donneront l'idée d'entrer et de sortir avec plus de retenue: ses heures intempestives choqueront contrarieront; il faudra qu'il rentre un peu plus tôt. Ses blasphèmes, ses obscénités, causeront un grand scandale; il faudra qu'il modifie un peu son langage, qu'il baisse la voix, de peur d'être renvoyé; et là, point de mauvais exemple, point de stimulant pour devenir méchant, point de moquerie s'il se corrige. Là, il vit seul, ou auprès d'une honnête famille, et pour se corriger il n'a plus à vaincre que l'habitude et les mauvaises inclinations; et si dans la maison même nous pouvions trouver au pauvre un ami qui le dirige et le soutienne! oh! alors

il serait sauvé.

Le pauvre est la créature de Dieu, c'est un être moral et nous ne devons négliger ni les préceptes religieux, ni les exhortations, ni les lectures, ni les conseils, mais nous savons qu'il est matérialisé et que les circonstances matérielles ayant tant influé sur sa chute, d'autres circonstances matérielles peuvent contribuer plus que nous ne saurions le croire à sa correction et à son amendement.

CHAPITRE X

Des malades.

Nous avons tous entendu dire : Les pauvres ne devraient jamais être malades. Il est bien douloureux, en effet, de voir comment dans la maison du pauvre, la maladie fait entrer après elle le découragement et même le désespoir. Considérant le pauvre matériellement, la maladie est un mal physique beaucoup plus grave pour lui que pour le riche ; mais si nous le considérons comme être moral, la souffrance peut devenir pour lui extrêmement utile. Saint-Vincent disait à ses Filles : Faites-leur comprendre que Dieu a permis la maladie de leur corps pour la santé de leur âme.

L'auteur des *Lectures et Conseils* a fait remarquer que ce pauvre, qu'il était impossible de rencontrer chez lui quand nous visitons sa famille, vient occuper sa place au milieu d'elle quand arrive la maladie, et dès lors disparaît l'obstacle matériel qui nous empêchait de le corriger : ceci a plus d'importance qu'il ne paraît au premier abord, car il y a souvent bien de la difficulté à se mettre en relation avec un individu qui nous fuit et dont la position sociale est si éloignée de la nôtre.

Mais le voilà malade ! nous sommes sûrs de le trouver chez lui, peut-être le trouverons-nous aussi mieux disposé à nous entendre. Il est seul, ses compagnons de désordre l'abandonnent dans ses douleurs : les liens de la famille sont faibles, rompus peut-être par de mauvais procédés : l'isolement moral ou matériel le fatigue, comme la solitude fatigue celui qui n'a ni souvenir, ni aspiration sainte ; pour si perversi, pour si hostile qu'il soit, soyons sûrs qu'il désirera notre visite.

La maladie n'arrête pas seulement l'homme sur la pente du vice, mais de plus elle le modifie d'une manière très favorable à sa régénération : elle le spiritualise parce que les sens se taisent et que les appétits grossiers n'offusquent plus la lumière de la raison : cette raison, il est vrai, s'éclipse en certains cas dans la maladie, mais plus souvent encore elle acquiert plus d'activité, surtout dans cette classe d'hommes, qui, la tenant en léthargie, ont besoin que la fièvre vienne lui communiquer son impulsion. L'ami pervers n'étant plus là comme personnification de la tentation, au lieu du bruit du monde qui étourdit le remords, il y a le silence des longues nuits d'insomnie, si propre à nous faire rentrer en nous-mêmes pour écouter la conscience. A l'arrogance, fille de la force physique, succède l'abattement de la faiblesse et de la dou-

leur, puis la disposition à reconnaître notre misère, et à chercher quelque idée qui détache l'esprit de ce corps si souffrant. La mauvaise habitude que cet homme ne pouvait rompre par soi-même est rompue par la maladie; il ne peut aller au lieu où il péchait : peut-être même va-t-il jusqu'à la regarder avec horreur comme cause de ses souffrances. En appréciant toutes ces circonstances, nous comprenons que l'infirmité est pour nous un auxiliaire puissant pour corriger le pauvre perversi.

Asseyons-nous à son chevet avec un esprit de charité; si ses cris de douleurs sont accompagnés de blasphèmes, plaignons-le doublement de sa double maladie. En cherchant du soulagement à ses maux, oublions qu'il en est peut-être la cause par son intempérance. Un malade n'est pour nous ni bon, ni mauvais, ni savant, ni ignorant; il est malade, rien de plus. Pour le corriger souvenons-nous de ses antécédents, pour le soulager ne pensons qu'à ses douleurs.

Ce saint aveuglement de la compassion qui est un devoir auprès du malade, devient un moyen de changer le coeur de cet homme qui ne pourra être insensible à vos bontés, car il se voit encouragé, consolé, secouru; il voit que vous lui épargnez les douleurs de la misère. que vous lui procurez un médecin, des remèdes. que vous ne

vous irritez pas de son ingratitude et que vous recevez, comme ne les méritant pas, les preuves de sa reconnaissance.

Nous savons que la première condition pour faire du bien au pauvre, c'est qu'il nous considère comme son ami, et cela nous pourrions l'obtenir en beaucoup moins de temps s'il est malade.

Alors il a un plus grand besoin de nous; les services que nous lui rendons l'impressionnent davantage et arrivent mieux à son coeur; procurons-lui alors tous les secours matériels dont nous pouvons disposer; dédions-lui tout le temps qu'il nous est possible de lui donner, sûrs que, s'il nous aime, il nous écoutera.

Arrivés là, nous pouvons lui appliquer les règles générales, modifiées suivant celles de la prudence. A un pauvre qui aura des douleurs aiguës, n'allons pas parler de l'enfer par des lectures ou de longues exhortations; ne prétendons pas nous faire comprendre de celui dont les facultés sont paralysées par la souffrance : jetons seulement la semence des bonnes oeuvres pendant la maladie, nous la recueillerons dans la convalescence, pendant laquelle on érouve un bien-être qui dispose à être meilleur. Dans la convalescence la douleur ne trouble plus le malade et les sens ne parlent pas encore; la raison est maîtresse, même chez l'homme matérialisé; le

temps lui semblant long, il écoute avec plaisir la lecture morale ou pieuse qui, dans un autre temps, l'eût certainement ennuyé. Le visiteur du pauvre perversi qui a fait pour lui, pendant sa maladie, tout ce qu'il pouvait faire et ne le corrige pas dans sa convalescence, jamais ne le corrigera.

Si nous avons su inspirer à cet homme vicieux le ferme propos de se corriger, s'il revient à Dieu, surveillons-le avec soin, soutenons-le dans son chemin, car la convalescence de l'âme est bien plus longue que celle du corps et est surtout plus exposée aux rechutes. Comme il est plus facile de rectifier les erreurs que de corriger les mœurs, la rechute est plus à craindre pour le pauvre vicieux que pour le pauvre incrédule; à peine le premier paraît-il dans la rue, qu'à toutes parts sa faible vertu trouve de terribles écueils, et les forces du corps semblent n'augmenter que pour combattre les forces de l'âme. C'est la lutte incessante du vieil homme contre le nouveau, et nous ne prendrons jamais trop de précautions pour empêcher qu'il ne le surmonte.

Nous avons parlé de la convalescence parce que c'est le cas le plus fréquent; le plus rare est la mort. Mais il arrive aussi et nous laisse parfois bien peu de jours, bien peu d'heures pour ramener à Dieu la brebis égarée. Alors redoublons notre zèle

pour suppléer au temps qui manque. Comment faut-il parler de l'autre vie à celui qui va laisser en péché celle-ci ? On peut donner sur ce point bien peu de règles générales, car les moyens doivent varier suivant les antécédents, le caractère, le genre de la maladie. Mais, en toute circonstance, il faut une douceur parfaite; tâchant d'émouvoir le malade plus par l'espérance que par la crainte, ne présentons pas la mort comme certaine, car la science même ne peut presque jamais affirmer sa proximité, et puis le découragement est un mauvais état pour former une résolution qui doit être ferme, et qui, sans cela, ne serait pas bien reçue de Dieu. En ce cas, surtout, l'idée que le pauvre a de nous prend de l'importance, et si l'amour que nous lui témoignons émeut son cœur, nous avons beaucoup obtenu pour que la lumière de la vérité brille en son intelligence. Notre sollicitude; notre affection, notre peine, les sacrifices que nous nous imposons pour le soulager sont les plus puissants arguments que nous puissions employer, car le pauvre plus qu'un autre, voit la raison du côté de celui qu'il aime, et ne soupçonne pas de vouloir le tromper ceux qui le consolent. Nous citerons à ce sujet un fait notable.

Une dame visitait une pauvre femme dont le mari avait une maladie grave. C'était une de ces maladies dans lesquelles le pa-

tient se lève, parle, mange et est surpris par la mort au moment où il s'y attend le moins. Cet homme traitait sa femme avec une dureté que ne pouvait émouvoir la douceur de cette malheureuse, qui cependant se livrait aux travaux les plus pénibles et souffrait toutes les privations pour épargner à son mari celles qu'entraînait leur pauvreté. Celui-ci, soit qu'il se crût moins malade, soit pour tout autre motif, avait été sourd à toutes les insinuations qui le portaient à se préparer à mourir chrétiennement. Ce fut dans ces circonstances que je connus la dame dont nous parlons, mais elle n'avait que deux jours pour le visiter, car elle devait forcément entreprendre un voyage. Dans ces deux jours elle trouva moyen de lui faire cinq visites : dans les trois premières il ne fut question que de sa maladie, des moyens de le soigner, des aliments qui lui plairaient le plus, car il mangeait avec dégoût et elle-même lui porta ces aliments. On parla de certaines poires d'hiver qui, peut-être, lui plairaient en compote et elle lui en promit pour son souper. Mais, la nuit approchant, il se leva un vent violent et froid accompagné d'une pluie battante et le malade, pensant bien que sa protectrice ne pourrait venir, demanda qu'on lui fît une soupe : il luttait en vain contre la répugnance qu'elle lui causait, lorsque entra M^{me} de N..., un peu

mouillée et les poirés dans la main; son arrivée impressionna vivement le malade qui, oubliant sa souffrance et son souper, ne s'occupa plus que du mauvais temps et de l'humidité qui pouvait nuire à M^{me} de N... Mais elle lui répondit joyeusement que le vent n'était qu'un peu de bruit, que la pluie n'était pas grand'chose et que le tout ensemble produisait un bien petit inconvenient comparé au bonheur de le voir un moment et de le faire souper avec plaisir. Que se passa-t-il dans cette pauvre âme ? Dieu seul le sait : mais sa femme assura qu'il s'était opéré un miracle, qu'il lui parlait avec tendresse, qu'il était un autre homme; et quand, dans sa dernière visite, M^{me} de N... lui parla du bon Dieu, il l'écouta pieusement, promit de se réconcilier avec lui et tint parole, se confessant peu de jours après et mourant en bon chrétien.

Ceci nous prouve combien il importe d'impressionner le pauvre. M^{me} de N... aurait pu attendre un instant que la pluie fût passée, ou s'arranger de manière à ne point se mouiller; mais sa visite eût-elle alors produit le même effet ? Et dans le fond elle eût eu le même mérite, car l'eau n'avait pas dépassé son manteau: s'il en était autrement nous ne citerions pas ce fait ici, car les exemples de grands sacrifices s'offrent plutôt à l'admiration qu'à l'i-

mitation.

On ne demande pas au visiteur du pauvre le sacrifice de sa santé, mais seulement quelquefois celui de sa commodité, le faisant sans que le monde le remarque, sans que lui-même semble le voir, mais de manière à ce que le cœur du pauvre le comprenne et en soit pénétré comme d'une rosée qui produise la gratitude et le repentir.

Il pourra arriver que notre malade soit conduit à l'hôpital, circonstance rarement favorable et qu'il faut tâcher d'éviter. Mais enfin s'il le faut, nous devons lui continuer notre protection et exercer notre vigilance comme lorsqu'il était dans sa maison, sans autre différence que celle exigée par le règlement de l'établissement; qu'il soit bon ou mauvais, nous devons le respecter, car le visiteur du pauvre n'est pas législateur. Si nous pouvons obtenir une permission pour voir notre malade, quand il nous semble bon, tant mieux : sinon, résignons-nous à y aller aux jours et heures de la règle. Tâchons d'intéresser à notre pauvre les personnes qui l'entourent, afin qu'elles nous aident à lui faire du bien ; nous en trouverons là peut-être à qui nous pourrions confier le secret de ses fautes, qui pourront nous aider à le convertir ou le feront même bien mieux que nous. Soyons donc bien circonspects en cherchant ainsi des auxiliaires ; donnons-leur des rensei-

gnements, mais non des conseils évitant avant tout l'air d'enseigner, même avec ceux qui pourraient apprendre de nous quelque chose, car l'amour-propre se loge partout, et la vertu la plus réelle n'est pas toujours à couvert de ces dangereux écart.

Notre sollicitude n'est pas moins nécessaire au pauvre lorsque, encore convalescent, il sort de l'hôpital sans force pour le travail, sans ressources pour vivre, ayant son misérable mobilier vendu ou engagé; il ne trouve alors que sa famille que les privations avec le peu d'harmonie qui en résulte; la nécessité de réparer ses forces exige plus d'aliments et les récentes souffrances produisent par réaction un véhément désir de jouissances : ces circonstances mettent le pauvre convalescent en danger de se procurer, par des moyens illicites, ce qu'il désire avec ardeur, sans pouvoir se le procurer par le travail, ou du moins de chercher dans l'ivresse l'oubli de sa pénible situation.

Le pauvre convalescent exige donc des soins particuliers pour ne point retomber dans des excès funestes, et aussi pour que la convalescence, prolongée par la misère, ne dégénère pas en une autre maladie. S'il a été vicieux et que nous ayons eu la joie de le corriger, il est facile de comprendre que nous devons des soins à sa naissante vertu, menacée tout à fois par les ancien-

mes habitudes et par une situation désolante.

Au résumé, notre zèle doit redoubler auprès du pauvre quand il a perdu la santé, puisque la maladie peut être un écueil mortel pour sa vertu ou une ancre de salut.

CHAPITRE XI

Des enfants.

Cet être dont le nom maudit fait trembler une contrée, cet autre que la sanglante curiosité du vulgaire accompagne jusqu'à l'échafaud... ce furent jadis deux enfants innocents, purs... souriants, allions-nous dire; souriants ! non, car la misère et la dureté glacèrent sur leurs lèvres le sourire enfantin, et dans leur âme le germe des vertus. Sauf des exceptions bien rares, l'homme criminel fut un enfant malheureux à qui manquèrent les bons exemples et les caresses : pensons-y, et, quand nous verrons un enfant pieds nus, mal vêtu, affamé, que personne n'aime et ne corrige, craignons qu'abandonné à son mauvais sort, il ne devienne un homme criminel. Oh ! qu'il est pénible de voir tant d'enfants pauvres se pervertir dans les rues ou dans leurs maisons !

L'enfant porte en lui-même le germe des plus mauvais instincts et des plus hautes vertus : le secret de l'éducation consiste à étouffer les premiers en évitant les occasions qui les feraient germer, et à stimuler les seconds. Tous nous apportons en naissant la faculté d'aimer et d'abhorrer; si

on nous entoure d'une atmosphère d'amour, les affections bienveillantes se développent; les autres restent en embryon. Et qui pourrions-nous abhorrer ? Si, au contraire, nous ne trouvons autour de nous qu'hostilité, la faculté d'abhorrer se développe seule, tandis que la faculté d'aimer se débilite comme un membre qui ne sert pas; elle disparaît !... qui pourrions-nous aimer ? Et ceci est réel pour beaucoup d'enfants, qui n'ont point de parents ou qui n'en ayant que des pervers, sont pour eux simplement une charge pesante, l'enfance exigeant tant de soins, tant de sacrifices de la part de ceux qui les protègent. Dieu a donné aux pères et aux mères surtout, le plus puissant et le plus noble instinct d'amour; mais cet instinct lui-même peut être affaibli et presque détruit par la misère jointe au vice.

Pour comprendre la conduite de certains chefs de famille, il faut se souvenir qu'ils furent traités par leurs parents comme ils traitent eux-mêmes leurs malheureux enfants : il n'y a pas là seulement l'indigence héréditaire, il y a aussi le coupable désordre et la dureté héréditaire... Triste héritage fatalement recueilli de génération en génération pour le malheur de tous ! Nous voyons donc un homme, une femme faire de leurs enfants ce que leurs parents firent d'eux : le mal est grave et la charité

a besoin de toutes ses forces pour l'amoin-
drir tant du côté du vice que du côté de la
misère, qui, l'un et l'autre, affaiblissent le
corps et détériorent l'âme. Cet enfant a
faim, il a froid, il ne semble pas avoir de
vie morale tant il est dominé par deux
idées fixes : manger, se chauffer; sa mère
qui a froid et faim aussi, s'est accoutumée
à l'entendre pleurer, lui et ses frères ; sa
naissance a été regardée par elle comme un
malheur, son existence comme une charge;
elle est indifférente à ses gentilleses, dure
pour ses fautes; elle lui donne du pain
quand elle en a, des caresses jamais. Que
deviendra cet enfant qui jamais n'entendit
même de la bouche d'une mère cette pa-
role : sois béni ! Il sera cet homme que
nous nommons pervers et dont les enfants
doivent être protégés par le visiteur du
pauvre.

Selon les degrés du mal il faut varier
le remède. Il y a des familles tellement
perverties, qu'il n'y a de ressources que
dans l'éloignement des enfants, et elles ne
s'y opposent pas. S'ils sont très petits
la difficulté est grande car on n'en peut
faire des apprentis; ils ne peuvent même
pas rendre le plus petit service pour gagner
au moins leur pain; on ne les recevra pas
non plus dans les maisons de bienfaisance
destinées aux orphelins que laisse la mort,
mais non à ceux que fait le vice. Si nous

ne pouvons donc éloigner ce pauvre enfant de sa vicieuse famille, protégeons-le du moins de tout notre pouvoir; gardons-le de la brutalité de ses parents, inspirons-lui de l'honneur pour leurs vices, afin qu'il les regarde comme odieux mais sauvégarçons en même temps l'amour et le respect dus aux auteurs de ses jours.

Si, par exemple, le père s'enivre, disons-lui : Ton père est bien malheureux, mon enfant, il emploie son argent à acheter le chagrin, et de plus, il perd sa santé et sa tranquillité. C'est que, lorsqu'il était petit comme toi, il a eu de mauvais exemples et personne ne lui disait, comme à toi, que ces choses-là étaient horribles. Quoique coupable, il est ton père, tu lui dois la vie ; ne fais pas ce qu'il fait, mais plains-le de n'avoir pas eu comme toi quelqu'un pour l'instruire. car alors il eût été bon. Prépare-toi à lui donner le bon exemple qu'il ne peut te donner et, quand il te verra si vertueux, peut-être il corrigera ses vices et étendant ses mains vers toi, il te dira en pleurant : Sois béni, mon fils, je te dois la paix de mes dernières années, et, si Dieu me pardonne, je te devrai le salut de mon âme !.. A présent, compatissons à son état et prions Dieu pour qu'il ait pitié de sa misère; prie-le, toi, cher enfant, il t'écouterà mieux parce que tu es innocent et que tu es son fils.

Sauvons aussi la dignité des supérieurs, ne les reprenant jamais devant les inférieurs et éloignant l'enfant avant de reprendre les parents surtout de leur dureté et de leur peu de soin pour lui, fautes éhoulas ! qu'ils commettent si souvent. La bonne éducation exige une vigilance continuelle, des défenses, des réprimandes qui, évitant les grandes fautes, évitent aussi les grands châtimehts. Les pauvres font tout le contraire ; ils laissent leurs enfants dans le plus complet abandon une semaine, un mois, quoi qu'ils fassent, et comme il n'est pas possible qu'ils ne fassent rien de mal, arrive un jour où ils les châtieht de la manière la plus cruelle. Cette explosion passée, l'enfant recommence avec la même liberté et commet, de nouveau, le mal. Efforçons-nous d'éviter ces alternatives qui dépravent l'enfant par la liberté dont il abuse, la cruauté qui l'endurcit et l'injustice qui le pervertit.

Tâchons que l'enfant aille à l'école, quelque petit qu'il soit, non tant pour ce qu'il y pourra apprendre, mais pour ce qu'il n'apprendra pas dans sa maison et dans la rue. Le premier jour, si nous le pouvons, conduisons-l'y nous-mêmes ; si l'enfant craint, il s'encouragera, nous sera reconnaissant et le maître le traitera avec considération : allons quelquefois nous informer de sa conduite ; si elle est bonne don-

nous lui des encouragements en présence de tous; si elle ne l'est pas, attendons d'être seul avec lui pour le reprendre, montrons-lui quelque joujou que nous avons le chagrin de ne pas lui donner, vu qu'il ne le mérite pas.

Il faut aussi faire en sorte qu'il soit convenablement vêtu; sans cela les camarades se moqueront de lui, et les enfants sont très sensibles au ridicule; il en est qui affronteraient plutôt la colère de leurs parents que d'aller à l'école où *on leur dit des noms*. Comme l'enfant pauvre n'est pas coupable de sa pauvreté, la moquerie sur son costume est injuste et suffirait pour le dépraver, car rien ne produit cet effet comme l'injustice; il est donc important que notre protégé soit vêtu décemment et comme il ne faut pas compter sur sa mère pour raccommoder son costume, il faut intéresser l'amour-propre de l'enfant lui-même pour qu'il ne le déchire que le moins possible. Nous dirons peut-être que cela le rendra vain, mais lons même que ce serait vrai, il y aurait encore en ceci moins de danger que dans l'excès contraire.

Les jours de fête sont le terrible écueil du pauvre, n'importe à quel âge : l'oisiveté est entre ses mains une arme à cent bouches qui part de tous côtés sans qu'il sache comment : le jour où il n'y a pas d'école,

l'enfant pauvre a le mauvais exemple de la maison et de la rue, le danger d'être écrasé sous une voiture, de se laisser tomber de la galerie où il joue, ou de se noyer dans le puits que rien ne couvre; comme personne ne le surveille, ses enfans tillages vont peu à peu jusqu'à la méchanceté; ses compagnons l'applaudissent, les voisins le dénoncent et le père châtie durement; aussi le jour de fête se termine-t-il tristement, et est toujours pour lui une mauvaise leçon. Ne serait-il pas possible que, se réunissant en forme de société, quelques personnes charitables se chargeassent alternativement les jours de fête, du soin des enfans pauvres? Entendez-vous ces petits êtres faisant un bruit infernal, jouant à salir les vêtements de ceux qui passent, fumant, blasphémant machinalement, jouant aux cartes, s'entendant pour se procurer, n'importe comment, un argent qui doit alimenter leurs vices naissants? Voulez-vous les transformer? Amenez-les à la campagne. Là, ils seront heureux et bons, jouant avec l'eau, la terre, respirant un air pur dans un lieu brillant des rayons du soleil. Là, ils bâtiront de petites maisons, réuniront des fleurs pour faire des jardins, inventeront mille jeux qui exerceront leur corps sans dépraver leur âme. Vous les rendrez plus heureux encore si vous leur achetez quelques objets qui puissent varier leurs jeux,

et ce bonheur leur paraîtra sans limites si vous ajoutez à tout cela un peu de pain et de fromage. Avec quelle impatience ils attendront, chaque dimanche l'heure où vous devez les prendre ! Comme ils vous aimeront ; et quand, au coucher du soleil, vous leur ferez remarquer la beauté des nuages qui le reflètent, la mélancolique beauté de ce spectacle qui dit à l'homme : Encore un jour passé ! quel emploi en as-tu fait ? vous verrez comme ils seront bien disposés à réciter avec vous la prière du soir et à entrer chez eux meilleurs et plus heureux qu'ils n'en étaient sortis.

Pour soutenir les sentiments religieux de l'enfant pauvre, nous n'avons pas seulement à remplir le vide laissé par ses parents, mais à neutraliser l'effet de leurs mauvais exemples : il ne suffit pas de l'accompagner à la messe, il faut lui dire que si son père n'y va pas et blasphème contre ceux qui y vont, c'est parce qu'il a eu le malheur de n'être pas instruit de sa religion : que de l'ignorance et de la corruption résulte une terrible infirmité de l'âme qui s'appelle impiété. L'enfant est très porté à croire cela, parce que c'est vous qui le lui dites, et qu'il sent bien que vous êtes plus instruit que son père. Obtenons seulement des parents qu'ils ne nous entravent pas dans l'éducation de leurs enfants : pour cela, disons-leur que, lors même qu'ainsi

qu'ils le supposent, les choses que nous enseignons seraient des illusions, les résultats doivent leur plaire. A quoi conduisent-elles ? A ce que leur fils les aime et les respecte ; à ce qu'il devienne sobre, travailleur et patient ; tout cela ne peut que leur convenir. Nous avons donc le droit d'espérer que, le plus souvent, ils ne mettront pas d'opposition à notre travail.

Nous devons voir souvent notre petit protégé, soit chez lui, soit à l'école, ou à l'asile, ou à l'apprentissage ; que ni ceux qui l'entourent ni lui-même ne puissent penser qu'il est seul en ce monde, mais qu'ils sachent, au contraire, qu'il y a quelqu'un qui s'intéresse efficacement à son sort. En le voyant souvent nous connaissons son aptitude et ses inclinations, ce qui nous est indispensable pour le bien diriger. L'efficacité d'un châtiment ou d'une récompense varie selon le caractère ; et la vocation qui n'est point corrompue et respectée rend malheureux ou pervers.

On entend dire parfois : Cet enfant a telle inclination, ou bien : Il ne manifeste de goût pour rien. L'un et l'autre peut être une erreur, car il est facile de confondre l'aptitude avec l'instinct d'imitation, qui rend l'enfant capable d'être élevé et l'amène à répéter ce qu'il voit faire ; il peut arriver aussi qu'un enfant n'a t pas encore manifesté ses dispositions, parce que dans

le cercle si étroit où il vit, l'objet qui doit les réveiller ne s'est pas encore montré à ses yeux. Observons donc bien notre protégé pour ne pas l'engager dans une route différente de celle que la nature lui a tracée. Son bonheur et sa vertu y sont également intéressés.

Mais pour l'enfant surtout, l'important est que nous lui inspirions des sentiments d'affection; que ses dispositions aimantes ne restent pas endormies faute d'action; qu'il sente, qu'il rende grâce, qu'il aime; et cet amour sera le fil conducteur qui l'arrachera au labyrinthe de vices dans lequel son sort l'a placé. Il est des enfants qui, incorrigibles avec des parents qui les maltraitent, se corrigent par amour et respect envers une personne qu'ils voient leur être supérieure et qui les traite avec tendresse. L'enfant maltraité de tous est disposé à faire beaucoup pour la seule personne qu'il aime et dont il se sent aimé.

Il y a des pauvres, et c'est le plus grand nombre qui négligent l'éducation de leurs enfants, non par malice, mais par ignorance, par paresse, parce que tout au plus peuvent-ils s'occuper d'eux par rapport au matériel, et cela non sans peine. En ce cas, comme il y a de l'affection, la tâche du visiteur devient bien plus facile; il trace un plan d'éducation accommodé aux circonstances et toujours basé sur la néces-

sité de protéger l'enfant sans l'ennuyer, en l'éloignant de la rue et des mauvais exemples, en stimulant en lui les sentiments généreux et le conduisant plus par l'espoir de la récompense que par la crainte du châ-timent; il exhorte, il conseille, il appuie, il aide et il retire quelque fruit.

Pour ne pas désespérer, pour ne pas regarder comme indigne de notre protection et l'enfant incorrigible, et le père qui ne le corrige pas, nous devons tenir compte des malheureuses circonstances dans lesquelles ils se trouvent et nous souvenir que la misère endurecit, exaspère, affaiblit et rend presque impossible la douceur, la constance, et la force qu'il faudrait pour faire une bonne éducation. "Pourquoi châtiez-vous si cruellement cet enfant ? disait-on à une femme du peuple. — Je suis désespérée, répondit-elle." Quelle raison ! dirons-nous. Oh ! oui, c'est une raison, une forte et terrible raison ! Il est si difficile d'être bon, d'être juste, quand on est désespéré !

CHAPITRE XII

Des prisonniers.

Notre pauvre pourra bien quelque jour être conduit à la prison, soit par la calomnie, soit par la justice, et dans les deux cas nous ne devons pas l'y abandonner.

S'il est innocent, ne craignons pas de le dire à ses gardiens, à ceux qui peuvent l'appuyer, à tous, excepté aux malfaiteurs avec qui on l'a confondu et pour lesquels cette innocence serait un motif de persécution. Qu'elles pèsent une à une sur notre coeur, ces heures, pendant lesquelles l'homme honnête gît confondu dans la compagnie des pervers, obligé à cacher ses vertus, comme si elles étaient des crimes pour n'être point moqué et maltraité. La prison ! c'est une torture pour l'innocence, un écueil pour la vertu, et, dans certains pays, une école pratique du vice. Voyons-y notre pauvre le plus souvent possible ; que notre sollicitude, notre zèle, notre amour forment autour de lui une atmosphère de charité qui neutralise celle du vice qui l'entoure. Là, la perversité est si répugnante qu'elle donne elle-même des armes pour la combattre. Parlons de ces hommes avec peine, avec horreur ; faisons sentir à notre pau-

vre que nous les regardons comme une calamité à laquelle nous sommes peinés de ne pouvoir porter aucun remède; mais qu'il ne puisse deviner que nous craignons pour lui un pareil voisinage; au contraire ayons l'air de le croire à une telle distance de ces malfaiteurs que rien ne lui soit plus impossible que de les imiter. Quant à ces malfaiteurs eux-mêmes, comme ils sont hommes, quoique pervers, servons-nous des quelques sentiments qu'ils conservent encore, pour diminuer la prévention instinctive qu'ils ont contre l'innocent. Un salut gracieux, un petit service peuvent nous attirer leur bienveillance, et cette bienveillance retombera sur notre protégé. Ne craignons pas en cela de trop descendre : la charité sait s'incliner sans s'abaisser.

Si nous parvenons à prouver l'innocence de notre pauvre et à le préserver de la prison, accompagnons-le chez lui avec des marques de considération et même de respect. Disons à ses amis, à ses voisins, à tous ceux qui peuvent le connaître qu'il était innocent, que la justice humaine est imparfaite et limitée comme l'homme, que le soupçon est une production de l'impuissance et de la perversité humaine, que Dieu seul voit les cœurs, que ne jugeant que sur l'extérieur, un juge, si bon qu'il soit, est exposé à confondre, au moins pour un moment, le crime avec l'innocence.

L'infernale maxime : *Dis du mal, il en reste toujours quelque chose*, est d'une triste vérité. La calomnie laisse des traces partout où elle passe, comme un feu qui noircit ce qu'il ne brûle pas. Rien ne sera de trop, rien ne sera essez peut-être pour réhabiliter notre pauvre accusé : les bons craindront sa compagnie pour leur réputation, les demi-méchants l'humilieront par plaisir, car les gens à bas sentiments croient s'élever en abaissant les autres ; les mauvais se réjouiront de le considérer comme un d'entre eux. Oh ! tâchons qu'ils n'y parviennent pas. Arrachons notre protégé de cette maison, de ce faubourg, de ce pays même, si nous avons à craindre que le désespoir ne lui fasse accepter les qualifications qu'on lui donne ; on voit souvent les hommes devenir ce qu'on les croit.

Si notre pauvre est coupable, s'il doit rester longtemps en prison, être condamné aux galères, ramassons toutes nos forces, toute notre constance, tout notre zèle, et invoquons le secours de Dieu ; nous en aurons bien besoin pour ne pas perdre courage. Ce malheureux, qui a fait un si grand pas dans la route du crime, est sur une pente bien rapide, et de plus tout le pousse à s'y laisser glisser. En certains pays, l'organisation des prisons et des galères y fait ressembler le vice à ces courants qu'on trouve dans la mer, qui atti-

rent et engouffrent à une grande distance tout ce qui entre dans la sphère de leur épouvantable action.

Le mal est grave; mais le désespoir est un crime et une lâcheté; ni dans le séjour de la misère, ni dans celui du crime, ni nulle part, n'allons écrire l'horrible légende qui n'appartient qu'aux portes de l'enfer : *Hors d'ici l'espérance.*

L'espérance ! cette douce sœur de la charité, doit nous accompagner partout ; soit que le monde l'appelle *héroïne*, soit qu'il la qualifie de *folle*, que lui importe ?

Qu'allons-nous faire dans la cour de cette prison, au milieu de blasphèmes et d'obscénités, avec lesquels le cynisme étouffe la voix de la conscience ? dans cette école normale de la perversion, dans ce gymnase du crime, où tant d'Hercules aux mains ensanglantées écrivent sur les colonnes : Il n'y a rien au delà ? Irons-nous réciter des prières, parler de Dieu et de la vertu ? Non, un homme charitable n'est pas un insensé, il est un homme plein de bonté, qui aime les hommes, espère en Dieu et n'abjure pas sa raison.

Nous irons donc à la prison, non pour pécher, mais pour voir notre pauvre, et lui, quel qu'il soit, nous en sera reconnaissant ; et voilà que déjà nous avons fait un bien ! nous avons fait germer un bon sentiment de gratitude dans cet antre d'abomination : la

charité, comme le soleil, fait naître des fleurs où elle pénètre. Nous connaissons notre pauvre et, selon les antécédents, nous varierons notre langage, mais nous sommes toujours sûrs de l'intéresser en lui parlant de l'état de sa cause et des démarches que nous voulons faire pour l'améliorer. Comme prudemment nous évitons l'émotion de notre cœur dans ces scènes de scandale, comme nous ne nous permettrons pas de reprendre impudemment peut-être quelques-uns de ces malheureux s'approcheront-ils de nous; peut-être pourrons-nous leur rendre quelque service et arriver à former un noyau d'hommes qui nous regarderont comme leurs amis. Jetons alors la semence des bons sentiments avec la profusion que nous enseigne la nature. La vente en emporte la majeure partie dans les eaux, sur les rochers, mais toujours quelque grain arrive sur la bonne terre et vient à donner du fruit. Dans une occasion solennelle, devant une de ces scènes qui émeuvent, si on porte le saint Viatique à un condamné mourant, si un autre est conduit à l'échafaud, si nous nous agenouillons, si nous prions, il est possible que ces êtres pervertis s'agenouillent aussi, et se joignent à la prière où nous demandons à Dieu miséricorde pour le moribond ou pour le coupable à qui les hommes ne peuvent pardonner. Nous pouvons aussi laisser quel-

que livre qui serve à faire passer le temps toujours si long dans la prison. Et quelle sorte de livre porterons-nous là ? Ni un livre de dévotion, ni un roman impie ; un livre qui distrait sans pervertir, l'ons même qu'il n'enseignerait guère. Ne soyons pas trop scrupuleux : un livre inutile ailleurs, là peut être utile ; il vaudra toujours mieux que ce que font et disent ces misérables réunis dans ces lieux, non pour se réformer, mais pour être gardés de manière à ne pas s'évader.

Si notre pauvre est conduit aux galères, voyons si nous ne pouvons lui trouver un protecteur, un guide ; s'il sait lire, écrivons-lui. Et pourquoi pas ?... Nous avons vu des lettres de galériens, dans lesquelles ils manifestaient une profonde gratitude pour leurs bienfaiteurs et un grand désir de sortir de là pour aller les remercier. Un homme remarquable par sa science et plus encore par sa vertu, était chargé d'un travail public où on employait des galériens ; jamais il n'usa de rigueurs ou de menaces. Les outils nécessaires à la construction de l'édifice furent fabriqués par ces malheureux et furent dignes d'être présentés à une exposition de Madrid. On travaillait beaucoup et on travaillait bien. Si l'on était pressé, on eût cru voir à ces gens-là qu'ils étaient puissamment intéressés à la conclusion de l'édifice, et pourtant

ils n'avaient d'autre rétribution que leur mauvaise nourriture et les bonnes grâces de celui qui dirigeait l'entreprise. S'il y avait de l'argent à porter ou à aller chercher, c'était encore deux galériens qui étaient chargés de cette commission et l'ingénieur leur prêtait pour cela son cheval; toujours l'argent fut remis avec fidélité et le cheval traité avec le plus grand soin. Et d'où venait cela ? Ah ! c'est qu'à la tête de ces hommes, peut-être plus malheureux que coupables, était un cœur bon et un esprit intelligent. C'est que tous ces malheureux aimaient M^m N... Nous ne pouvons ici placer des noms propres : bénissons-les sans les écrire; mais de ce fait et d'autres analogues il résulte que, même dans les galères, les hommes peuvent aimer, ce qui signifie qu'ils sont susceptibles de correction et d'amendement.

CHAPITRE XIII

De la prudence dans l'aumône.

Comme on ne se tient point en garde contre un bon sentiment, il en résulte de la difficulté à éviter les fautes dont il peut devenir cause. Donner l'aumône, par exemple, est une chose si douce et si sainte, qu'une fois assurés de la nécessité d'un pauvre, nous croyons pouvoir suivre en sécurité l'impulsion de notre bon cœur. A première vue, cela paraît ainsi; dans la réalité c'est autre chose.

D'abord, il y a des pauvres antipathiques et d'autres, au contraire, pour qui nous éprouvons naturellement de la sympathie. Le cœur nous porte à favoriser ceux-ci plutôt que ceux-là, tandis que la raison et la justice nous disent parfois le contraire. La pauvre qui nous inspire de la répulsion en inspire également à d'autres, il a donc un malheur de plus que celui que nous aimons, et nous devons compenser cela autant que possible, en faisant pencher vers lui la balance de nos bienfaits. Faire du bien à ceux qui nous inspirent de la sympathie, c'est une joie : la vertu consiste à favoriser ceux qui n'ont pas le bonheur de nous en inspirer.

L'aumône doit, de plus, être en harmonie avec la position de celui qui la reçoit; sinon elle peut être une mortification pénible, ou, au contraire, réveiller des idées qui doivent rester endormies. Le premier cas est heureusement assez rare, car les personnes charitables ont généralement trop de délicatesse pour humilier en donnant : elles ne porteront pas à une famille jadis heureuse un vêtement sale à faire rougir, ni un objet capable de porter au cœur l'amertume en faisant sentir la grandeur du malheur; elles éviteront de faire remarquer la profondeur de cet abîme nommé misère, que la charité et l'espérance doivent savoir combler; et quand une pièce de monnaie déposée dans la main du malheureux doit lui causer quelque honte, elles sauront la laisser, en sortant, ou sur une table ou dans la main d'un enfant, etc.

Mais la délicatesse ne suffit pas; il faut encore la prudence. Si on porte à un convalescent un mets qui l'engage à manger, il faut éviter avec soin qu'il soit trop au-dessus de ce qu'il pourrait se procurer par sa position. Quand il sera rétabli, di-
ez-vous, il reviendra à ses mets plus communs; sans doute, mais il pourrait bien aussi se souvoir un peu trop de ces mets délicats, de cette boisson délicieuse dont il ignorait l'existence, et qui lui a été révélée par votre bonté imprudente; et s'il succombe à

une tentation !... Or le pauvre est ruiné dès qu'il n'est plus sobre. Ayons donc avec lui un vrai luxe d'amour et de tolérance, mais point d'autre ; ne lui procurons jamais de jouissances qui ne soient en harmonie avec sa situation, et soyons circonspects pour ne pas lui créer de nouveaux besoins qui seraient pour lui de nouveaux chagrins.

Nous devons avoir le même soin par rapport aux enfants. Nous ferons bien de leur apporter quelquefois des jouets, peut-être quelques friandises ; mais que ce soit toujours de choses communes, et qu'ils puissent facilement se procurer : différemment, nous leur révélerions des raffinements, qu'ils doivent ignorer ou oublier pour n'être point malheureux.

Quand l'aumône consiste en vêtement, l'erreur est plus facile encore et peut devenir plus fatale ; nous réunissons nos vieux vêtements, ceux de nos amis ; nous nous complaisons à les compter, à voir qu'ils sont encore bons ; nous allons faire nos pauvres bien propres, et déjà mentalement nous leur distribuons les objets de notre petit vestiaire. Notre volonté est bonne, Dieu la reçoit, mais notre prudence ! Ah ! elle laisse beaucoup à désirer. Il y a là des objets qu'il faudrait vendre ou changer, qu'il faudrait au moins changer de forme et ne pas donner tels qu'ils sont ; cela se

peut tout au plus pour quelques personnes jadis riches qui ont encore les habitudes de leur ancienne position ; mais ces cas sont rares et, dans tous les autres, ce que nous donnons est peu utile précisément par sa beauté ; il y a même quelque chose de pire ; c'est que ces objets peuvent causer de douloureux contrastes, et dans d'autres cas, inspirer des sentiments dangereux. La vanité pénètre insensiblement par tous les pores de l'âme, revêt toutes les formes, s'accommode à toutes les circonstances, et se loge indistinctement dans le palais et dans la mansarde : un vêtement trop beau ou fait d'une manière mondaine, donné à une jeune fille, peut préparer le chemin à de honteux égarements ; telle qui se confondait modestement avec les personnes de son rang, peut chercher à en être distinguée par suite de ce don imprudent qui la fait remarquer ou paraître trop belle ; et qui peut dire jusqu'où ira ce sentiment de vanité malheureusement éveillé ? Qui dira combien de vertus et de moments de paix lui seront immolés ? Oh ! ne fomentons pas imprudemment l'orgueil surtout dans les enfants et dans les jeunes filles ; c'est un si grand écueil pour leur vertu ! Que notre aumône secoure la nécessité et ne soit pas l'aliment du caprice et des passions !

CHAPITRE XIV

Du respect pour la douleur.

Celui qui va à la recherche de son frère malheureux n'insultera certainement pas à sa souffrance. A quoi bon lui recommander le respect pour la douleur ? Et cependant tous nous avons oui dire, nous avons dit peut-être : Ces gens-là ne sentent pas comme nous, les pauvres n'ont pas les sentiments délicats.

Sans doute le genre de vie des pauvres et l'habitude de souffrir les rend moins susceptibles et plus durs pour la souffrance ; mais si nous retirions de notre sensibilité, l'hypocrisie que les pauvres n'ont pas, et les convenances sociales qu'ils ne respectent pas, la distance entre eux et nous, nous paraîtrait beaucoup moins grande. Quelle différence essentielle y a-t-il entre le pauvre qui, après avoir perdu une personne chérie, sans consulter autre chose que son cœur, s'en va à la taverne, et le riche qui, consultant son calendrier, attend avec impatience le moment de changer de costume, et d'aller au théâtre ?

Mais supposons qu'en général les pauvres sentent beaucoup moins. Admettons-le comme règle. Croyons-nous, au moins, que

les exceptions sont nombreuses ?

—Comment vas-tu, Jean ?

—Pas trop bien, Monsieur, et avec ce temps on ne peut travailler; dans les moments où il ne pleut, pas, je donne quelques coups de bêche au jardin de M. N... et on me donne la nourriture.

—Et où la portes-tu ?

—Chez moi.

—Pour tous, c'est peu de chose.

—Oui, mais elle nous profitera mieux. Seul, je ne puis manger, quand je pense que ma femme et mes enfants ont faim.....

—Qu'as-tu, ma pauvre Marie ? Tes douleurs ont-elles augmenté ?

—Non, Madame.

—Pourquoi donc parais-tu si triste ?

—Aujourd'hui il y a sept ans que j'ai dit adieu à ma pauvre fille qui est morte à l'hôpital. Il me semble l'entendre; elle me dit : Adieu, ma mère, nous ne nous reverrons plus ! Et nous ne nous sommes pas revues. L'heure arriva, il fallut sortir et je n'ai pu savoir comment elle était morte, ni entendre ses dernières paro.....

.....
—Qu'avez-vous eu, Antonia ?

—Vous me trouvez changée, n'est-ce pas, ma soeur ?

—Avez-vous été malade ?

—Oui.

—Qu'avez-vous eu ?

—Une peine, et j'ai failli en mourir; mais les pauvres ne meurent pas de peine.

—Les riches non plus; que vous est-il donc arrivé ?

—En attendant de trouver un logement j'étais dans cette maison; vous savez, des gens pas trop bons ? Le petit tomba malade et il mourut en quelques heures, avant d'être inscrit à la commune; on me dit qu'on ne pouvait l'enterrer, qu'on se compromettrait, que moi-même je m'exposais beaucoup... que faire ? Je le pris, moi, sa mère, j'étais souffrante, je le portai mort dans la rue, dans toutes les rues jusqu'au tour... et je le laissai là... Puis je me mis à courir folle de chagrin, puis je ne sais pas ce qui m'arriva jusqu'à ce que je me réveillai malade à l'hôpital

Les pauvres aussi sentent ! et quand l'un d'eux sent avec délicatesse, avec force, oh ! il doit trouver que c'est une chose horrible d'être pauvre. Manquer de moyens pécuniaires et de considération ! que de tortures ajoutées à la peine venue de Dieu ! Une pauvre mère voit son enfant se mourir lentement; prendre les eaux, changer de climat, le sauverait peut-être; elle ne peut pas. Changer au moins son logement pour un autre moins humide, elle ne peut pas. Lui donner des aliments plus solides, elle ne peut pas; puis il tombe et il meurt ! et pen-

dant ce temps les autres enfants pleurent de faim, il faut en trouver ; puis, brisée de fatigue, elle s'endort près de celui qui ne s'éveille plus ; au réveil elle a horreur de son sommeil, on enlève le cadavre, elle sait qu'on le porte à la fosse commune, que jamais près d'une croix elle ne pourra dire : Là est mon enfant.

Même en admettant pour règle que les pauvres sentent peu, il faut par honneur pour la vérité, hélas ! fort triste, avouer que les exceptions sont nombreuses. Si donc nous n'avons des preuves nombreuses et évidentes de la dureté d'un pauvre, traitons-le dans ses peines comme s'il était très sensible : évitons-lui les scènes déchirantes qui brisent l'âme. Nous n'aurons rien perdu si notre sollicitude ne s'est pas trouvée nécessaire. Eh ! ne serait-il pas horrible que, si elle l'était, nous en eussions manqué, que nous eussions ainsi ajouté une douleur facile à éviter à une douleur inévitable ! En tous cas, pour ne pas manquer de faire assez, il faut souvent faire trop. Faisons-le de telle façon que le vulgaire puisse dire s'il le veut : Quelle niaiserie ! mais que l'homme charitable ne dise jamais : Quelle dureté !

CHAPITRE XV

Des malades d'esprit.

Nous entendons par malades d'esprit ces malheureux qui, ne l'étant pas par défaut de biens matériels, s'égarèrent sans correction et souffrent sans consolation.

On comprend combien il est difficile de secourir cette sorte de malheureux et que, par conséquent, toutes sortes de personnes ne sont pas aptes à le faire. La première difficulté consiste à les rencontrer; les autres malheureux nous cherchent, pour ceux-là il faut les chercher. Un geste, une parole, une larme, un visage qui rougit ou pâlit, révèlent quelquefois une douleur cachée que nul ne devine et ne console. Règle générale, dans ces personnes que le monde nomme extravagantes, excentriques ou folles, il y a toujours une grande faute ou une grande douleur, souvent les deux ensemble. Approchons-nous de ces pauvres êtres que le monde relègue moralement loin de lui par un dédaigneux sourire; approchons-nous et nous venons avec étonnement de grandes fautes, de grandes vertus et de grands malheurs dans ces mystérieuses existences, sortes de cavernes où jamais nulle main n'apporta la lumière.

Pour arriver jusqu'au malade d'esprit, il y a d'ordinaire deux difficultés, l'une matérielle, l'autre morale. L'adresse triomphe de la première, la charité de la seconde ; en cherche des relations, on épie le moment propice pour causer sans se faire soupçonner ; jamais nous n'aurons trop de soin, pour que nos premières relations paraissent naturelles, venues du hasard et non d'un calcul prémédité. Le malade d'esprit n'est point disposé pour l'ordinaire à croire ses maux rémédiables et regarde avec une certaine prévention quiconque prétend les guérir. L'amour-propre est si monstrueux et si irrésistible dans ses exigences chez ces gens-là, qu'il est hostile à ceux qui lui portent secours, car il trouve une espèce d'humiliation à voir opérer leur guérison par un autre, n'ayant pu l'opérer eux seuls. N'oublions pas que dans la classe à laquelle appartient d'ordinaire le malade d'esprit, l'amour-propre est bien plus susceptible que chez le pauvre vulgaire ; il se tait pourtant dans certains moments solennels ; si nous allons à notre infirme dans un de ces moments, c'est-à-dire lorsqu'une douleur profonde, ou une grande passion l'agitent fortement, alors, allons droit au cœur ; les détours que ses habitudes, ses préoccupations, son caractère, son orgueil, nous imposaient sont devenues inutiles.

L'obstacle moral qui nous empêche d'aller

à lui est véritablement bien triste; il consiste en sa réserve excessive, en son habitude de souffrir seul, en sa susceptibilité ou au moins en la défiance que nous lui inspirons. Il est des cas où ces obstacles semblent insurmontables et dans lesquels nous croirons impossible de gagner la confiance de ce malheureux. Ne nous décourageons pas cependant. Nous connaissons le sûr chemin qui conduit à tout coeur qui souffre, l'amour. On souffre tant quand on souffre seul ! La solitude du coeur est si affreuse ! Malgré toutes les habitudes, les fermes propos, malgré tout, on bénit bientôt dans le fond de l'âme, celui qui sait vouloir du bien et procurer la consolation.

La douleur arrive parfois à une sorte de fanatisme, et semble se complaire à se croire éternelle et incurable. Mais, en réalité, le coeur reçoit la consolation comme les yeux reçoivent la lumière; malades, ils la craignent sans doute, mais leur tendance irrésistible, c'est de la chercher.

En exprimant ce que nous entendons par *malades d'esprit*, nous avons dit : Les malheureux qui ne le sont pas par défaut de biens matériels... et pourquoi employons-nous le mot malheureux ? N'y a-t-il pas des heureux qui s'égarent, qui se précipitent et se mettent dans la nécessité de notre direction et de nos conseils ? Si, certainement. Mais, généralement, les heureux

écoutent peu les réprimandes de la prudence; ils sont trop aveugles, trop hautains pour voir les précipices sous les fleurs qui couvrent leur chemin; on n'écoute point la raison quand on est dans la joie: là où est la science de jouir, on dédaigne toutes les autres.

L'heureux ne nous écoute pas, mais il y a peu d'heureux et ils le sont pour peu de temps. Comme le bonheur énerve, l'heureux devient faible et il tombe au premier coup de la fortune. Qu'est devenu son éclat, son arrogance, sa force? Au premier choc de la douleur, tout s'est évanoui comme les bulles de savon, qui ne résistent pas au contact d'un corps dur. Quand donc nous voulons corriger un homme, attendons qu'il souffre; hélas! nous n'attendons pas longtemps.

On devient malade d'esprit par erreur de l'entendement, par égarement de passion, par véhémence de cœur.

Il faut beaucoup de persévérance pour arriver à rectifier les erreurs quand elles sont passées en habitude, comme cela existe ordinairement chez les personnes dont nous parlons. Elles vivent seules, souffrent seules, délirent seules, et l'erreur dans la solitude crée des monstres, comme la peur dans les ténèbres. Souvent nous croyons un homme fou, c'est tout simplement qu'il a vécu seul.

En toute aberration de l'entendement, il y a une idée plus ou moins fixe, puis d'autres qui l'ont précédées et d'autres qui la suivent, lui servant d'accompagnement et d'auxiliaires.

Il arrivera que les idées de notre affligé ne coïncideront pas avec les nôtres; gardons-nous de lui révéler cet antagonisme, car s'il voit que nous ne convenons de rien avec lui, il trouvera très raisonnable de ne convenir de rien avec nous. Taisons souvent notre opinion; rangeons-nous à la sienne dans les choses peu importantes; ne contrarions pas tout ce que nous ne pouvons approuver; il faut attaquer les erreurs l'une après l'autre. La contradiction sur plusieurs choses à la fois, quelque forme et quelque raison qu'on y mette, paraît toujours comme une attaque et donne l'idée de se mettre en défense.

Nous avons dit que chez le malade d'esprit, il y a une idée fixe, cause principale de son malaise : le plus naturel semble être de combattre d'abord cette idée, mais ce ne serait pas le plus prudent. Il vaut mieux en rectifier quelque entre à laquelle notre malheureux donnera moins d'importance et qu'il soutiendra avec moins d'énergie ; il est sage de détruire d'abord les obstacles les plus faibles, d'autant plus que celui qui a erré seul pendant longtemps, a besoin de contracter l'habitude de céder, de déférer à

l'opinion d'autrui ce qu'il ne peut faire d'abord qu'en cédant en de petites choses; il arrivera ainsi à s'obstiner moins dans les choses importantes.

Evitons de tomber nous-mêmes dans une erreur bien commune qui consiste à exiger d'un homme plus de raison qu'il n'en a, et vouloir qu'il soit logique et conséquent, pendant qu'il porte en lui-même tant d'éléments de désordre et de contradiction. Celui qui est malheureux parce qu'il erre, a besoin d'un guide et d'un flambeau pour son entendement; donnons-lui l'un et l'autre, autant que possible, mais en nous rappelant toujours avant tout qu'il est malheureux, et seulement après, qu'il erre. Cette manière de voir nous rendra plus patients et plus ingénieux à trouver des moyens de conviction. La raison apprend beaucoup de choses par la voie du cœur.

Qu'opposerons-nous à l'erreur du malheureux qui s'écare ? Sera-ce la vérité ? Suffira-t-il de la montrer pour qu'il la comprenne et l'admette ? Peut-être sa clarté l'offusquerait-elle, affectant trop souvent des yeux peu habitués à sa splendeur. Peut-être s'éloignerait-il avec terreur, ne pouvant croire qu'un bien résulte d'une apparence qui le désole. A celui qui est si loin de la raison il faut la donner par petites doses, et les arguments même les plus concluants combattent mal une idée

fixe. L'homme est un composé de facultés, d'aptitudes diverses, et son attention et sa sensibilité ont une certaine mesure, en sorte qu'appliquées fortement d'un côté elles sont plus faibles de l'autre; ne commençons donc pas par contrarier celui qui est victime d'une idée fixe, ne cherchons pas à lui prouver que sa pensée est absurde, il vaut mieux lui en inspirer une autre; au lieu de le confondre, distrayons-le, notre premier soin ne doit pas être de lui persuader que son idée est fautive, mais de l'empêcher de s'y livrer autant. La vraie force d'un idée n'est pas dans ce qu'elle vaut, mais dans l'attention qu'on lui prête; diminuons cette attention et le mal qu'elle produit diminuera en proportion.

Etudions les facultés, les inclinations de notre malade et mettons en exercice celles qui sont plus marquées, en sorte que leur action serve de contre-poids à l'activité de l'idée dominante. S'il est vain, tolérons sa vanité; s'il est orgueilleux, supportons son orgueil; s'il eut jadis la pensée de s'enrichir, parlons-lui de spéculations; ou s'il a de l'aptitude pour les arts et les sciences, parlons-lui de ce sujet; surtout lisons bien l'histoire de son cœur pour trouver dans ses affections un moyen de corriger ses erreurs mentales. Quelque secousse qu'ait éprouvée notre moral, rarement les inclinations et les affections disparaissent en-

tièment ; elles dorment seulement dans l'âme, et les réveiller, c'est rétablir l'harmonie troublée par la prépondérance d'une idée erronée. Répétons-le donc, notre principal moyen consiste, non à faire des arguments concluants, mais à réduire au silence la partie de l'intelligence qui en errant dérange l'ordre. Si notre malade, au lieu de se livrer douze heures par jour à son idée fixe, s'en occupe onze heures et demie, il a déjà fait un pas vers sa guérison.

Quand c'est la passion qui altère la paix de l'âme, l'ennemi à combattre est si puissant, si terrible, qu'à sa vue, la première pensée qui nous arrive est celle de notre impuissance, et notre première résolution est celle d'abandonner le malheureux à son propre sort. Que sommes-nous, que pouvons-nous pour lutter avec ce pouvoir irrésistible nommé passion, avec ce monstre dont nous ne pouvons calculer la force, dont nous ne connaissons point la forme, qui nous atterre par ses rugissements et nous attire par des caresses ? Lutter contre ce géant, n'est-ce pas vouloir enfermer l'espace dans notre main, ou mesurer l'infini ?

Non, que ces apparences désolantes ne nous découragent pas ; tout dans l'homme est éphémère, limité. Celui qui est agité par la passion, s'arrête pour manger ou dormir, et toute souffrance physique ou morale e

ses intermittences.

Dans l'homme passionné qui souffre, il y a passion et douleur, cause et effet. N'allons pas commencer par combattre la cause; dirigeons nos efforts vers l'effet pour le diminuer, et oubliant que l'insensé s'égarer, pensons seulement que le malheureux souffre. La passion est sourde, mais la douleur entend; parlons le langage de la compassion, seul il peut être compris et nos paroles auront de l'écho.

Que faisons-nous avec un blessé ? Nous le pansons d'abord sans lui demander, si c'est par sa faute qu'il se trouve en cet état. Avec l'homme passionné il faut agir de même; donnons force consolations avant d'aventurer le premier conseil. Il serait insensé de combattre la passion par le raisonnement et la logique. Si nous voulions prouver à un homme passionné, que ce qu'il adore est détestable et ce qu'il prétend impossible, nous serions sûrs d'exciter ou sa colère ou son mépris. La passion, comme tout ce qui possède une grande force, se croit infallible : rien de plus inutile que d'argumenter avec elle.

Avant de combattre les funestes effets des passions, comprenons-en bien la cause. Sachons ce que c'est qu'une passion. Une passion, c'est la nécessité impérieuse de l'objet qui l'inspire; c'est l'accumulation de toutes les forces de l'âme pour obtenir cet

objet. La passion en elle-même n'est pas, comme nous l'imaginons, un monstre; sa difformité, c'est sa violence. Toute affection, toute inclination, tout désir peut arriver à être une passion, et ces passions qui nous semblent déjà des géants à leur naissance, ne le sont qu'au moment où nous les remarquons; il y eut un moment où elles n'étaient que des affections, des inclinations, des désirs modérés. Il convient de se rappeler cela pour ne pas croire passionné (ce qui signifie insensé) en tout point, l'homme qui délire sur un seul sujet. Il y a des natures volcaniques qui tendent à transformer en passion toute affection et tout désir. Dans celles-là on peut combattre une passion par une autre un peu moins préjudiciable; quelquefois même par une qui soit utile. Vouloir mettre le calme dans ces organisations ce serait délirer soi-même, et l'on a vu l'inaction forcée produire des mouvements convulsifs, désordre irréparable. Laissons l'homme véhément sentir, souffrir, agir avec véhémence; tâchons seulement de tourner cette activité vers le bien, sans l'obliger à être compassé; ce serait l'éloigner à jamais du bon chemin, ne serait-ce que pour en trouver un où il pût aller plus vite. Dans les natures passionnées, la prébention, de contenir est le moyen de tout rompre. Que d'hommes se jettent dans le vice, dans le crime même.

pour n'avoir pas eu quelqu'un qui dirige leur énergie dans des voies moins fatales ?

Un homme triste est plus facile à consoler selon qu'il a des facultés plus variées et des affections plus nombreuses : la passion qui l'afflige peut trouver un modérateur dans la tendresse qui l'émeut, ou le triomphe d'un amour-propre qui le flatte, ou le travail qui l'occupe, ou la contrariété qui l'irrite. Etudions-nous à lui procurer l'occasion d'exercer les affections ou les facultés qui peuvent servir de correctif à la passion qui l'égaré.

Il y a des personnes dont l'être moral semble limité à une seule affection, à une seule faculté ; elles sont bien difficiles à consoler dans leurs douleurs, à corriger dans leurs fautes ; car une seule pensée les domine et nous en cherchons vainement une autre à lui opposer. Ces organisations avec leurs obstacles insurmontables, sont celles qui produisent les monomanies et les folies proprement dites : heureusement elles sont rares ; aussi, si nous en trouvons quelqu'une, n'en déduisons pas l'inutilité de nos efforts pour une autre occasion, et que la mauvaise réussite, en ce cas, ne nous décourage pour un autre.

Si notre mission est difficile devant l'erreur et la passion, elle n'est pas plus facile en face de la douleur. Qui est capable de classer les douleurs, lors même qu'il

emploierait à ce travail sa vie tout entière ? Ne sont-elles pas infinies en nombre et impossibles à étudier par leur variété ? Chaque personne qui souffre ne paraît-elle pas affligée d'une douleur différente ? A première vue ces différences surprennent et ôtent l'espérance de se former de la douleur une idée générale ; mais à mesure qu'on approfondit ce triste sujet, à travers les diversités on aperçoit les ressemblances. La douleur a ses créatures exceptionnelles qui souffrent des peines sans nombre, leur appartenant à elles seules et qui sont hors des règles que peut donner l'intelligence si faible de l'homme ; mais la généralité des personnes tristes peut se classer, et si ce n'est en la forme, du moins dans l'essence, ceux du même groupe souffrent d'une manière analogue.

La première chose à faire pour consoler, c'est de rechercher l'origine de la douleur. Cette origine se trouve, ou dans les mauvais instincts, ou dans les nobles facultés, ou dans les affections tendres. Dans le premier cas, la douleur est pour l'âme une infirmité semblable à celles qui inspirent le plus profond dégoût. Dans les deux autres, elle ressemble à un mérite, à une vertu ; elle paraît diviniser le malheureux qu'elle brise.

La douleur qui prend son origine dans les mauvais instincts, est, au moins, une

faute et il n'est pas possible de la consoler sans corriger; il y a une terrible répugnance à vaincre pour s'approcher avec amour d'une personne dont le malheur est le fruit de l'envie, de l'orgueil, de l'ambition, etc... mais il ne faut pas l'abandonner parce qu'elle nous inspire cette répulsion; il ne serait pas bien d'abandonner un blessé parce qu'il nous dégoûte. Quand nous voyons un coupable, pensons combien il est difficile d'apprécier le degré de culpabilité d'un autre. Qui a pu faire choix de son tempérament, de son éducation, de la moralité de ses parents, de ses amis, de l'époque où il vit, de sa position sociale, des circonstances qui l'entourent ? Et tout cela pourtant influe sur ses idées et sur ses actes ! Que d'influences reçoivent l'enfant et le jeune homme avant d'avoir l'énergie efficace pour y résister ! Que d'obstacles parfois s'opposent au meilleur désir ! Que de combinaisons fatales enveloppent, comme un labyrinthe, celui qui voudrait peut-être en sortir sans péché ! Dans le malheureux coupable, il y a une chose certaine, la souffrance. Quant au crime, qui sait s'il l'est aux yeux de Dieu ? Et, en tout cas, qui est capable de l'apprécier exactement ? Si nous avons médité sur l'imperfection de nos moyens d'observation, nous comprendrons qu'il n'est guère moins qu'impossible de juger la culpabilité d'un acte; et puisqu'il y

— 174 —
a doute, favorise plutôt que d'exagérer; l'injustice, toujours mauvaise, est horrible quand elle attaque un malheureux.

Pour si bonnes que soient les dispositions de notre esprit, il ne faut cependant pas nous dissimuler les difficultés à vaincre. En supposant l'égalité d'intensité, la douleur est d'autant plus difficile à consoler que son origine est moins noble : les douleurs égoïstes ont toujours une âcreté qui oppose à la consolation une tenace résistance. L'avare qui ne peut se résigner à la perte de son trésor, l'envieux qui souffre du bonheur d'un être abhorré, le sensuel qui soupire pour des joies qu'il ne peut obtenir ont dans leur égarement un aplomb dédaigneux qu'il est important de déconcerter.

Il faut faire comprendre à notre malade d'esprit que c'est à son malheur que nous rendrons hommage par notre considération, mais non à sa raison qui est positivement égarée; qu'il n'est malheureux que pour avoir cherché le bonheur où nul jamais ne l'a trouvé. Essayons de stimuler ses instincts bienveillants, de donner de l'expansion à son esprit rétréci, de lui montrer chez un autre l'égoïsme dans sa difformité et dans ses amertumes ; l'assurant (ce qui est vrai) que celui qui n'aime que soi n'est aimé de personne, et que celui qui n'est aimé de personne est toujours malheureux. Montrons-lui le tableau du bonheur dans

les sentiments expansifs et tendres prou-
vons-lui que Dieu refuse tout à celui qui
veut tout pour lui seul : il ne nous sera pas
difficile de prouver cette vérité par des
exemples ; les tableaux de l'égoïsme en ac-
tion trouvant partout le mépris qu'il mérite
et ne rencontrant qu'hostilité, ne sont pas
des faits bien rares. Il ne sera pas diffi-
cile non plus de prouver que s'il est des
hommes qui, par leurs mauvaises qualités,
s'élèvent et prospèrent, il n'en est pas qui
possèdent des joies qui méritent ce nom. Le
bonheur supposé, dont l'origine est dans la
satisfaction des sentiments égoïstes, a tou-
jours quelque chose de sombre et d'agité ; il
est toujours incomplet ; en un mot, il n'est
pas le bonheur.

Nous avons dit que la raison et la logi-
que luttent mal avec l'habitude et les pas-
sions ; cependant, dans le cas qui nous oc-
cupe, il faut raisonner jusqu'au point
où l'intelligence du malheureux peut nous
suivre, et ceci pour deux raisons : La pre-
mière, c'est que l'égoïsme pèse, mesure, cal-
culé, et naturellement il porte cette habitude
de calcul sur la douleur qu'il cause, et peut
comprendre le pour et le contre d'une réso-
lution, les avantages ou les inconvénients
d'une ligne de conduite ; la seconde, c'est
que les natures égoïstes sont des natures
pauvres, qu'on nous permette l'expression ;
elles ont peu de ressources, peu de res-

sorte que nous puissions toucher avec espoir de neutraliser la prépondérance du mauvais instinct. Il ne faut pas, cependant, renoncer à cet efficace moyen jusqu'à ce que nous soyons sûrs qu'il ne réussit pas en cette occasion et dans le malheureux de ce genre plus que dans tout autre. Etudions ses facultés et ses inclinations pour opposer celles qui peuvent le soulager à celles qui le rendent malheureux.

Mais voici une créature seule, malheureuse, qui souffre parce qu'elle est bonne, parce qu'elle est grande ! Quel spectacle ! Quelle amertume de voir les plus nobles facultés de l'âme, les plus tendres affections du cœur transformées en sources de larmes ! Qu'il nous semble terrible le mystère qui fait jaillir la douleur d'une âme généreuse, d'un cœur aimant ! En présence de cette amertume profonde, immense, nous sommes anéantis. Que sont nos pauvres forces pour s'opposer à l'irrésistible pouvoir d'un chagrin sans remède ? Qu'est notre raison devant cette affliction ? Qu'est notre faible parole devant de tels gémissements ? Aussi nous, chrétiens, nous avons sanctifié la douleur, nous la vénérions sur les autels, personnifiée dans la femme bénie entre toutes les femmes, dans l'âme triste entre toutes les tristes ; dans cette divine Mère que nous nous représen-

tons toujours les yeux remplis de larmes, et le cœur traversé par l'épée de la désolation.

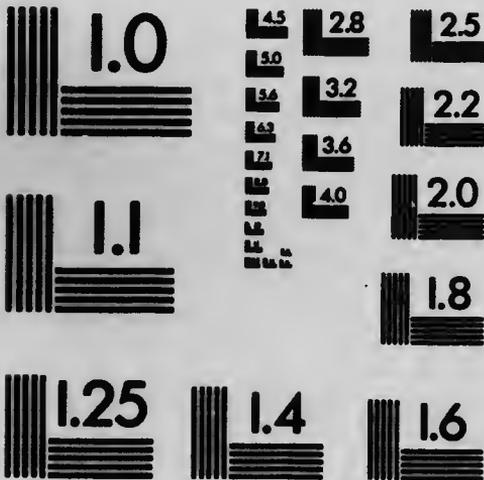
A nous, chrétiens, la créature qui s'afflige pour n'avoir pu réaliser une grande pensée, qui soupire pour avoir été vilement trompée dans une douce ou sainte espérance, qui gémit près d'un lit de douleur ou pleure sur une tombe, cette créature nous paraît sublime, nous inspire le respect; et en approchant d'elle nous croyons une voix céleste nous dire : Arrête, profane. Croire qu'elle pourra sentir moins, nous semble presque une calomnie, une impiété : la douleur la sanctifie; nous craignons de l'abaisser en la consolant. Oh! ne craignons pas; la douleur profonde qui provient d'une noble origine imprime un caractère. Approchons-nous de cette âme qui souffre, sans crainte qu'elle se dégrade; il restera toujours quelque chose de sacré chez ceux qui sont marqués du sceau de la souffrance; consolons-les; quoi que nous fassions, ils ne seront jamais vulgaires, jamais heureux. Les grandes douleurs qui s'emparent de toutes les puissances de l'âme, qui peuvent s'avouer sans rougir et se raisonner de sang-froid, fascinent comme tout ce qui est grand; devant elles notre premier sentiment, c'est celui de notre impuissance, mais les natures capables d'éprouver de telles douleurs sont ordinairement riches de





MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482-0300 - Phone
(716) 288-5989 - Fax

facultés, et cette même impressionnabilité qui les prédispose à l'affliction. les rend également sensibles à la consolation. Comment un coeur aimant et généreux serait-il insensible à notre sollicitude, à notre constance, à notre désir de lui faire du bien, à nos larmes ? Il sera reconnaissant de notre tendresse, et la gratitude est le premier symptôme du soulagement, la première forme de la résignation. Nous parlons de larmes et de tendresse, car le coeur qui n'aime pas ne peut consoler. Mais qui donc n'aimera pas, qui ne compatira pas en voyant une noble créature broyée par une sainte et profonde douleur ?

Ne prononçons jamais le mot *consolation* devant une profonde peine; ce mot paraît une insulte, le véritable affligé s'identifie avec sa douleur, il l'aime, il la caresse. Exagérez avec lui l'excellence de ce qu'il pleure; convenez que c'est une perte irréparable, montrez-vous convaincu qu'il n'y a plus pour lui de bonheur possible sur la terre. Cette grande pensée non réalisée, cette espérance frustrée, cette tombe chérie ont pour jamais enseveli la joie de notre affligé; pleurons avec lui, ne le contrarions en rien et s'il fait quelque chose qui nuise à sa vie ou à sa santé, n'interposons pas notre raison, mais notre peine; il fera pour nous ce qu'il ne ferait pas pour lui-même: celui qui par sentiment, s'est éloigné de la

raison y reviendra par sentiment.

Peu à peu, avec notre affligé, il faudra arriver à parler d'autre chose que de sa peine; que nos premiers mots en ce sens soient la relation de quelque grand désastre, le commentaire de quelque grand malheur, c'est l'unique chose qu'il soit en état d'écouter. Dans l'exaltation de la douleur, on éprouve quelquefois une horrible complaisance à apprendre le malheur d'autrui. "Je n'ai pu réaliser une généreuse pensée, qu'aucun n'en réalise jamais; la société est injuste pour moi, qu'elle le soit pour tous! J'ai perdu ce que j'aimais, périsse le genre humain." Quand une personne affectueuse a de telles pensées, ne la croyons pas dépravée, excusons-la, compatissons-lui, son exaltation nous donne la triste, mais exacte mesure de sa douleur.

Par nos entretiens sur des sujets douloureux, nous parviendrons à distraire de lui-même notre pauvre affligé; nous commencerons à rompre sa fatale habitude de penser sans cesse à ce qui l'afflige. Cette période d'aigreur et d'amertume, de cruelle complaisance devant le spectacle des peines d'autrui dure plus ou moins, selon les circonstances, mais elle a une fin. ah! malheur à l'affligé s'il en était autrement, il deviendrait complètement fou! il n'y a pas de tête qui puisse supporter longtemps la tension que suppose un tel état. Mais cette

fin arrive; l'affligé ne peut s'occuper que de choses tristes, mais il y compatit et cette compassion pour autrui est un second symptôme de soulagement. La douleur suprême ne corrompt pas. Mais quand il entre dans la seconde phase de la douleur, la compassion, on peut déjà étudier son caractère, ses sentiments, ses facultés. Voyons alors quel nouveau cours il faut donner à cette existence à qui désormais il est impossible de suivre son ancienne pente; cherchons vers quel objet il faut tourner ses affections, quelle direction on peut donner à ses facultés, mais ne proposons rien en forme de conseil, ni comme pour son bien, faisons-le en forme de prière et pour le bien d'un autre; la peine a sa pudeur qu'il faut respecter; après une grande douleur retrouver la vie de l'âme, c'est une espèce de résurrection douloureuse.

Chaque pas fait hors de cette enceinte où l'on souffrit les premiers accès de douleur, produit une secousse terrible. La première sortie de la chambre, le premier pas dans la rue, la première entrée dans une église, la première promenade aux champs ou en voiture, la première mélodie, chaque objet qu'on revoit, chaque sensation non éprouvée depuis le malheur, sont des dards qui viennent déchirer le coeur. Et ce monde qui poursuit indifférent son cours ordinaire, progressant et brillant, et cette nature in-

passible qui se revêt de verdure et de fleurs comme si lui, pauvre affligé, n'avait rien perdu, oh ! tout cela porte à l'âme des amertumes sans nombre et sans nom.

Prévenons ces sensations, non pour les éviter, c'est impossible, mais pour les neutraliser un peu ; les avoir prévues, c'est beaucoup ; celui qui devine, console ; notre malheureux, habitué à vivre identifié avec une pensée ou une créature aimée, doit faire un douloureux apprentissage pour vivre seul, pour mettre en soi le centre de ses pensées et de ses actions, qu'il avait placé autre part. Adoucissons l'amertume de ce calice ; arrachons le malheureux à soi-même, en lui montrant l'importance de quelque bonne résolution : cette importance n'est pas imaginaire, car celui qui sent avec une telle violence, quelle que soit sa position, peut faire un bien immense, s'il est bien dirigé. Ne nous affligeons pas, ne nous décourageons pas en voyant retomber plusieurs fois ce cœur convalescent ; la douleur baisse comme la marée, quoique les vagues montent sans cesse.

Nous n'avons pas besoin de redire que les malheureux dont nous parlons, ne sont pas ces affligés vulgaires dont les éphémères douleurs sont bientôt apaisées par le temps. On sait aussi qu'en parlant de solitude, nous entendons celle du cœur ; car il y a des malades d'esprit bien entourés

matériellement et qui n'en sont pas moins seuls.

Nous n'avons pas parlé des consolations de la religion, seules vraiment efficaces dans les grandes douleurs. Si notre affligé est religieux, il se tournera vers Dieu dans sa tribulation. Si nous voyons qu'il s'en écarte, n'essayons pas de l'y conduire par ces moyens vulgaires si propres à impatienter; ne nous scandalisons pas non plus des paroles tenant du murmure qui lui échapperont; ne savons-nous pas que la douleur fait délirer comme la fièvre? Au lieu donc d'exhorter notre affligé à prier, mettons-nous nous-mêmes en oraison; au lieu de lui faire de longs et ennuyeux sermons tâchons de le placer au milieu de ces scènes qui émeuvent le coeur et le portent vers Dieu.

Quant au malheureux irréligieux, ce n'est pas dans la première douleur qu'il faut essayer de le convertir; et son défaut de foi n'est pas non plus une raison de le laisser souffrir. Quelle serait notre charité si nous abandonnions un malheureux, précipitamment parce qu'il a un immense malheur de plus!

Pour secourir un malade d'esprit, il faut beaucoup de bonté, de travail et de persévérance. Qui ne s'arrêterait devant la perspective de tant d'efforts dont le succès, fort douteux, ne sera toujours pas brillant?

Mais aussi qu'il doit être doux dans nos moments d'amertume le souvenir d'un malheureux arraché au désespoir ! Au grand jour des justices, la balance du suprême Juge ne s'inclinera-t-elle pas en faveur de celui qui pourra dire avec vérité : Seigneur, j'ai consolé un affligé.

CONCLUSION

Mes dernières paroles ne s'adressent pas au visiteur du pauvre : il sait, par expérience, quelles leçons, quelles consolations on trouve dans l'exercice de la charité ; il est donc inutile de le lui recommander : il le pratique, il l'aime.

Si le hasard porte ce livre entre les mains d'une personne qui ne vit jamais de près les douleurs du pauvre, si elle ne l'a pas mis de côté avec ennui et qu'elle en ait lu quelques pages avec intérêt, l'auteur, comme récompense de quelques larmes versées en les écrivant, lui donne une bonne action ; qu'elle aille une éponge dans les lieux où gémit l'infortune : à l'hôpital, à l'asile, à la prison, à la maison d'un pauvre ! Oh ! qui que vous soyez, homme ou femme à grand cœur, dans lequel le mien a trouvé un écho ; venez, venez, ne passez pas sans entrer, devant la porte de ce malheureux. Si vous saviez comme il est doux et facile de faire du bien ! faites-le pour Dieu. Si vous saviez comme il faut peu d'efforts pour donner la liberté à un innocent emprisonné, pour sauver la vie à un enfant qui meurt de besoin, pour gui-

der celui qui s'égare, fortifier celui qui faiblit, donner l'espérance à celui qui l'a perdue, et la consolation à celui qui n'en a aucune ! Si vous saviez combien il y en a, qui, après une chute ne se relèvent plus, faute d'une main qui les aide ! combien il y a de malades de corps et d'âme parce que, comme dans le saint Evangile, ils ne peuvent aller d'eux-mêmes à cette eau qui rend la santé, et que personne ne les y porte ! Venez chez le pauvre, vous y apprendrez à être bon, à être heureux, à être malheureux. Versez une de ces saintes larmes qu'arrache la douleur des autres, de ces larmes qui tombent sur le coeur, le consolent s'il souffre, et le purifient s'il est souillé. Complétez votre félicité par cette céleste joie que Dieu réserve à ceux qui font le bien ; vous supporterez patiemment vos peines en voyant la résignation de ceux qui souffrent plus que vous. Entrez, entrez, apprenez à vous connaître, vous valez mieux que vous ne l'imaginez. Par ignorance, vous vous placez parmi ceux qui ne peuvent faire le bien, et dans votre coeur il y a un trésor. Votre coeur ! est-il complètement heureux ? aucune peine ne l'afflige-t-elle pas ? Il y en a tant dans ce monde ! S'il n'a pas souffert, s'il ne souffre pas, il souffrira ; c'est la loi. Et pour ses blessures, quel baume prodigieux il trouvera dans la charité ! Aspirations, désirs impossibles à réa-

liser, vides que rien ne comble, douleurs de toutes sortes qui se rix t de la raison, qui ferment l'oreille à la religion, qui rejettent l'espérance, tout cela a trouvé dans la charité une douce consolation. Si vous fréquentez les malheureux quand vous souffrez et quand vous êtes heureux, vos douleurs seraient moins cuisantes et vos joies plus complètes. Si vous n'avez pas un regard de compassion à jeter sur le malheureux, si vous ne savez lui offrir une main amie quand vous serez triste vous-même, vous êtes en péril de désespérer, et, quand vous serez heureux, de vous avilir. Soyez bon dans la prospérité, Dieu la bénira et elle ne sera point maudite des hommes; soyez bon dans le malheur, vous lui ôterez ce qu'il a de plus cuisant, et, quand vos oreilles seront sourdes au conseil et à la consolation, elles ne le seront pas à la douce mélodie d'une bénédiction. N'y a-t-il pas quelque chose de répugnant et d'impie dans cette félicité qui oublie l'infortune ? Dieu ne refusera-t-il pas l'entrée de son royaume à l'heureux de ce monde, dont la tête ne sera pas couronnée d'une bénédiction du malheureux ? Ne vous éloignez pas de la porte de l'affligé, entrez, ne serait-ce qu'une fois, si vous êtes heureux pour être béni, si vous êtes malheureux pour être consolé !

FIN

TABLE

AUX ENFANTS DE SAINT-VINCENT DE PAUL	1
Chapitre Ier. Qu'est-ce que la douleur ?	3
— II. Que sommes-nous ?	10
— III. Qu'est-ce que le pauvre ?	13
— IV. De notre extérieur en visitant le pauvre	29
— V. Des qualités que doit avoir le visiteur du pauvre	35
— VI. De l'habitation et du loge- ment du pauvre	55
— VII. De quoi devons-nous parler avec le pauvre ?	63
— VIII. De la correction du pauvre irrégulier	70
— IX. De la correction du pau- vre vicieux	104

Chapitre X. Des malades	124
— XI. Des enfants	135
— XII. Des prisonniers	146
— XIII. De la prudence dans l'aumône	153
— XIV. Du respect pour la dou- leur	157
— XV. Des malades d'esprit	161
CONCLUSION	184

24

35

46

53

67

81

94



